

SCIENCE & VIE

Exclusif

# GUERRES & Histoire

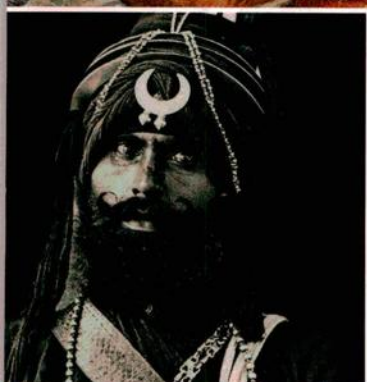


« J'ai bombardé Tokyo aux côtés Doolittle »

Copilote du patron de l'opération, Dick C... raconte le raid d'avril



En 1476, les Suisses font tomber Charles le Téméraire



Les sikhs, un peuple guerrier ? Un mythe de l'empire des Indes



Leopard 1, le félin de la guerre froide



Dossier

## L'Empire arabe Une conquête sans jihad (632-750)

L 17103 - 16 - F: 5,95 € - RD





AVEC JOOK VIDEO, REPLONGEZ-VOUS DANS L'HISTOIRE



**AVEC JOOK VIDÉO,  
C'EST TOI QUI COMMANDES !**

**OFFRE SPÉCIALE**

**1<sup>ER</sup> MOIS**

**GRATUIT\***

GRÂCE À CE CODE PROMOTIONNEL :

**JOOKGH**

Près de 10.000 programmes accessibles partout et à tout moment. Films, séries, kids, sport, musique, spectacles et des documentaires pour revivre Toute l'Histoire.



JOOK VIDEO est disponible sur PC, MAC, Android, smartphones, tablettes et TV connectées.



**L'OFFRE VOD EN ILLIMITÉ !**

[www.jookvideo.com](http://www.jookvideo.com)

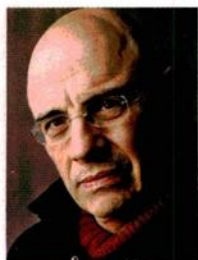


# EDITORIAL

**D**es hordes de Bédouins, prosélytes fanatiques, Coran dans une main et cimenterie dans l'autre, déferlent sur l'Asie, l'Afrique et l'Europe dans le cadre d'une entreprise de guerre sainte organisée et théologiquement fondée : cette vision de la conquête arabe des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles a encore largement cours. *Guerres & Histoire* a voulu aller y voir, fidèle à sa vocation démystificatrice, aidé dans son enquête par Gabriel Martinez-Gros, universitaire spécialiste du domaine. La réalité, telle que la restitue la recherche historique, est bien différente. Notre titre de Une annonce la couleur : la conquête sans jihad. On peut se passer, en effet, de parler du prosélytisme religieux pour expliquer la formidable expansion qui, de Médine, a mené les guerriers arabes jusqu'en Gaule et dans l'actuel Afghanistan. Muhammad, par son message, a certes uni les tribus arabes et rendu ainsi disponible leur énergie guerrière. Mais c'est bien l'immense faiblesse politique, militaire et financière des deux empires — byzantin et perse — qui occupaient l'espace entre Carthage et la Transoxiane (l'actuel Ouzbékistan) qui explique la facilité de la victoire arabe. Aucune révélation religieuse ne peut se substituer à ce fait géopolitique. Voilà aussi une façon de répondre aux extrémistes qui psalmodient que le message du Prophète seul explique le « miracle » de la conquête. Croyance qui leur permet d'affirmer que le retour aux sources de cette vigueur, et le rejet d'une modernité d'inspiration occidentale, permettra au monde arabe de sortir de l'ornière. Aucune démonstration ne fera changer d'avis les fanatiques. Mais nous espérons, chers lecteurs, avoir fourni un éclairage politico-militaire dépassant les chromos faciles et permettant de saisir la nature d'un bouleversement historique qui a engendré, avec le concours des siècles, une civilisation nouvelle. Inoxydablement vôtre. ■

Jean Lopez, directeur de la rédaction

## NOTRE COMITÉ ÉDITORIAL



■ Jean Lopez  
Directeur de la rédaction.



■ Pierre Grumberg  
Rédacteur en chef adjoint.



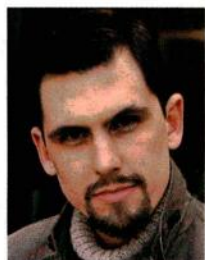
■ Yacha MacLasha  
Reporter polyglotte.



■ Michel Goya  
Colonel, historien et tacticien.



■ Laurent Henninger  
Historien, chargé d'études à l'Irsem.



■ Benoît Bihan  
Chercheur en études stratégiques.



■ Maurin Picard  
Reporter au long cours établi en Amérique du Nord.



## SUR LE FRONT

**18** → Caméra au poing  
**La Légion saute sur Kolwezi**

Le 19 mai 1978, dans la ville zairoise de Kolwezi en proie à une rébellion, les paras français, appuyés par les Belges, portent secours aux Européens menacés. Et inaugurent une nouvelle ère des relations franco-africaines.

**62** → L'enquête  
**Guerre du Kippour : comment Israël s'est laissé surprendre (2<sup>e</sup> partie)**

Le 6 octobre 1973, il n'y a pas que le renseignement israélien qui a failli : endormie sur ses lauriers, l'armée tout entière est prise en flagrant délit d'incompétence tactique...

**70** → La bataille oubliée  
**Les Suisses matent le Téméraire en trois coups**

Ambitieux et brutal, le duc de Bourgogne Charles le Téméraire se heurte en 1476 aux redoutables piquiers suisses. Trois batailles suffisent à mettre ses ambitions en pièces. Et lui avec.

**78** → Un classique revisité  
**Carnot, le Vauban de la Révolution**

Révolutionnaire, Carnot l'est sans aucun doute, tout autant qu'un organisateur doué. Mais sa pensée se situe plus dans la continuité de celle de Vauban qu'elle ne présente une réelle rupture.

**82** → Troupes  
**Guerriers sikhs, un mythe tissé par les Britanniques**

À force d'écouter les Britanniques leur répéter - non sans quelques raisons - qu'ils sont des guerriers, les sikhs, communauté du Penjab assemblée par un même idéal religieux, ont fini par y croire.

**90** → Aux armes!  
**Leopard 1, le félin de la guerre froide**

La Wehrmacht en a rêvé, la Bundeswehr l'a fait : le char Leopard, élaboré sur mesure pour lutter contre un assaut blindé soviétique, est le symbole de la renaissance militaire allemande.

## RUBRIQUES

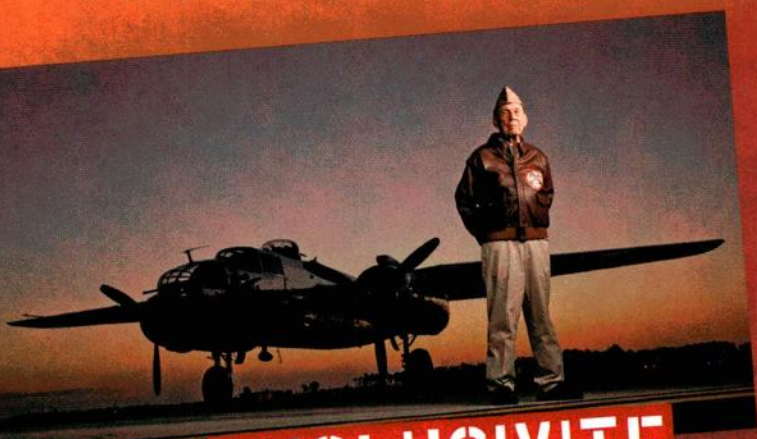
**14** → Actualités...  
... de l'histoire militaire dans la presse et la recherche.

**28** → Vos questions à la une !  
Écrivez-nous, nous répondons.

**68** → Un objet, une histoire  
**Coffre de chirurgie de marine, dernier espoir du blessé**

**88** → Peindre la guerre  
**Ermak, un Cosaque à l'assaut de la Sibérie mongole**

**96** → L'œil du cinéma  
**Les samourais, guerriers solitaires**



## EXCLUSIVITE

**6-12** → « J'ai bombardé Tokyo aux côtés de Doolittle »

Le lieutenant Cole était le copilote du célèbre James Doolittle lors du fameux raid américain de 1942 sur Tokyo. Une aventure humaine (et militaire) extraordinairement risquée aux conséquences stratégiques majeures pour la suite de la guerre du Pacifique.





### 98 → À lire, à voir, à jouer

L'historienne Julie Le Gac évoque, dans son premier ouvrage, la campagne d'Italie oubliée du corps expéditionnaire français en 1944. Suit l'actualité de l'édition, des expositions, des sorties DVD, du jeu vidéo et du wargame.

**111** → Quiz  
Connaissez-vous Alexandre le Grand ?

**112** → Courrier des lecteurs

### CHRONIQUES

**77** → Opérations spéciales par Jean-Dominique Merchet  
Contre-terrorisme : la guerre du temps

**114** → D'estoc et de taille par Charles Turquin  
Connétable, nous voilà !

**34-59** →

## L'Empire arabe Une conquête sans jihad

**36** → De l'Indus aux Pyrénées en un siècle  
D'abord, unifier les tribus disparates de la péninsule Arabique. Puis les lancer à l'assaut des empires adjacents... Récit d'une aventure militaire aussi brève qu'exceptionnelle.

**42** → Le jihad, une explication trop facile  
La guerre sainte – ou le fanatisme – comme moteur de conquête ? Cette vision qui satisfait les deux rives de la Méditerranée est non seulement simpliste mais inutile.

**44** → Des armées portées par la conquête  
Cavaliers enturbannés, cimenterre et Coran brandis... Oubliez ! Les conquérants étaient surtout des fantassins, leurs épées étaient droites... Et ils n'étaient pas si pressés que ça de convertir l'infidèle.

**50** → Deux batailles et les armées impériales sont ébranlées  
Yarmuk et Qadisiyya. Deux éclatantes victoires arabes suffisent en 636, quatre ans après la mort du Prophète, à faire sauter le verrou d'immenses empires.

**52** → David contre deux Goliath  
L'étendue de la victoire arabe s'explique par les graves faiblesses des Empires byzantin et sassanide, sociétés urbaines ruinées par de longues guerres et où les masses, vouées à payer l'impôt et en conflit avec le pouvoir, sont désarmées.

**56** → Poitiers, invasion ou raid ?  
On n'est sûr ni de l'année, ni du lieu, ni des effectifs, ni des motivations des combattants... Poitiers (ou ailleurs) demeure une bataille obscure pour les historiens. Et fort éloignée du mythe construit *a posteriori*.

**58** → Arabes et Mongols, une fausse ressemblance  
Deux conquêtes fulgurantes, deux immenses empires... Les ressemblances entre Bédouins du désert Arabique et Mongols des steppes sont plus apparentes que réelles.





# « J'ai bombardé Tokyo aux

Propos recueillis par notre envoyé spécial Maurin Picard à Dshkosh (Wisconsin), en juillet 2012

Le 18 avril 1942, seize bombardiers décollent du porte-avions *Hornet* pour un raid sur Tokyo devenu mythique. Richard « Dick » Cole est l'un des 80 aviateurs américains. Et pas n'importe lequel : il est copilote du concepteur et patron de l'opération, James Doolittle en personne !

**G&H :** Comment vous êtes-vous retrouvé dans cette aventure ?

**Richard Dick Cole :** Je faisais partie du 17<sup>e</sup> groupe de bombardement, affecté à la surveillance des côtes et à la lutte anti-sous-marine, à Pendleton (Oregon). Les US Army Air Forces (USAAF) recherchaient des volontaires pour une mission périlleuse et ultrasecrète. C'est comme ça que je me suis retrouvé à Eglin Field (Floride), un terrain d'entraînement près de la base navale de Pensacola.

**Quelqu'un vous attendait-il là-bas ?**

Nous avons été surpris d'y trouver le lieutenant-colonel James Harold Doolittle [voir encadré p. 8], qui s'est présenté comme notre nouveau patron. Doolittle était une légende de l'aviation. Vous imaginez la fierté que nous avons éprouvée d'être placés sous ses ordres. Quatre-vingt-dix jours : c'est tout le temps dont il a disposé pour élaborer le raid, trouver et former les équipages, préparer les avions. Nous avons reçu l'ordre d'apprendre à décoller avec des B-25

modifiés [voir encadré p. 9] en moins de 136 m, pour être précis. Pas la peine d'apprendre à atterrir sur cette distance. Juste décoller ! On ne nous a pas dit pourquoi, mais telles étaient les consignes.

**Vous ne vous doutiez vraiment de rien ?**

Non. Les rumeurs les plus fantaisistes ont circulé : tantôt c'était les îles aléoutiennes au nord, vers l'Alaska, tantôt le canal de Panama, les mers du Sud, les côtes du Brésil



« On nous a appris à décoller avec des B-25. Pas à atterrir ! Sans nous dire pourquoi. »



# côtés de Doolittle ! »

pour la lutte anti-sous-marine. Il y avait même une rumeur disant que nous allions être envoyés en Martinique pour saisir des avions achetés par la France aux États-Unis en 1940 mais bloqués là depuis l'armistice, et après ça, les confier aux Français libres. Nous étions jeunes. Nous nous fichions pas mal de savoir où nous allions être envoyés.

## L'aura de Doolittle était-elle si importante ?

C'était un gars extrêmement intelligent et très accessible. Il nous appelait par nos prénoms. Il était toujours direct : vous lui posiez une question et vous aviez la réponse illico, sans détour. Mais il avait surtout un don pour le pilotage et une connaissance formidable de tous

les avions existants. Il était déjà mon idole lorsque j'étais enfant ! Je possédais un album illustré avec tous ses exploits aériens.

## Et vous avez été désigné pour faire partie de son équipage...

Oui. Cela s'est joué sur un concours de circonstances. J'étais le pilote en second d'un autre type qui est tombé malade et je ne me sentais pas assez en confiance pour assumer le rôle de pilote. Alors « Ski » York, le chef des opérations, est venu me voir et m'a dit : « *Je vais vous mettre le Vieux [surnom de Doolittle, NDLR] dans votre avion.* »

Il a commencé à voler avec nous, et comme il ne nous a pas virés, nous sommes devenus son équipage !

## Ne vous êtes-vous douté de rien en arrivant en Californie ?

Le spectacle du chargement des B-25 sur le porte-avions Hornet

Le porte-avions USS Hornet est le troisième navire de la classe Yorktown, lancé le 14 décembre 1940 et admis au service le 20 octobre 1941. Il peut normalement embarquer 90 avions monomoteurs. Ses 244 m de pont servent cependant à stocker les 16 B-25 embarqués pour le raid, ce qui limite la longueur utile au décollage à 140 m environ. Après le succès du raid sur Tokyo, il n'obtint que des résultats médiocres à Midway (4-6 juin) et est coulé le 26 octobre 1942 à la bataille des Santa Cruz, près de Guadalcanal.



Richard E. Cole est né le 7 septembre 1915 à Dayton (Ohio). En novembre 1940, il intègre l'Army Air Corps (qui devient USAAF en juin 1941) et décroche ses ailes en juillet 1941. Après le raid sur Tokyo, il combat sur le théâtre indo-birman jusqu'en juin 1944, totalisant 400 heures de vol sur B-25 Mitchell. Après guerre, il sera pilote d'essai sur jet chez Douglas puis rempile en Corée, avant de prendre sa retraite en 1967 avec le grade de lieutenant-colonel et de se lancer dans le bâtiment. Âgé de 98 ans, il élève des chevaux dans sa ferme de Compton (Texas), avec sa femme Martha.





Ci-dessus de gauche à dr., l'équipage de l'avion n° 1 : Hank Potter (navigateur), James Doolittle (pilote et commandant du raid), Fred Braemer (bombardier), Dick Cole (copilote), Paul Leonard (mécanicien mitrailleur). Si Doolittle a déconseillé, en cas de capture, d'affubler les avions de noms insultants, il retourne à l'expéditeur quelques médailles en les accrochant aux bombes (au centre). Faute de place dans les hangars, les 16 B-25 sont arrimés sur le pont, exposés aux intempéries (à droite).

La **Task Force 16** réunit l'escorte du *Hornet* pour le raid sur Tokyo : le porte-avions *Enterprise*, trois croiseurs lourds, un croiseur léger, huit destroyers et deux pétroliers.

## ■ Doolittle dood it !

Il a beau avoir 44 ans en 1940, l'US Army Air Corps ne peut se permettre de refuser une aussi belle recrue. Avant même qu'éclate la guerre, James Harold Doolittle est une idole. Né en Californie en 1896, il devient pilote dans l'armée en 1918 puis, redevenu civil, remporte les trophées de course les plus prestigieux (Schneider, Bendix, Thompson...) et le record du monde de vitesse en 1932 (476 km/h). Et il n'affiche pas, comme Charles Lindbergh, des amitiés douteuses pour le III<sup>e</sup> Reich. Organisateur du raid sur Tokyo, le lieutenant-colonel Doolittle se pare d'une gloire éternelle, des étoiles de général et de la prestigieuse Medal of Honor pour avoir « *vengé Pearl Harbor* ». « Jimmy Do-Big » se montre à la hauteur de son surnom en prenant successivement les commandes des 12<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> Air Forces, devenant le seul officier supérieur à bombarder Tokyo, Rome et Berlin, les trois capitales de l'Axe (voir dossier de G&H n° 15). Mort à 96 ans en 1993, Doolittle reste l'un des héros américains les plus populaires du xx<sup>e</sup> siècle.

en baie de San Francisco nous a fait un drôle de choc. Cette nuit-là, le 1<sup>er</sup> avril 1942, veille du départ, nous sommes sortis à Alameda. Nous étions dans un bar, sur le toit d'un hôtel, et nous regardions le porte-avions avec nos seize bombardiers en cours d'arrimage sur le pont d'envol. Nous nous sommes dit que si des espions japonais étaient en train d'observer la même scène que nous, ils devaient être sacrément intrigués !

### Quand Doolittle s'est-il fendu d'une explication ?

Sur l'USS *Hornet*. Il nous a convoqués en salle d'opérations et nous a dévoilé le pot aux roses. Nous partions bombarder Tokyo. Nous décollerions du *Hornet* entre 700 et 1000 km des côtes japonaises, suffisamment près pour que l'on ait assez de carburant pour effectuer la mission et aller se poser en Chine. Nous serions pris en charge par la résistance chinoise et nos avions seraient offerts gracieusement à l'armée de l'air nationaliste de Jiang Jieshi [Tchang Kai-chek].

### Quel était le plan de vol ?

Plusieurs options ont été envisagées. Il fut retenu que nous décollerions le dimanche 19 avril au soir, pour atteindre le Japon dans la nuit et rallier la Chine au petit matin. Cela présentait l'inconvénient d'un bombardement moins précis, mais nous donnait une meilleure chance de passer à travers les défenses antiaériennes. Chaque avion avait son objectif désigné, son lieu d'atterrissage, et devait décoller du *Hornet* sans se soucier des autres. Il avait été calculé qu'il faudrait plus d'une heure pour nous faire tous prendre l'air. Impossible dans ces conditions d'attendre les copains.

### Quel impondérable a bouleversé ce plan ?

Le samedi 18 avril, à 7 heures du matin, un chalutier de surveillance japonais, le *Nitto Maru*, a croisé notre route tandis que nous voguions à 1200 km des côtes japonaises. Soit trente-six heures avant l'heure de décollage et près de 400 km plus loin que prévu. Les destroyers de l'escorte ont eu du mal à le couler et le chalutier a eu le temps de déclencher l'alerte par radio. Nous étions repérés. L'effet de surprise était perdu.

### Comment Doolittle a-t-il réagi ?

Lui et l'amiral Bill Halsey, commandant de la **Task Force 16**, avaient décidé que si nous étions découverts, nous lancerions la mission. Je me rendais au mess pour prendre mon *breakfast* quand un appel a retenti dans les coursives du *Hornet* : « *Army crew, man your planes* [équipages de l'armée de l'air, à vos avions] ! » Ce qui a déclenché une course éperdue vers nos B-25,

tandis que les armuriers chargeaient les bombes.

### Quels sentiments avez-vous éprouvés à cet instant précis ?

Le temps était infect, il pleuvait à verse, avec un vent violent de travers, nous étions très loin en mer, beaucoup plus loin que prévu de nos objectifs, et il fallait lancer. Mais ce n'était pas le moment d'y penser, même si nous réalisions les risques. Nous étions tous extrêmement concentrés. C'était trop tard pour commencer à paniquer.

### Et vous avez décollé les premiers ?

En ma qualité de copilote, je devais m'assurer que l'avion était paré à décoller, avant que Doolittle ne monte dans le cockpit. J'ai donc fait la check-list, puis démarré les moteurs. Quand le « Vieux » est arrivé, il n'avait plus qu'à s'asseoir et empoigner le manche à balai. Il m'a dit : « *Fine, let's hit it* [parfait, allons-y] ! »

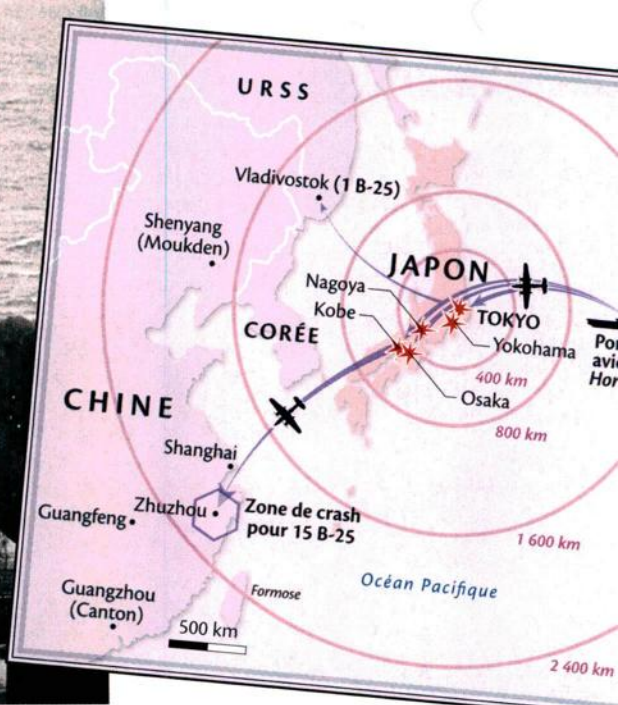
### Le moment de vérité ?

Nous étions confiants, mais nous savions que si nous nous rations au décollage et que nous nous retrouvions à la baïlle, cela allait jeter un sacré froid derrière nous. Tous les pilotes ont pensé : « *Si Doolittle échoue, comment est-ce que, moi, je pourrais le faire ?* » Un marin sur le pont a même crié : « *Il ne va pas y arriver !* » Doolittle l'a entendu et il m'a dit : « *Confiance...* »

### Et alors ?

Et nous l'avons fait. À 8 h 20, l'officier de pont, « Ozzie » Osborne, a abaissé son drapeau. Doolittle, qui maintenait les gaz à fond depuis trente secondes, a relâché les freins.





On ne veut jamais me croire, mais le décollage fut la partie la plus facile de la mission. Nous nous sommes envolés bien avant l'extrémité du pont d'envol, notre aile gauche par-dessus le bord, celle de droite frôlant l'îlot de commandement. Le *Hornet* croisait à 25 nœuds [46 km/h, NDLR] face à un vent de vitesse équivalente, ce qui a fait de la manœuvre presque une formalité. Des vivats ont retenti sur le pont, que beaucoup d'aviateurs dans leur cockpit ont entendu malgré le bruit des moteurs. C'était réconfortant car beaucoup pensaient que nous nous envolions vers une mort certaine. Nous avons fait un cercle au-dessus du *Hornet* pour caler la boussole et prendre le bon cap, tandis que les avions suivants se positionnaient pour décoller à leur tour, à raison d'un toutes les quatre minutes. Le dernier, le n° 16, *Bat out of Hell*, a décollé à 9 h 18, soit 58 minutes après nous.

#### Avez-vous réalisé que le carburant allait venir à manquer ?

Au début, pas vraiment. Nous avons commencé à voler en « *radada* » à 50 ou 60 m au-dessus des flots, suffisamment bas pour échapper aux radars japonais. Notre navigateur, Hank Potter, nous a alors annoncé la mauvaise nouvelle : nous n'aurions pas assez de carburant pour atteindre les aérodromes chinois. Ça a jeté un sacré froid. On n'en menait pas large. Je me suis concentré sur mes deux tâches principales : maintenir les hélices

synchrone et le réglage optimum du mélange dans les carburateurs, pour économiser le carburant.

#### Avez-vous eu peur ?

La seule chose à laquelle j'ai pensé tout ce temps, c'était que le patron à côté de moi soit content. Bien que ce soit d'habitude un joyeux camarade, je peux vous dire que, ce jour-là, il était concentré, silencieux, et qu'il n'y a pas eu de discussions inutiles dans le cockpit. Le « Boss » et moi avons alterné aux commandes. J'imagine que chacun priait un peu dans son coin, mais discrètement. Je vous assure que je n'ai pas eu peur. C'est

juste que je n'avais jamais affronté le danger auparavant et je n'avais pas suffisamment de plomb dans la tête pour me faire du mouron. Je me rappelle avoir fredonné la même rengaine pendant tout le vol, de manière quasi obsédante, *The Wabash Cannonball* [voir pour en savoir plus p. 12]. À un moment, je chantais et battais la mesure si fort que Doolittle m'a dévisagé, inquiet. Il a dû se dire que mes nerfs étaient en train de lâcher !

#### Et puis vous avez atteint les côtes du Japon...

Le *Hornet* devait s'approcher entre 700 et 1 000 km des côtes orientales du Japon pour permettre aux B-25 de rallier les terrains de Chine continentale. Mais la Task Force américaine est surprise à 1 200 km du littoral par un chalutier japonais... Il faut donc lâcher précipitamment les avions, causant leur crash irrémédiable. Un unique avion parvient à se poser cependant en URSS.



### ■ B-25 Mitchell, le raider idéal

Avec un premier vol en août 1940, le North American B-25B Mitchell est non seulement moderne, mais son envergure limitée à 20,6 m lui permet de laisser l'îlot du porte-avions à distance. Il est plus sûr et décolle en outre plus court que le rapide B-26 Marauder. Enfin, il peut voler sur 2 000 km et emporter une tonne de bombes. Autant d'atouts qui le font sélectionner d'office. Il faut cependant modifier l'avion pour augmenter son autonomie sans dépasser les 14 tonnes nécessaires pour s'arracher des 140 m offerts par le pont du *Hornet*. La tourelle ventrale est donc remplacée par un réservoir et l'avion délesté de 250 kg d'équipements dont ses deux mitrailleuses arrière remplacées, dissuasion oblige, par... des manches à balai.



**Le 18 avril 1942 à 8 h 20, le premier B-25 avec Doolittle et Cole aux commandes décolle du Hornet sous la pluie et par une mer formée. Il faut une heure au porte-avions pour lancer les 15 suivants... et faire aussitôt demi-tour. L'Amérique mise dans cette pure attaque au moral deux des quatre porte-avions dont dispose la Navy dans le Pacifique. Qui vont manquer du coup la bataille de la mer de Corail, du 4 au 8 mai.**

Oui. Nous avons été rejoints par l'avion n° 2, piloté par le lieutenant Hoover. Nous jetions progressivement nos jerricans d'essence par-dessus bord, après avoir ravitaillé les réservoirs d'aile, et méticuleusement poinçonné les deux flancs des jerricans. Ainsi, ils couleraient sitôt après avoir touché l'eau, empêchant les Japonais de remonter la trace jusqu'à notre précieux porte-avions. Au fur et à mesure que nous nous rapprochions, nous croisions de plus en plus de bateaux dont les occupants nous faisaient de grands signes de la main, pensant que nous étions des leurs. Nous avons même survolé un hydravion de la marine japonaise qui ne nous a pas aperçus. Nous avons changé de cap deux ou trois fois pour éviter des vaisseaux de surveillance. C'était le week-end et les gens étaient à la plage. Ils nous saluaient gaiement. C'était juste inimaginable que nous soyons des Américains. Voilà comment nous sommes arrivés à midi et demi, heure locale, au-dessus de Tokyo, par le nord, sans être détectés.

#### **Et pas un seul chasseur pour vous intercepter ?**

Je ne sais pas. Peut-être avons-nous eu juste beaucoup de chance. Un exercice majeur de défense anti-aérienne venait de se terminer et leurs observateurs devaient savourer un repos bien mérité. La dernière chose à laquelle ils s'attendaient, c'était de voir surgir de vrais bombardiers américains dans la foulée. Nous avons quand même aperçu 70 à 80 avions en l'air, dont trois patrouilles de trois chasseurs, mais aucun ne nous a pris en chasse. Doolittle, volant à 10 m, a multiplié les zigzags au-dessus des rizières pour se fondre dans le paysage. Plusieurs raiders ont cependant été accrochés, mais s'en sont tirés sans une égratignure. Ils ont même descendu quatre chasseurs Ki-61 Hien « Tony » [victoires non-confirmées, NDLR].

#### **Les villes japonaises n'étaient-elles pas ceinturées de DCA ?**

Bien sûr, mais nous avons découvert que les artilleurs japonais manquaient d'expérience et n'avaient

encore jamais tiré sur un appareil ennemi. Nous avons été pas mal secoués mais nous sommes passés au travers sans dégât sérieux, hormis quelques trous dans l'empennage arrière.

#### **Avez-vous atteint vos objectifs ?**

Une fois la côte passée, nous sommes remontés à 400 m, pour utiliser au mieux nos viseurs de fortune, qui remplaçaient les viseurs d'origine, des Norden, dont les Japonais ne devaient à aucun prix s'emparer. Le bombardier, dans le nez en verre de notre B-25, a dit « contact en vue ». Tokyo ! Nous avons largué nos bombes sur l'objectif et avons filé de là.

#### **Quelle route suivez-vous à partir de là ?**

Il s'agissait d'induire les Japonais en erreur dans le cas où une course-poursuite serait lancée, de les attirer aussi loin que possible de notre vraie

**« Des vivats ont retenti sur le pont. C'était réconfortant car, pour beaucoup, nous volions vers une mort certaine. »**





destination mais aussi du *Hornet*, qui avait fait demi-tour et voguait avec le reste de la Task Force 16 vers Midway. Nous avons pris la fuite en fonçant plein sud. Puis après 100 à 150 km dans cette direction, nous avons obliqué vers le sud-ouest et les côtes de Chine.

#### Avez-vous réussi à les atteindre ?

Oui. Le vent nous a portés jusqu'en Chine. Cette météo favorable, avec un vent dans le dos de 25 nœuds, a fait la différence entre la vie et la mort pour la plupart d'entre nous. Nous nous étions préparés à l'éventualité d'un amerrissage. Mais personne n'en avait envie, je vous le garantis ! En volant si bas, nous avons remarqué que les eaux de la mer de Chine étaient infestées de requins. Nous avons atteint la côte chinoise à hauteur de Ningbo, après être remontés à 2750 m pour éviter les turbulences. Doolittle a fait deux grands cercles autour de ce qu'il présumait être

la verticale de Zhuzhou, la ville où nous devions atterrir (voir carte p. 9). Le temps était exécrable, la visibilité mauvaise. Nous n'apercevions le relief que par instants. Et puis, voyant que le carburant s'épuisait, à 21 h 30, après treize heures de vol, il nous a ordonné de sauter. Il nous a demandé si nous préférions le faire à 300, 600 ou 900 m. Nous avons tous dit : « 900 m ! » Le badin indiquait 267 km/h. Nous avons évacué l'un après l'autre par la trappe inférieure. D'abord le bombardier, le navigateur, le mitrailleur, et puis ce fut mon tour. Doolittle a sauté en dernier, après avoir branché le pilote automatique. À une telle vitesse, cela a mis une distance considérable entre nous tous.

#### Comment vous en êtes-vous tiré ?

J'ai sauté tête la première, face à la dérive, et je me suis cogné contre les rebords de la trappe, mais heureusement, ça n'a pas affecté ma chute. Pendant la descente, je n'y voyais rien, perdu en pleine crasse avec la pluie, le vent, le brouillard. Tout d'un coup, la cime des arbres a

émergé du néant et je suis allé me fracasser contre les branches de l'un d'entre eux, un pin de 9 m de haut, ce qui m'a valu un bel œil au beurre noir. J'étais entier, à 3 m du sol, mais je n'en menais pas large. Ne voyant personne au loin, je me suis fait un hamac avec mon parachute et j'ai dormi là, sans trop fermer les yeux. Le lendemain, j'ai mangé ma seule barre chocolatée, suis parti vers l'ouest en suivant les crêtes, m'orientant avec mon compas de poche. Je suis tombé sur un avant-poste de la guérilla nationaliste et c'est ainsi que j'ai retrouvé Doolittle et les autres.

#### Comment Doolittle a-t-il réagi après le crash ?

Mal. Il était proprement abattu, miné moralement. C'était étonnant de voir le Boss dans cet état. Deux jours après le crash, il est monté voir l'épave de notre « Billy » (surnom du B-25), éparpillée sur des kilomètres carrés dans les montagnes. Dans la vie d'un pilote, il n'y a rien de plus déprimant que de voir l'épave de son avion. Ce fut le point le plus

Le viseur **Norden** est un appareil ultramoderne, destiné au bombardement de précision à haute altitude. Pour éviter qu'il ne tombe en mains ennemies, il est remplacé pour le raid par un engin hâtivement bricolé.

Le **vent** qui pousse opportunément les B-25 est un alizé soufflant d'est en ouest sur la mer de Chine orientale.

Les **Chindits** sont des commandos anglo-indo-birmans formés par le général anglais Orde Wingate, chargés de harceler les Japonais sur leurs arrières. Les résultats obtenus sont peu significatifs au vu des pertes élevées.



## ■ Un raid pour venger Pearl Harbor

Surpris et humilié par l'attaque de Pearl Harbor le 7 décembre 1941, le Président Roosevelt imagine dès le 21 décembre de venger le raid par une attaque sur Tokyo. Faute de bases à portée, on imagine de lancer des bombardiers bimoteurs – une première – d'un porte-avions de la Navy. Les avions iront se poser ensuite en Chine nationaliste alliée. Les affaires ne traînent pas. Le 17 janvier 1942, le lieutenant-colonel Doolittle est sélectionné pour diriger le raid, tandis que le décollage d'un B-25 du *Hornet* le 1<sup>er</sup> février valide le choix technique. Le 1<sup>er</sup> mars l'entraînement des volontaires du 17<sup>e</sup> Bomb Group commence à Eglin Field (Floride). Et le 2 avril, le *Hornet* appareille avec ses 16 avions de San Francisco, direction Pearl Harbor, où rejoignent, le 13, le porte-avions *Enterprise* et la Task Force 16. Enfin, le 18, le raid est lancé... prématurément. Les dégâts causés par 16 tonnes de bombes éparpillées sur cinq villes (voir carte p. 9) ne peuvent être que limités. Mais l'objectif est autre : Roosevelt, et tous les Américains, narguent les Japonais. Pearl Harbor est vengé. Les Japonais, touchés dans leur orgueil, enragent... Pour se venger, ils assassinent entre 25 000 et 125 000 Chinois près de Chongqing, là où les aviateurs américains se sont réfugiés. Trois aviateurs prisonniers seront exécutés en outre en octobre, après un procès truqué (un autre mourra en prison). Surtout, le raid a d'énormes conséquences stratégiques : il convainc en effet les militaires japonais, très réticents, d'accepter le 5 mai l'opération conçue autour de Midway par l'amiral Yamamoto pour détruire les porte-avions américains. Un désastre qui va hâter l'inexorable défaite.





La captivité des 8 aviateurs pris par les Japonais est un calvaire. Le lieutenant Bob Hite (à gauche), transféré les yeux bandés de Chine au Japon, passe 40 mois à l'isolement complet. Trois de ses camarades sont exécutés, un autre meurt de maladie. Les autres équipages, plus chanceux, sont secourus par la résistance chinoise, comme celui de l'avion n° 14 promené en triomphe dans les rues de Guangfeng. À droite, la fameuse bouteille de cognac Hennessy 1896. Depuis notre rencontre, trois des quatre derniers survivants, Cole, Saylor et Thatcher, l'ont finalement débouchée le 9 novembre alors que nous achevions ce numéro... Et le cognac avait bien gardé sa saveur !

bas de sa carrière. Il s'est assis sur l'aile arrachée du B-25, ressassant toute l'aventure, la tête entre ses mains. Il était certain d'être traduit en cour martiale et emprisonné à Fort Leavenworth [au Kansas, où se trouve une prison militaire, NDLR]... si par hasard on retournait un jour aux États-Unis.

#### Et vous y êtes parvenus !

Surtout grâce à la bravoure incroyable des résistants et villageois chinois, qui nous ont recueillis, soignés, cachés. Ils nous ont trimballés à pied, à cheval, en bus, en bateau, et même en chaise à porteur ! Cela a duré quelques semaines et nous avons finalement rallié l'aérodrome de Hengyang, où un C-47 nous a embarqués pour Chongqing [dans la province du Sichuan, NDLR], la capitale provisoire de Jiang Jieshi et de sa République de Chine.

#### Avez-vous repris du service ?

Pendant que Doolittle regagnait les États-Unis, je suis resté un an

de plus en Chine avec treize autres types, pour effectuer des missions de transport et de bombardement par-dessus la « Bosse », comme on appelait familièrement la chaîne de l'Himalaya. Je suis rentré aux États-Unis en juin 1943, et puis j'ai rejoint le First Air Commando Group en octobre 1943. J'ai piloté des Curtiss C-46 Commando, en soutien des **Chindits** du général anglais Wingate en Birmanie [voir p. 11]. Et je suis rentré au pays en juillet 1944.

#### Après la guerre, vous êtes-vous tous revus ?

Oui, l'idée est venue de Doolittle à Chongqing, où il avait promis une fête inoubliable pour tous ses hommes. Mais la guerre avait rendu le projet irréalisable. Alors fin 1945, il a payé 2000 dollars de sa poche une première réunion à Miami. Et ensuite, chaque année, excepté 1946 et 1951, nous nous sommes revus, les survivants des 80 raiders, un peu moins nombreux chaque année, portant un toast à ceux décédés dans l'année.

#### Une légende tenace court au sujet d'une bouteille de cognac...

Ah ! C'est un serment prêté par tous les raiders du temps où Doolittle était encore vivant. Depuis 1959, il existe un petit autel en bois sans prétention, avec une bouteille toujours intacte de cognac Hennessy de 1896, l'année de naissance de Jimmy Doolittle, et 80 verres en argent offerts par la ville de Tucson (Arizona), avec nos noms gravés dessus. Chaque fois qu'un raider décède, son verre est retourné. Le jour où il ne restera plus que deux d'entre nous, ceux-là pourront ouvrir la bouteille et boire à la santé de tous les autres.

**Vous êtes encore cinq survivants, avec Bob Hite, Ed Saylor, Dave Thatcher et Tom Griffin [décédé depuis en février 2013]. Pensez-vous être celui qui trinquera au cognac ?**

Nous avons notre petit jeu avec Tom Griffin. Nous blaguons en affirmant que nous serons les deux derniers à ouvrir cette bouteille et la boire à la santé des copains. Mais je ne suis pas pressé. Et d'une, ça a dû devenir de la piquette. Et de deux, s'il y en a un qui doit prendre cette décision, c'est celui qui se trouve au-dessus de nos têtes. Alors j'ai décidé de ne pas m'en faire. ■



## ■ L'avis de la rédaction de G&H

Le « raid de Doolittle » occupe une place à part dans l'historiographie américaine du fait de son immense portée symbolique à un moment où, comme l'a dit Winston Churchill, « la Grande-Bretagne et les États-Unis n'avaient connu que la défaite » face au Japon. Ce qui frappe dans tout cela est la souplesse et la capacité d'improvisation américaines : non seulement les porte-avions ne sont pas faits pour lancer des bombardiers, mais ces derniers appartiennent à l'Army et n'ont jamais opéré avec la Navy ! Autre exemple : lorsqu'il s'agit de livrer des pièces cruciales, la Navy les embarque sur un dirigeable et les fait livrer directement sur le *Hornet*, premier exemple de livraison verticale à une époque où l'hélicoptère est inconnu. Enfin, il faut saluer le culot des Américains : alors que les Japonais maraudent autour de l'Australie, Roosevelt et King, patron de la Navy, détournent sur Tokyo deux porte-avions sur les quatre disponibles... Un risque énorme pour une opération sans bénéfice militaire immédiat ! Preuve de cette capacité extraordinaire qu'ont les Américains de penser stratégie et guerre globale, alors que les Japonais ont une vue étriquée du conflit.

#### Pour en savoir +

À lire • *The Doolittle Raid 1942 : America's First Strike Back at Japan*, Clayton K.S. Chun, Howard Gerrard (ill.), Osprey, 2006.

• *I Could Never Be So Lucky Again*, James Doolittle, Bantam Books, 1991.

• *Thirty Seconds Over Tokyo*, Ted Lawson, Random House, 1943 – Brassey, 2003 (rééd.).

• *The First Heroes : The Extraordinary Story of the Doolittle Raid – America's First World War Two Victory*, C. Nelson, Viking Penguin, 2002.

À voir • *Trente Secondes sur Tokyo*, de Mervyn LeRoy (MGM, 1944), une fiction quasi documentaire dont le scénario s'inspire du récit de Ted Lawson.

Sur le Web • La chanson *The Wabash Cannonball* par Roy Acuff, [www.youtube.com/watch?v=QLpqbsv8\\_4Q](http://www.youtube.com/watch?v=QLpqbsv8_4Q); et la cérémonie du 9 nov. 2013 avec le cognac (à la 51<sup>e</sup> minute) : [www.youtube.com/watch?v=SDKPYpkU5Cg](http://www.youtube.com/watch?v=SDKPYpkU5Cg)



# **Pour la vie sur Mars, on ne sait pas encore. Pour les cinq vies du papier, c'est sûr.**

La force de tous les papiers, c'est de pouvoir être recyclés  
au moins cinq fois en papier. Cela dépend de chacun de nous.

[www.recyclons-les-papiers.fr](http://www.recyclons-les-papiers.fr)

Tous les papiers ont droit à plusieurs vies.  
Triions mieux, pour recycler plus !

Votre magazine agit pour le recyclage  
des papiers avec Ecofolio.







## La guerre aurait bien aidé à accoucher des civilisations

La menace des armes nouvelles a forcé les individus à s'organiser, pour se défendre, en groupes dits « ultrasociaux » ralliant des millions de personnes. C'est l'hypothèse que vient de confirmer l'équipe anglo-américaine du socio-anthropologue Peter Turchin (université du Connecticut), par le moyen encore inédit d'un modèle de simulation informatique. Les chercheurs ont en effet découpé les masses terrestres de l'Afrique et de l'Eurasie en cases interactives, dans lesquelles ils ont introduit des données historiques. Puis ils ont fait tourner le programme afin de prédire l'émergence de grandes sociétés, sur une période allant de -1500 à 1500. Résultat : le modèle colle à 65 % avec le résultat historique à condition d'y introduire des ruptures technologiques militaires, comme par exemple la domestication du cheval par les peuples des steppes. Si l'on se contente en revanche de paramètres géographiques et agricoles, la précision tombe à 16 %. Comme le souligne l'étude, la Mésopotamie, l'Égypte et la Chine du Nord, berceaux des premiers groupes « ultrasociaux », se trouvaient toutes à proximité relative des steppes asiatiques : face aux archers montés, aux chars de guerre et aux cavaliers jaillissant de l'Asie centrale, il leur a fallu s'organiser. Ou disparaître. ■ J. Taaffe

## Le chiffre

### 1,2 milliard d'euros.

C'est la valeur estimée des 1406 toiles de maître découvertes en février 2012 – mais seulement révélées en novembre 2013 – chez Cornelius Gurlitt, dans un immeuble décrépi de Munich. Le père de cet octogénaire, Hildebrand Gurlitt, acouquiné avec Goebbels, avait pu racheter pour une bouchée de pain des Picasso, Matisse et autres avant de les escamoter dans le chaos de l'après-guerre. 20 % des collections d'art européennes ont été pillées par les nazis. 100 000 œuvres d'art manquent toujours à l'appel. ■ M. P.

## Fin de censure au Japon autour d'un manga sur Hiroshima

Les enfants de la ville de Matsue, sur la côte ouest de l'île d'Honshu, peuvent enfin lire *Gen d'Hiroshima*, un manga à succès qui dénonce l'horreur de la bombe atomique. Cette affaire d'apparence anodine a démarré en décembre 2012 quand le conseil pédagogique local a décidé de retirer la BD des rayons des bibliothèques municipales en raison de dessins décrivant les violences commises par les troupes impériales. Le ministre de l'Éducation, Habukun Shimomura, avait alors affirmé ne voir aucun problème à cette censure, provoquant une polémique d'ampleur nationale... Le conseil pédagogique de Matsue est donc revenu sur sa décision, arguant que celle-ci avait été prise par le secrétariat « sans consultation préalable de l'ensemble des membres ». *Hadashi no Gen* (littéralement, « Gen le nu-pieds »), publié en feuilletons à partir de 1973, raconte la vie de Gen Nakaoka, en s'inspirant de celle de l'auteur Keiji Nakazawa. Ce dernier avait 6 ans lorsque la Bombe a explosé, tuant son père, deux sœurs et un frère. Publiée en dix tomes, l'œuvre a été vendue à 6,5 millions d'exemplaires et traduite dans vingt langues – dont le français. ■ R. Brillaud



## Massacre de Céphalonie, 1943 : l'Allemagne refuse d'extrader un soldat vers l'Italie

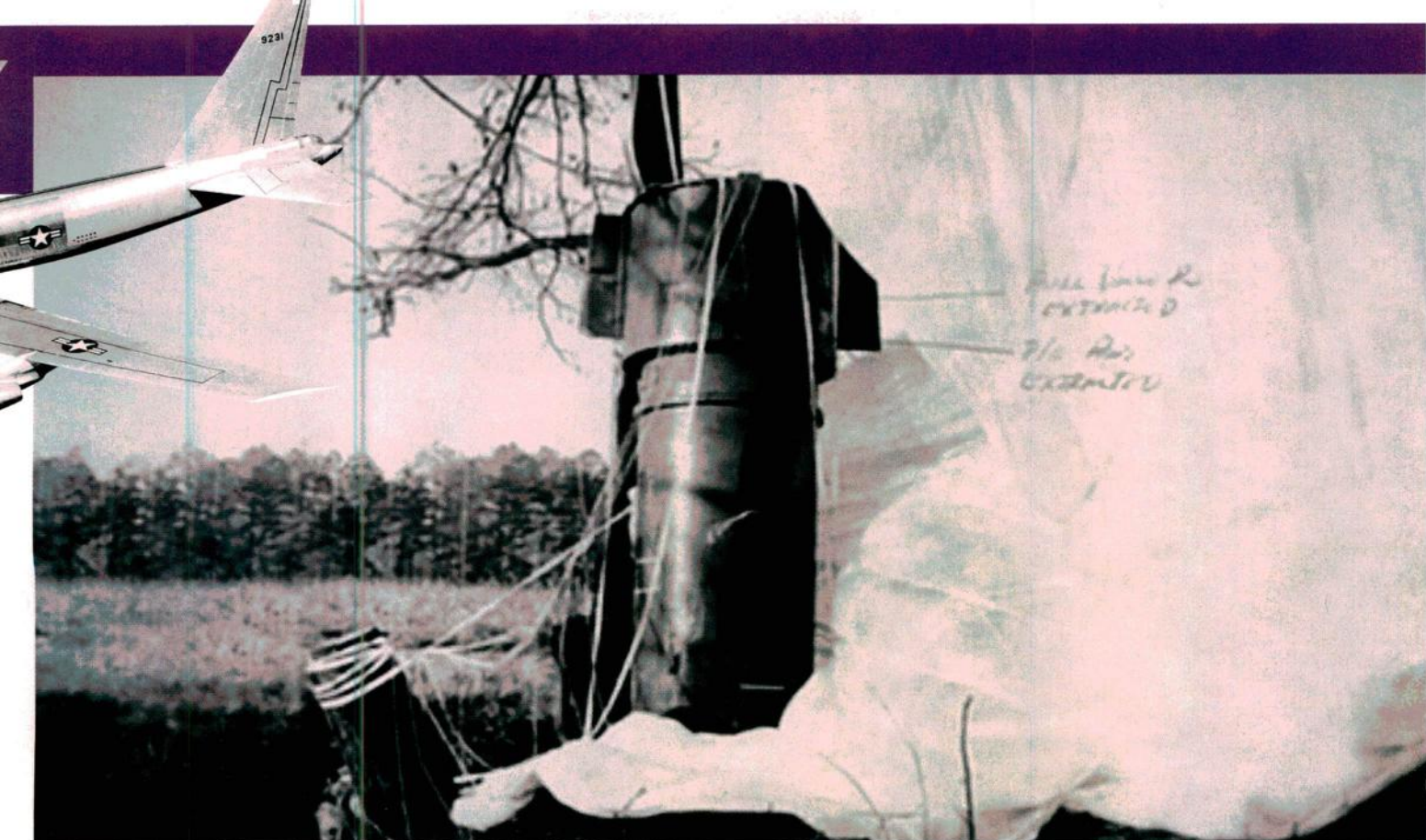
L'Italie recherche depuis soixante-dix ans les responsables du pire massacre commis contre ses troupes pendant la Seconde Guerre mondiale : l'exécution de 5 000 hommes de la 33<sup>e</sup> divi-



sion d'infanterie Acqui en septembre 1943 sur l'île grecque de Céphalonie. Courant après les derniers suspects vivants, elle vient de condamner le caporal allemand Alfred Stork (ci-dessus, au centre de la photo) à la prison à perpétuité pour son implication dans le meurtre de 117 officiers transalpins. À 90 ans, Stork, qui vit en Allemagne, avait déjà été identifié en 2005 parmi 80 autres complices. Il avait même rédigé ses confessions mais celles-ci n'avaient pas été jugées recevables par le parquet de Rome, en l'absence d'avocat de la défense. Stork ne risque rien, cependant, l'Allemagne refusant par principe d'extrader ses anciens combattants. ■ M. Picard

Le colonel américain Robert Rheault, ex-membre des « bérets verts » (forces spéciales) au Vietnam et (vague) modèle du colonel Kurtz d'*Apocalypse Now*, est mort le 16 octobre à l'âge de 88 ans. Rheault avait été accusé en 1969 de l'exécution illégale d'un agent nord-vietnamien... L'ex-officier SS Erich Priebke, condamné en Italie en 1998 pour l'assassinat de 335 civils italiens aux Fosses ardéennes en 1944, est mort à Rome le 11 octobre. Son corps, refusé partout, a finalement été





## En 1961, les Américains ont failli être victimes d'une bombe H... américaine

Pire que le docteur Folamour et tous les scénarios catastrophes imaginés durant la guerre froide : les États-Unis sont passés très près d'une catastrophe nucléaire majeure en 1961. Le 23 janvier, trois jours après l'investiture du Président Kennedy, un Boeing B-52 Stratofortress (*ci-dessus*, son prototype YB-52) du Strategic Air Command (SAC), venu de la base de Seymour Johnson, se désagrège en plein ciel au-dessus de Goldsboro (Caroline du Nord, à 300 km de Washington). Les deux bombes à hydrogène Mark 39 qu'il emportait, de 4 mégatonnes chacune (260 fois la puissance d'Hiroshima), s'écrasent au sol. Les autorités affirmeront alors qu'il n'y avait aucun danger pour la population, les armes nucléaires ne pouvant exploser accidentellement. Or, la levée du secret défense au titre du Freedom of Information Act montre le contraire. C'est ce que révèle le journaliste Eric

Schlosser dans *Command and Control* (Penguin, 2013) : une panne électrique, due à une fuite de carburant, aurait actionné la procédure d'armement d'une des deux têtes nucléaires et déclenché son largage opérationnel. Des six dispositifs de sûreté, cinq avaient sauté durant la chute de l'appareil. L'ogive concernée, percutant le sol à 1 100 km/h, n'aurait pas explosé... à un court-circuit près (*photo*). « Un simple petit interrupteur de faible voltage a enrayé une catastrophe nucléaire », écrit Parker Jones, dans un rapport du laboratoire national de Sandia (Nouveau-Mexique) rédigé en 1969, indiquant que si la bombe avait explosé, « il y aurait à l'heure actuelle une baie de Caroline du Nord ». Et Goldsboro n'est pas un cas unique, loin de là, souligne Eric Schlosser : il recense dans son livre pas moins de 700 incidents nucléaires ayant affecté 1 250 ogives, rien qu'entre 1950

et 1968, dont trente-six gravissimes – Goldsboro 1961, Palomares (Espagne) 1966, Thulé (Groenland) 1968, Damascus (Arkansas) 1980... Ils démontrent que le SAC américain multipliait les « flèches brisées » (« *broken arrow* », nom de code pour incident majeur), du fait de la fiabilité douteuse de ses avions et de ses bombes Mark 39 « qui ne possèdent pas un système de sûreté adéquat pour le type de mission d'alerte aérienne avancée » imparti aux B-52. Il s'agissait alors de pouvoir assurer une riposte foudroyante en cas de frappes soviétiques, selon les ordres du général Curtis Le May, patron du SAC. « Sauf que c'était un peu fou, souligne Schlosser dans une interview télévisée\*, de voler 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, avec des bombes à hydrogène au-dessus du territoire américain. » Avec le recul, renchérit le successeur de Le May, le général George Butler, « nous avons

échappé pendant la guerre froide à un holocauste nucléaire par une combinaison de compétence, de chance et d'intervention divine, et je soupçonne cette dernière d'avoir joué un rôle décisif ».

Les choses ont-elles changé, un demi-siècle plus tard ? Pas sûr : jugé vulnérable aux cyberattaques, le SAC défraie la chronique avec une foule d'incidents de maintenance survenus dans les silos à missiles, conséquence d'un inquiétant laisser-aller général.

« *Le May aurait fait pendre* [les responsables] *pour moins que ça* », sourit Eric Schlosser, pour qui « le SAC était jadis une garde prétorienne – l'élite de l'élite. Aujourd'hui, c'est un placard doré, au mieux. Et vous ne souhaitez vraiment pas avoir des types négligents ou démotivés aux commandes d'un arsenal nucléaire. » ■ **Maurin Picard**

\* [www.edrants.com/segundo/eric-schlosser-bss-515/](http://www.edrants.com/segundo/eric-schlosser-bss-515/)

inhumé dans le cimetière d'une prison locale ••• Steve Jobs (1955-2011), fondateur et patron d'Apple, était persuadé qu'il était un pilote de chasse de la Seconde Guerre mondiale réincarné, selon une ex-petite amie ••• Brad Pitt commande un char Sherman dans le film *Fury* en cours de tournage près d'Oxford, en Angleterre. Projection en novembre 2014 ••• Des documents retrouvés par un chercheur allemand montrent qu'Heinrich Müller, patron de la Gestapo et coorganisateur de la Shoah disparu





Le Bloody Sunday enclenche la spirale d'hostilités (ici à Belfast, le 30 janvier 1972) achevée en 1998 par les accords du Good Friday.

## Les responsables du Bloody Sunday bientôt poursuivis pour meurtre ?

Jusqu'à vingt paras anglais responsables du « Dimanche sanglant » (Bloody Sunday), au cours duquel quatorze manifestants venus réclamer l'égalité des droits civiques ont été tués dans la ville nord-irlandaise de Derry

le 13 janvier 1972, pourraient être poursuivis pour meurtre ou tentative de meurtre. Ce nouvel épisode intervient trois ans après la conclusion d'une enquête de douze autres années menée sous la direction d'un magistrat,

Lord Saville, et dont les conclusions établissent que l'ouverture du feu par les militaires était « injustifiée et injustifiable ». L'enquête criminelle évoquée, qui fait grand bruit outre-Manche, n'est cependant qu'une possibilité,

et non une certitude. La police d'Irlande du Nord chargée du dossier n'en est qu'aux phases d'études préliminaires et nul ne sait combien de temps ses travaux, indépendants de ceux de l'enquête Saville, vont durer. ■ J. Taaffe

## Funérailles grandioses pour Giap

Décédé le 4 octobre 2013 à 102 ans, le général Vo Nguyễn Giap, vainqueur des Français à Dien Bien Phu, a reçu dans la capitale Hanoi l'hommage de plusieurs dizaines de milliers de Vietnamiens. Plus de 100 000 se seraient officiellement succédé dans sa maison, devenue mausolée. Le régime a déclaré deux

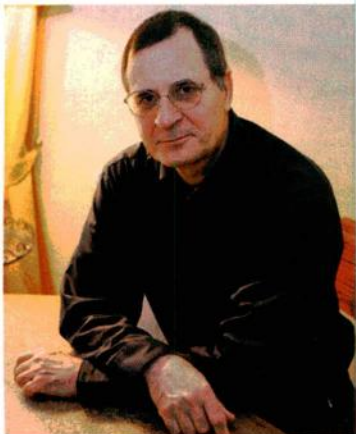
jours de deuil, entérinant la popularité de l'ex-fondateur de l'armée populaire en septembre 1944 (voir son portrait dans G&H n° 8, p.52). Pourtant, trop influent et populaire, Giap avait été écarté du commandement en chef dès 1976, marque immanquable d'une disgrâce entérinée par son éviction du bureau politique du Parti communiste vietnamien en 1982. Privé de tous les postes importants, il a tenu jusqu'au bout et (presque) sans broncher son rôle d'icône nationale. ■ P. G.



HO NHU Y/XINHUA PRESS/CORBIS

en mai 1945, aurait été tué dans les derniers combats à Berlin et enterré dans un cimetière... juif ••• Le musée de l'Arme aéronavale britannique (Fleet Air Arm), à Yeovilton, retape une pièce unique : un bombardier-torpilleur Fairey Barracuda Mk II. L'avion est le dernier de son genre, rendu célèbre par l'attaque du cuirassé *Tirpitz* en Norvège, en 1944 ••• L'Écosse finalise le recensement et la localisation de toutes les épaves de Scapa Flow, dans les îles Orkney. Base de la Royal Navy pendant





ISABELLE SIMON / SIPA

## L'historien Daniel Lefeuvre est mort

Daniel Lefeuvre nous a quittés le 4 novembre dernier, à 62 ans, suite à une longue maladie. Historien de la colonisation et de la décolonisation, de l'Algérie au premier chef, il a aidé à sortir ce domaine de l'ornière idéologique où il s'était enlisé. Il a été un homme épris de vérité, un pourfendeur de mythes. L'Algérie a été la vache à lait de la métropole ? Dans sa thèse d'histoire économique, *Chère Algérie, La France et sa colonie, 1930-1962* (Flammarion, 2005), Daniel Lefeuvre répondait avec une clarté magistrale : non, l'Algérie a été un boulet financier pour la métropole. Épris de chiffres, rigoureux, formidable explorateur des archives d'Aix-en-Provence, Daniel Lefeuvre ne se payait pas de mots mais de faits, qu'il étayait patiemment. Dans les dernières années, sa réflexion s'est davantage accrochée aux débats qui traversent la société française de façon récurrente. *Pour en finir avec la repentance coloniale, Faut-il avoir honte de l'identité nationale ?*, *L'Europe face à son passé colonial*, ces trois ouvrages examinent froidement les positions des uns et des autres, en traquant les anachronismes, les faux procès, les silences, de droite comme de gauche. C'est dans ces combats-là que son absence va se faire cruellement sentir. ■ J. L.

## Napoléon fait à nouveau flamber les enchères

357 000 euros : tel est le prix payé le 6 novembre dernier par un enchérisseur français anonyme pour deux feuillets du testament de Napoléon, dictés le 16 avril 1821, soit dix-neuf jours avant sa mort. L'empereur déchu y manifeste notamment le souhait « de reposer sur le bord de la Seine au milieu de ce peuple français qu'il a tant aimé ». Il ne s'agit pas cependant de l'original de la main de Napoléon (conservé aux Archives nationales\*) mais d'une copie réalisée en douce par le comte de Montholon, l'exécuteur testamentaire. Un manuscrit d'un sbire, donc. La napoléonite se paye décidément cher. ■ P. G.  
\* [www.culture.gouv.fr/Wave/image/archim/Pages/02892.htm](http://www.culture.gouv.fr/Wave/image/archim/Pages/02892.htm)

## Selon la justice, le survivant d'Oradour n'a pas diffamé les malgré-nous

La Cour de cassation a annulé le 16 octobre dernier l'arrêt de la cour d'appel de Colmar qui condamnait Robert Hébras à un euro de dommages et intérêts (plus frais de justice) pour diffamation. Ce survivant du massacre d'Oradour-sur-Glane, dont 642 habitants ont été massacrés par la division SS Das Reich le 10 juin 1944, avait remis en cause dans un livre le caractère forcé de l'enrôlement d'Alsaciens dans la Waffen SS. Deux associations d'anciens malgré-nous avaient alors porté l'affaire devant les tribunaux. La Cour a estimé que l'ouvrage ne faisait qu'« exprimer un doute sur une question historique objet de polémique », sans sortir des « limites de la liberté d'expression ». Ce que contestent les associations. ■ P. G.



## Les reliques du bon roi Henri, une histoire à perdre la tête

Contrairement à ce qu'affirmait une étude d'ADN publiée en mars 2013 par l'équipe du médecin légiste Philippe Charlier (hôpital Poincaré, Garches), la tête momifiée attribuée à Henri IV ne serait pas la sienne. Une nouvelle étude, signée cette fois en octobre par Jean-Jacques Cassiman (université de Louvain, Belgique), montre que l'ADN prélevé à grand-peine dans la relique ne colle pas avec celui des descendants actuels des Bourbons. Ce que Philippe Charlier conteste en arguant que le matériel génétique a pu être bouleversé par l'intrusion (fort possible) de pères illégitimes dans la lignée. Le débat n'est donc pas clos. ■ P. G.

## Il y a 1200 ans...

### Charlemagne mourrait à Aix-la-Chapelle, le 28 janvier 814.

Extraordinaire conquérant et premier à reprendre en 800 le titre d'empereur des Romains, Charlemagne (Karl, dit Carolus Magnus, « Charles le Grand », né probablement en 742) laisse après quarante-sept ans un territoire couvrant la Gaule franque (sans la Bretagne, mais avec des marges basques et catalanes au-delà des Pyrénées), l'essentiel de l'Allemagne, de l'Autriche et des Pays-Bas actuels, sans oublier le Nord de l'Italie, Rome incluse. Ce bel empire conquis à la pointe de la lance ne lui survit pas. Laissé à son fils Louis (dit « le Pieux », 778-840), il est très vite déchiré par les guerres civiles et explose en 843 au traité de Verdun. ■ P. G.

les deux guerres mondiales, la rade abrite le cuirassé *Royal Oak* coulé en 1939 par un U-Boot, mais aussi trois cuirassés allemands sabordés en 1918 et nombre de navires marchands immergés pour servir de protection ••• La vie d'Alan Turing (1912-1954), génie des maths qui a joué un rôle clé dans le décodage des communications allemandes avant d'être persécuté et contraint au suicide pour son homosexualité, est portée à l'écran en Angleterre avec Benedict Cumberbatch dans le rôle-titre.





Mai 1978, Zaïre, région du Shaba. Les Tigres katangais, des rebelles indépendantistes, contrôlent la ville clé de Kolwezi, où vivent 3 000 Européens. En deux jours, les légionnaires paras, en lien avec les paras belges, reprennent la cité minière. L'opération Bonite marque le début d'une période intense d'engagements militaires français en Afrique.

Par Michel Goya

# La Légion saute sur Kolwezi





À gauche, un charnier découvert le 20 mai à l'est de la nouvelle ville de Kolwezi par la 4<sup>e</sup> compagnie du 2<sup>e</sup> régiment étranger de parachutistes (REP). Plus de 500 civils africains et 200 Européens, nombreux dans la cité minière, ont été massacrés par les gendarmes katangais.

Ci-contre, largage à basse altitude (250 m) à partir d'un C-130 Hercules d'une compagnie du 2<sup>e</sup> REP. Il s'agit probablement de la 4<sup>e</sup> compagnie larguée le matin du 20 mai à l'est de Kolwezi. Les forces françaises sont appuyées par l'armée de l'air zairoise. Si le transport des paras s'est finalement bien passé, un seul Mirage 5 sur la dizaine dont disposent les Zairois a pu appuyer les Français, le 20 mai, avec une seule passe avant que le canon ne s'enraye. Bonite, l'opération aéroportée française, est la première depuis la guerre d'Algérie et la dernière à ce jour de cette ampleur.

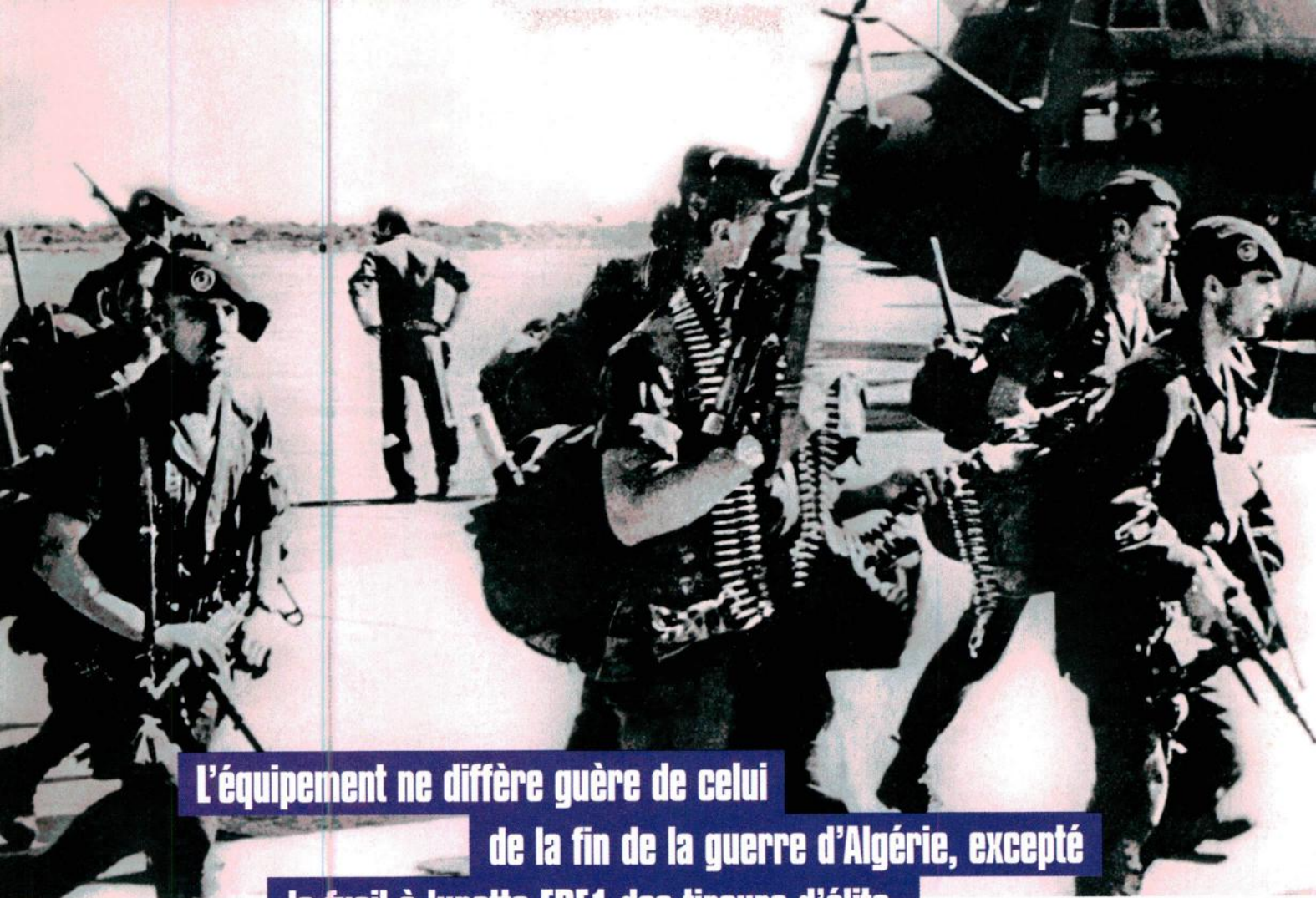




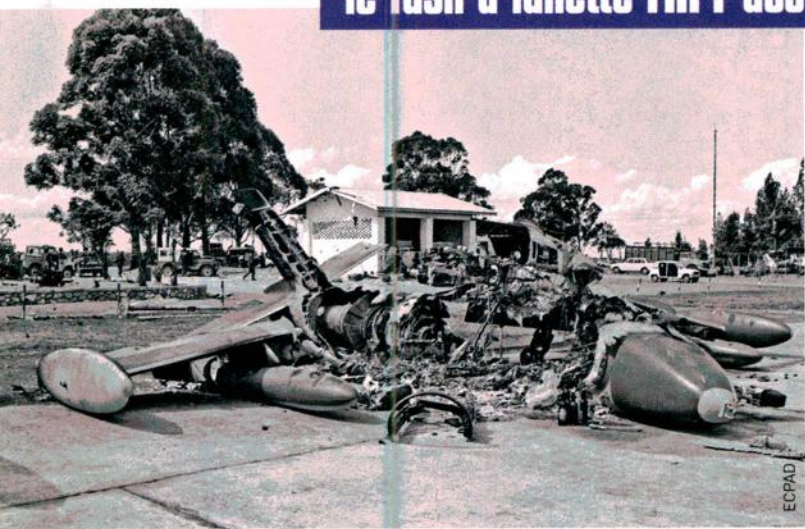
Un tireur fatigué au fusil-mitrailleur AA-52. Il porte le casque lourd modèle 1951 qui commencera à être remplacé en 1979 par le modèle F1. L'AA-52 est l'arme d'appui de chaque groupe de combat, la seule à pouvoir tirer en rafale à plus de 600 m. En haut à droite, un groupe de combat sur le tarmac de l'aéroport de Kolwezi. Le chef de groupe est reconnaissable au poste de radio TRPP-11 autour du cou. L'équipement des légionnaires n'est guère différent de celui de la fin de la guerre d'Algérie. Les hommes sont encore armés du pistolet-mitrailleur MAT 49 de 9 mm et du fusil FSA 1949/1956. L'infanterie française est alors une des dernières à n'être pas encore dotée de fusils d'assaut. Le 2<sup>e</sup> REP est cependant doté de deux armes nouvelles qui font merveille, le lance-roquettes antichar de 89 mm et surtout le fusil à lunette FRF1. Les tireurs d'élite sont responsables d'une grande partie des pertes des Katangais.

Au milieu à gauche, sur l'aérodrome de Kolwezi, un vieux CM 170 Magister détruit par les Tigres katangais. Au milieu à droite, des civils européens et des soldats belges à l'aéroport. Intervenant le 20 mai par un poser d'assaut sur la piste de Kolwezi tenue par les forces zairoises, les parachutistes belges, reconnaissables à leurs cheveux plus longs, ont pour mission d'évacuer les ressortissants européens. En bas à gauche, Kolwezi ville fantôme. À droite, débarquement de ravitaillement et embarquement de blessés zairois. Les camions GMC du régiment sont amenés depuis la Corse par des avions américains C-5 ou C-141.

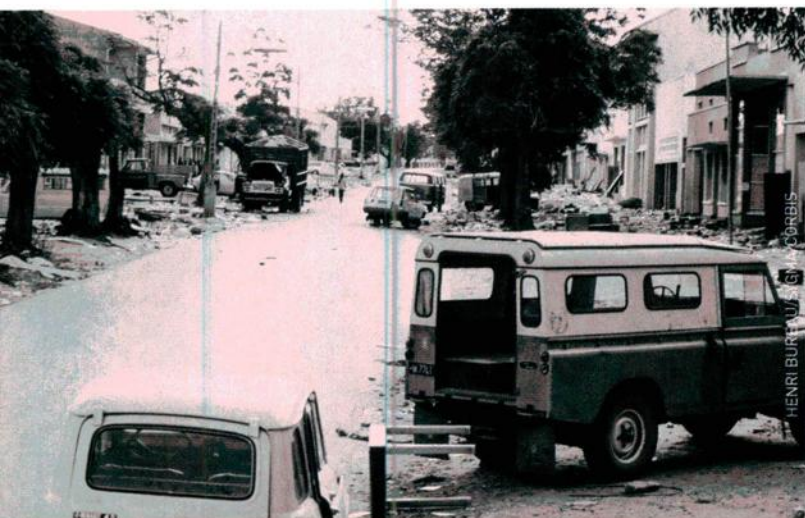




L'équipement ne diffère guère de celui de la fin de la guerre d'Algérie, excepté le fusil à lunette FRF1 des tireurs d'élite.




ECPAD



HENRI BURRY / US G. I. FORBIS







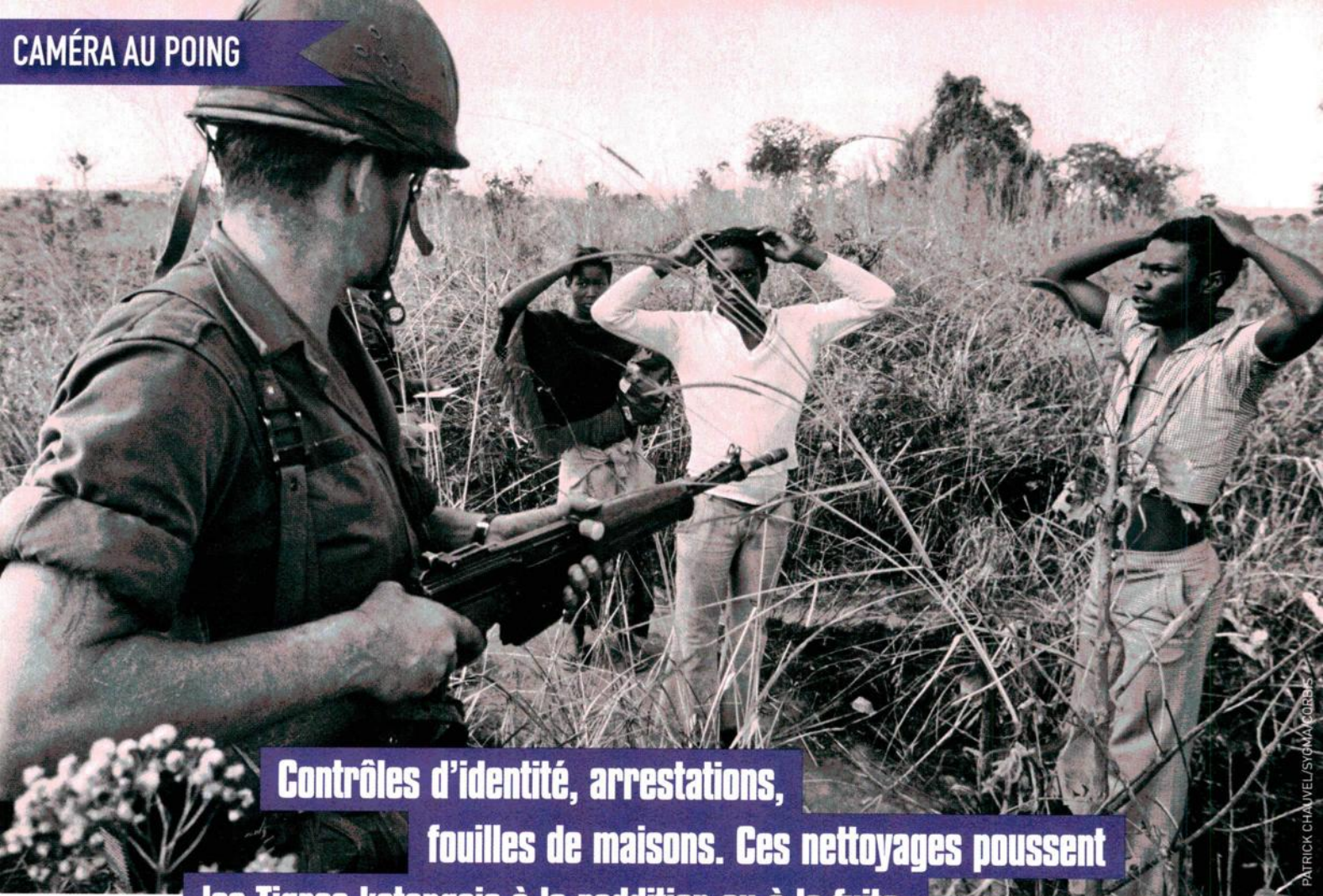
Après les combats, des sections patrouillent  
autour de Kolwezi. Les légionnaires adoptent  
béret vert et lunettes sable.





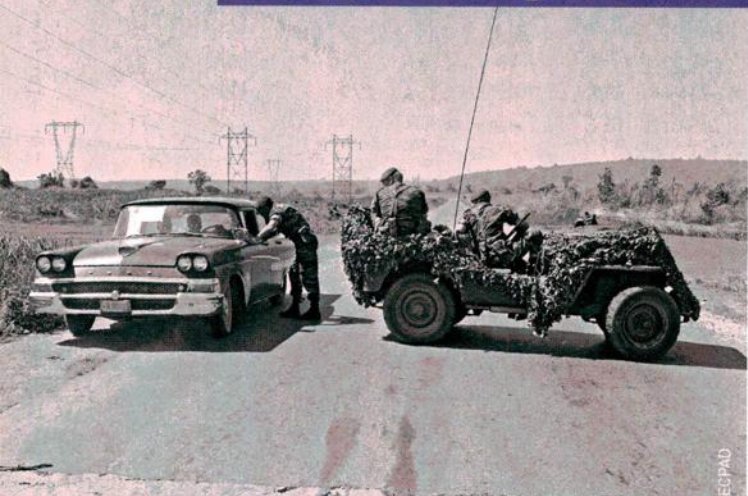
Section de légionnaires en patrouille autour de Kolwezi. La scène se déroule plusieurs jours après les combats, après que les tenues camouflées « lézard » furent arrivées avec le ravitaillement et les sacs « Bravo », contenant le gros de l'équipement des hommes. Jusque-là, les légionnaires ont sauté et combattu en tenue verte (« S 300 ») et en casque. Pour se déplacer dans l'« herbe à éléphant », sa chaleur et sa poussière, le béret vert et les lunettes sable sont désormais privilégiés. Le chef de section au centre de la photo est entouré de trois de ses quatre cadres et de son « radio », portant le poste TRPP-13 dans son sac Bergam. Les trois groupes de la section sont alignés en colonne le long de la piste par binômes de grenadiers-voltigeurs, l'un portant un pistolet-mitrailleur et l'autre un fusil, ou d'appui, un mitrailleur ou tireur lance-roquettes et son chargeur.



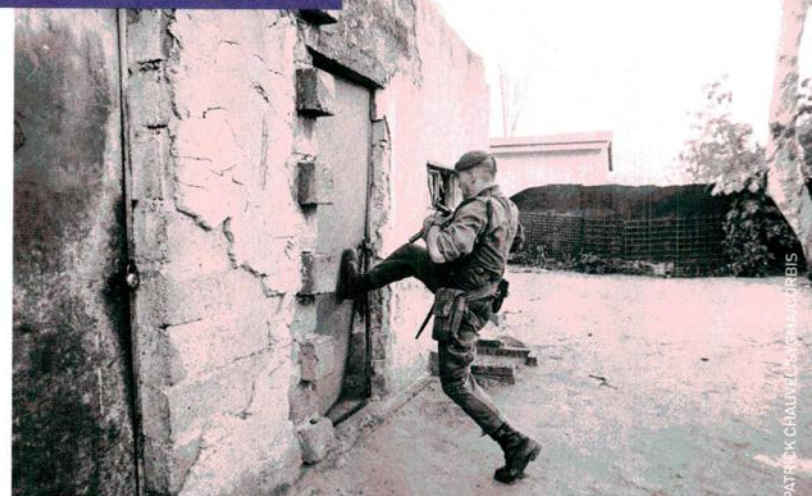


**Contrôles d'identité, arrestations, fouilles de maisons. Ces nettoyages poussent les Tigres katangais à la reddition ou à la fuite.**

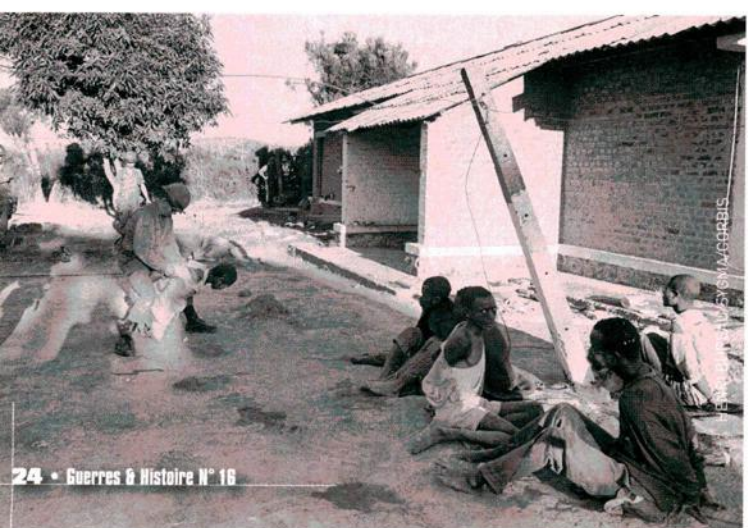
PATRICK CHAUVEL/SYGMA/COBBIS



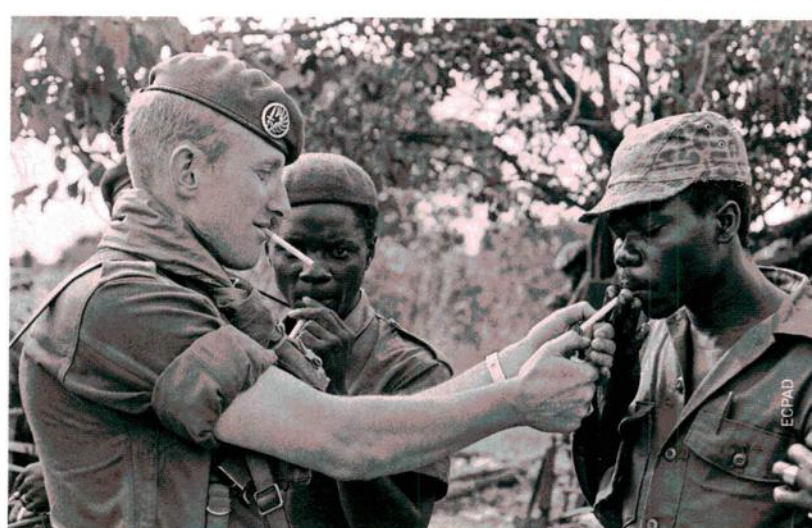
ECPAD



PATRICK CHAUVEL/SYGMA/COBBIS



PATRICK CHAUVEL/SYGMA/COBBIS



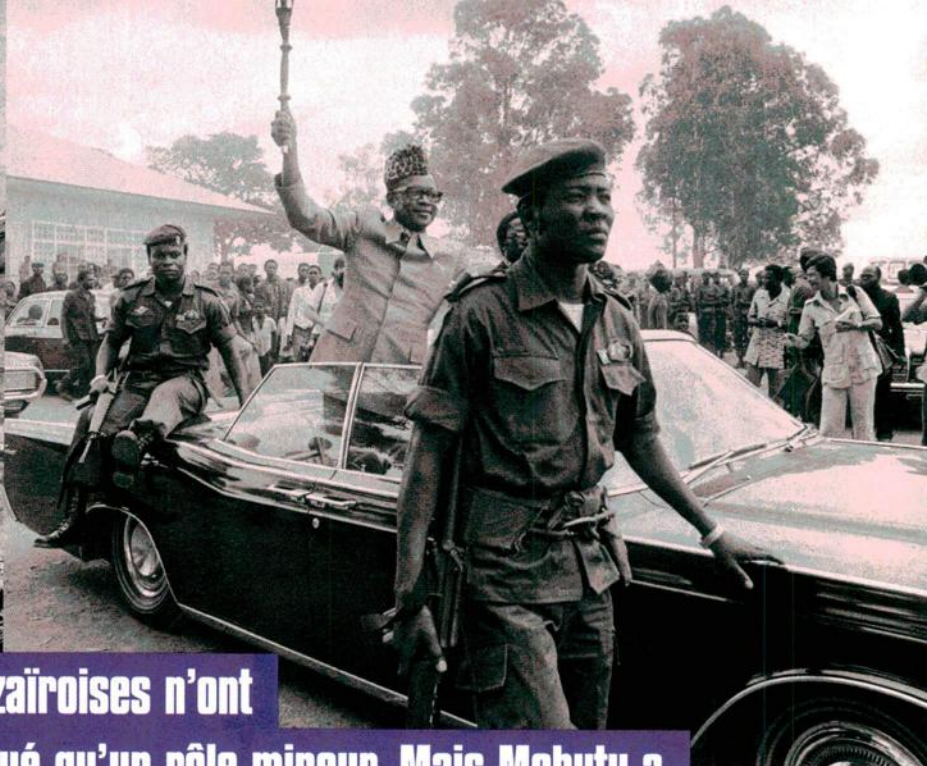
ECPAD





En haut à gauche, au cours des nettoyages autour de Kolwezi, les légionnaires rencontrent des Tigres katanga qui se constituent prisonniers. Au milieu, à gauche, contrôle d'identité sur la route reliant Kolwezi à Kamina. À droite, fouille de bâtiment. La scène, probablement posée – le légionnaire étant seul pour pénétrer dans l'habitation –, se passe plusieurs jours après les combats comme en témoigne l'absence de casque. En bas, à gauche, regroupement de prisonniers, peut-être des miliciens locaux recrutés sur place. À droite, fraternisation entre légionnaires et soldats des forces armées zaïroises (FAZ). L'opération Bonite marque le début d'une phase d'interventions françaises en Afrique subsaharienne et d'une présence militaire en Afrique centrale. Dans un contexte de retrait relatif des États-Unis après la guerre du Viêtnam et alors que les Britanniques sont occupés en Irlande du Nord, la France est le bras armé des puissances occidentales face à l'expansionnisme soviétique. Ci-contre, une unité de Katangais prend la pose. Pas de kalachnikovs mais des fusils d'assaut belges FAL et – plus singulier – américains M-16, il est vrai disponibles assez facilement en Angola où la CIA soutient le Front national de libération de l'Angola. Dans l'ensemble, les Tigres sont mieux armés que les parachutistes français.





## Les forces zairoises n'ont joué qu'un rôle mineur. Mais Mobutu a profité pleinement du succès franco-belge.

À gauche. Deux parachutistes zairoises du 311<sup>e</sup> bataillon de Kinshasa sont en faction devant un avion détruit, sur l'aéroport. Les FAZ, dont certains membres ont pris parti pour les rebelles, n'ont eu qu'un rôle modeste dans la reprise de la ville.

À droite. Le 25 avril 1977, le président Mobutu visite la province du Shaba. L'intervention française a peut-être sauvé le régime de Mobutu. Elle initie le début d'une longue présence militaire française au Zaïre et dans la région des Grands Lacs.

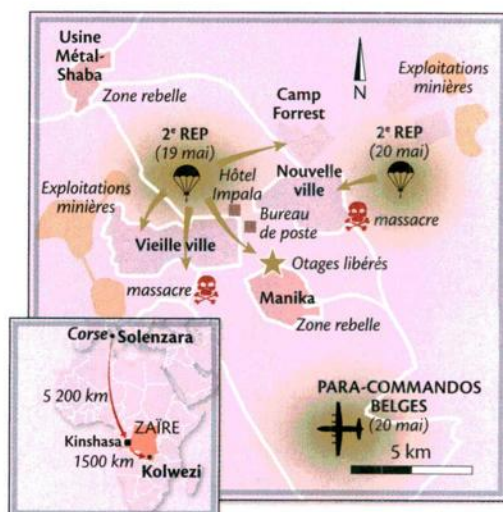
Le Shaba est une province sécessionniste au sud du Zaïre (ex-Congo belge). Après l'échec d'une première tentative en 1963, les partisans de l'indépendance de ce qui s'appelait alors Katanga s'étaient réfugiés en Angola où ils ont formé le Front national de libération du Congo. Le 11 mai 1978, un groupe d'environ 3000 « Tigres katangais » bien armés pénètre au Zaïre et prend possession de Kolwezi. Au cœur des exploitations minières, située sur la route principale et la voie ferrée de la région, dotée d'un aérodrome à 5 km au sud, la ville de 100 000 habitants, dont 3000 Européens, est le point clé du Shaba. Une partie des forces zairoises sur place, dont un peloton d'automitrailleuses AML-60, se rallie aux Tigres, tandis que le reste est refoulé hors de la ville. Les exactions contre la population et notamment les Européens commencent aussitôt. Ce qui n'était qu'une crise intérieure devient alors une affaire internationale, sur fond de guerre froide.

Afin de protéger leurs ressortissants, les gouvernements belge et français mettent en alerte chacun un régiment parachutiste. Dans un contexte de rivalité d'influence au Zaïre, Paris et Bruxelles ne parviennent pas à s'entendre sur une opération commune. Les Français prônent la prise d'assaut de la ville, alors que les Belges penchent pour une simple

évacuation des ressortissants. Dans le même temps, des syndicalistes français et plusieurs médias annoncent clairement l'existence de préparatifs d'opération. La surprise n'est plus possible et il faut agir vite.

Le 17 mai, les légionnaires du 2<sup>e</sup> régiment étranger parachutiste (REP) du colonel Erulin (et quelques dragons parachutistes spécialistes du renseignement) sont transportés de la base de Solenzara jusqu'à Kinshasa. L'opération aéroportée est organisée dans la nuit du 18 au 19 mai par l'état-major du colonel Gras, attaché militaire français au Zaïre, tandis que les paras s'équipent de parachutes américains. Après avoir surmonté plusieurs problèmes techniques, la première vague s'envole portée par les avions de transport de l'armée de l'air zairoise. Elle saute aux abords nord de la vieille ville de Kolwezi le 19 mai en début d'après-midi. L'état-major du régiment et trois compagnies, soit 400 hommes, sont largués à 250 m d'altitude et sont accrochés immédiatement. Six légionnaires sont blessés dans le saut tandis qu'un autre, atterrissant loin de son unité, sera retrouvé mort le lendemain. L'audace de l'assaut direct sur la ville surprend les Katangais. Les compagnies de légionnaires s'emparent en quelques heures du centre-ville et de la vieille ville. Une attaque du peloton AML est stoppée et deux véhicules sont détruits. Le deuxième largage, jugé trop risqué de nuit, est reporté au lendemain. Les combats sont encore violents dans la nuit alors que les rebelles tentent de reprendre les positions perdues. Le 20 mai à 6 h 30, la 4<sup>e</sup> compagnie et les appuis du régiment, soit encore 200 hommes, sont largués à l'est de la nouvelle ville où plusieurs charniers sont découverts. Les quartiers sont conquis dans la foulée.

À la fin de la journée, les légionnaires s'emparent aussi de la cité minière de Métal-Shaba



à quelques kilomètres au nord de la ville et du quartier de Manika au sud. Les combats sont désormais sporadiques, les Tigres s'étant repliés vers l'Angola. Le 20 mai également, le régiment para-commando belge est aéroporté sur l'aérodrome de Kolwezi, 5 km au sud du centre-ville. Il participe au contrôle de la ville avec les Français, où il déplore un tué, ainsi qu'à l'évacuation des ressortissants étrangers. Les derniers soldats français et belges quittent le Shaba à la mi-juin après la relève par une force interafricaine. On estime que 120 Européens et 500 civils zairoises ont trouvé la mort avant l'arrivée des parachutistes français. Ceux-ci vont perdre cinq hommes et recenser 19 blessés mais ils vont tuer ou blesser 250 rebelles et pousser les autres à la fuite ou à la reddition. L'opération Bonite au Zaïre coïncide avec Tacaud au Tchad, Lamantin en Mauritanie et l'intervention au Liban. C'est le début d'une période intense d'engagements militaires français. ■



# ABONNEZ-VOUS!

## OFFRE LIBERTÉ

# SCIENCE & VIE

# GUERRES & Histoire



# 2,98€

le numéro  
au lieu de 5,95€

## PENDANT 6 MOIS

soit  
**50%**  
DE RÉDUCTION

- ✗ **Pendant 6 mois**, vous recevrez Guerres&Histoire au tarif exceptionnel de **2,98€ le numéro**, soit **50% de réduction** par rapport au prix en kiosque
- ✗ **Après 6 mois**, vous continuerez à recevoir Guerres&Histoire au tarif préférentiel de **5,20€ le numéro**
- ✗ **Vous êtes libre** de suspendre ou d'arrêter à tout moment.

KIOSQUE  
mag

Disponible sur  
KiosqueMag.com

## BULLETIN D'ABONNEMENT

à compléter et à retourner dans une enveloppe affranchie à : GUERRES ET HISTOIRE - B400 - 60643 CHANTILLY Cedex

### Abonnement **LIBERTÉ**

**2,98€** le numéro de *Guerres&Histoire*  
au lieu de 5,95€ les 6 premiers mois

762369

**Oui, je profite de cette offre exceptionnelle d'abonnement.**

Je recevrai *Guerres&Histoire* pendant les 6 premiers mois au prix de 2,98€ par numéro. Passé ce délai, je recevrai au prix de 5,20€ par numéro. Je suis libre d'interrompre mon abonnement quand je le souhaite.

#### > Mes coordonnées :

Nom : \_\_\_\_\_

Prénom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Complément d'adresse (Résidence, lieu-dit, bâtiment...): \_\_\_\_\_

CP : \_\_\_\_\_ Ville : \_\_\_\_\_

Tél. : \_\_\_\_\_

Grâce à votre numéro (portable) nous pourrions vous contacter si besoin pour le suivi de votre abonnement.

Email : \_\_\_\_\_

Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles des partenaires de SVJ (groupe Mondadori)

Sur une base de 3 numéros sur les 6 premiers mois à 5,98€. Sur une base de 3 numéros sur les 6 mois suivants à 5,20€. Offre exceptionnelle valable jusqu'au 31.03.2014, pour tout nouvel abonnement et paiement par prélèvement bancaire. Conformément à la loi «informatique et liberté» du 6 janvier 1978, cette opération donne lieu à la collecte de données personnelles pour les besoins de l'opération ainsi qu'à des fins de marketing direct. Ces informations sont nécessaires pour le traitement de votre commande, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant ainsi que votre droit d'opposition, en écrivant à l'adresse d'envoi du bulletin. Vous êtes susceptible de recevoir des propositions commerciales de notre société pour des produits et services. Si vous ne le souhaitez pas, veuillez cocher la case ci-contre

## MANDAT DE PRÉLÈVEMENT SEPA

▼ Référence unique du mandat (zone réservée à nos services) ▼

GUERRES  
& Histoire

En signant ce formulaire de mandat, vous autorisez Mondadori Magazines France à envoyer des instructions à votre banque pour débiter votre compte, et votre banque à débiter votre compte conformément aux instructions de Mondadori Magazines France. Vous bénéficiez du droit d'être remboursé par votre banque selon les conditions décrites dans la convention que vous avez passée avec elle. Toute demande de remboursement doit être présentée dans les 8 semaines suivant la date de débit de votre compte. Vos droits concernant ce mandat sont expliqués dans un document que vous pouvez obtenir auprès de votre banque.

**MES COORDONNÉES (à remplir OBLIGATOIREMENT quel que soit mon choix) \* Champs obligatoires**

\* NOM

\* PRÉNOM

\* ADRESSE

\* VILLE

\* CP

#### LES COORDONNÉES DE MON COMPTE (RECOPIER VOTRE R.I.B.)

\* Numéro d'identification international du compte bancaire - IBAN

\* Code international d'identification de votre banque - BIC

8 ou 11 caractères  
selon votre banque

#### CRÉANCIER

MONDADORI MAGAZINES FRANCE - 8, rue François Ory  
92543 Montrouge Cedex 09 - FRANCE

#### IDENTIFIANT DU CRÉANCIER

FR 05 ZZZ 489479

#### DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES

\* À

\* LE

\* SIGNATURE

MAIL

N° DE TÉL.

DATE DE  
NAISSANCE

J'accepte que mon e-mail soit transmis  
à des partenaires de Mondadori France.





**Je lis souvent que le StG 44 est le premier fusil d'assaut.  
Mais le **BAR M1918** n'en réunit-il pas déjà les caractéristiques  
(sélecteur de tir, fiabilité, maniabilité...)?**

ADRIEN KROESE, GRENOBLE (38)

C'est vrai que le Browning Automatic Rifle (BAR) M1918 (*ci-dessus dans sa version polonaise, lors de l'insurrection de Varsovie en 1944*) ressemble furieusement à un ancêtre du M16. Mais l'apparence est trompeuse. Le BAR tire une puissante munition de fusil standard de 7,62 mm : les

contraintes de résistance mécanique imposent du coup une arme lourde (7,25 kg) et encombrante (120 cm de long). Le BAR, en fait, est une mitrailleuse légère dont la maniabilité est maintenue en réduisant la capacité du chargeur à 20 cartouches. Moins de trois secondes de tir... Le *Sturmgewehr*

(StG, « fusil d'assaut ») 44, dérivé direct de la *Maschinenkarabine* (Mkb) 42 conçue par l'armurier Haënel, est très différent du BAR. Il est conçu pour tirer une cartouche de 7,92 mm, mais raccourcie (33 mm au lieu de 57 mm comme sur la cartouche de fusil) et donc allégée et limitée

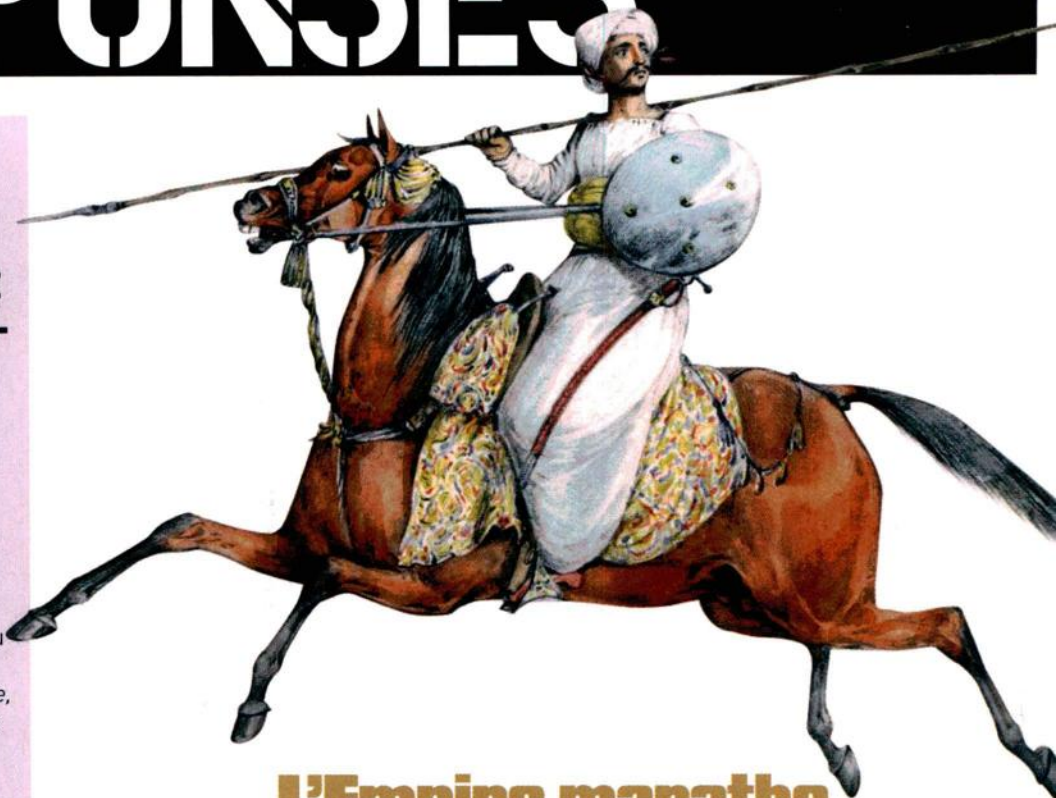
en puissance. Cet intermédiaire entre la balle de fusil et de pistolet-mitrailleur offre au StG 44 les atouts des deux : la précision et la portée du premier (300 m), la légèreté (4,9 kg) et la capacité (30 cartouches) du second. Toutes caractéristiques exclusives d'un vrai fusil d'assaut. ■ P. G.



## Est-il vrai que l'amiral Karl Dönitz qui succèdera à Hitler n'a jamais formellement adhéré au Parti national-socialiste allemand ?

TIMOTHÉ VANHOLLEBEKE, BRUXELLES (BELGIQUE)

Faux. Karl Dönitz (1891-1980), le grand-amiral et chef de la Kriegsmarine (*ci-dessous en 1943*), adhère au parti nazi au début de 1944. Il justifie son adhésion tardive en soulignant « à quel point sommes-nous tous insignifiants par comparaison avec notre Führer » ! Peu après avoir rejoint les rangs du parti fondé par Hitler (le NSDAP), il déclare à la radio : « Que serait-il arrivé à notre Patrie, si notre Führer ne nous avait pas réunis sous le national-socialisme ? Déchirés en partis, empoisonnés par la Juiverie, nous aurions succombé au stress de la guerre et aurions été livrés à la destruction implacable par notre ennemi ! » En nazi radical et jusqu'au-boutiste, même à la fin de l'année 1944, il laisse croire à son Führer qu'une nouvelle génération de sous-marins offrirait encore une chance à l'Allemagne de renverser le cours de la guerre en étranglant le ravitaillement de la Grande-Bretagne et en empêchant l'arrivée d'hommes et de matériel alliés sur le continent. Après guerre, il cultivera l'image d'un militaire apolitique mais, en réalité, il a été l'un des chefs les plus fanatiques dans les dernières semaines du Reich. Son soutien absolu à Hitler n'a jamais faibli, même après la mort de celui-ci. Une phrase de son interrogatoire d'après-guerre est révélatrice : Hitler était un « esprit chevaleresque et d'une bonté extrême ». ■ Y. McL.



## L'Empire marathe aurait-il pu devenir une très grande puissance ?

GUILLAUME GUESNON, VÉLIZY-VILLACOUBLAY (78)

Quand bien même les Marathes – caste hindoue de guerriers qui dominent le centre du sous-continent indien de la fin du XVII<sup>e</sup> s. au début du XIX<sup>e</sup> s. – auraient vaincu les Britanniques en quelques batailles, ils ne seraient pas devenus *ipso facto* une grande puissance.

Pour cela, il leur aurait fallu créer aussi des manufactures, des transports, une infrastructure économique, d'un niveau au minimum proche d'une Grande-Bretagne alors en pleine révolution industrielle, ce qui était définitivement hors d'atteinte. Sur les moyen et long termes et

sans ateliers modernes pour leur procurer des armements, *a fortiori* lourds, comme l'artillerie, ils n'auraient pas pu « tenir la distance ». L'Empire britannique serait immanquablement revenu à la charge autant de fois que nécessaire pour conquérir les Indes. ■ L. H.



## Pourquoi au XVIII<sup>e</sup> siècle les Britanniques ne se sont attaqués qu'aux colonies françaises (Inde, Canada) et pas aux colonies espagnoles ou portugaises ?

LAURENT MÉMETEAU, FUYEAU (13)

Les Britanniques n'ont pas ignoré l'Empire colonial espagnol ! Ils n'ont cessé au contraire de le harceler, de la guerre de Succession d'Espagne (1701-1714) aux guerres de la Révolution qui voient Madrid s'allier au Directoire en 1797. Il s'agit pour Londres de s'emparer des flottes chargées de métal précieux,

mais aussi de leurs bases de départ : Portobelo (au Panama actuel), assiégé en 1726 et pris en 1739, et, surtout, Carthagène des Indes (en actuelle Colombie). La Navy subit même là, à sa troisième tentative, l'un des plus cuisants fiascos de son histoire. Les Anglais prennent leur revanche pendant la guerre de Sept Ans

(1756-1763), où Madrid s'engage imprudemment aux côtés de Louis XV : ils saisissent La Havane (Cuba) et Manille (Philippines) en 1762, places vitales qui seront échangées en 1763 contre la Floride. La situation du Portugal est différente : le royaume reste en effet un allié solide de Londres pendant la période. ■ P. G.



## Quel est l'avion de la Seconde Guerre mondiale qui a obtenu le plus de victoires aériennes ? Et lequel a le meilleur ratio victoires/pertes ?

VICTOR DE ROCHEBOUËT, LE HAVRE (76)



DR

L'avion ayant obtenu le plus de victoires aériennes pendant la Seconde Guerre mondiale est le Messerschmitt Bf 109 allemand (illustration ci-contre), avec plus de 15 000 victoires enregistrées pour les seuls 100 meilleurs as l'ayant piloté pendant la guerre, et au total plusieurs dizaines de milliers de victoires aériennes enregistrées, pour tous les fronts. Toutefois, l'avion bénéficiant du meilleur ratio est sans doute

le Grumman F6F Hellcat, qui combat dans le Pacifique sur les porte-avions de l'US Navy à partir de 1943 (voir G&H n° 13, p. 90) : 5 223 victoires attribuées pour seulement 270 pertes en combat aérien, soit un ratio de 19,3 victoires pour une perte. Il faut toutefois se garder d'en conclure qu'il existe un appareil pouvant être qualifié de « meilleur chasseur de la guerre » : en plus de cinq ans, la technologie aéronautique a largement

évolué, et les premières versions du Bf 109 ou du Spitfire britannique, en service au début du conflit, ne partagent avec les dernières que leur aspect général. Par ailleurs, les doctrines d'emploi sont aussi différentes, de même que la qualité des pilotes, et le tout évolue dans le temps, rendant malaisée une comparaison directe entre les appareils. ■ B. B.

## Pourquoi Napoléon n'a-t-il pas utilisé de montgolfières lors de ses campagnes militaires ?

LAURENT DOMISSE, MASSY (91)

Les ballons libres exploités par les aéroliers de la République (voir G&H n° 5, p. 84) ne s'élèvent pas grâce à l'air chaud comme les montgolfières mais grâce à l'hydrogène. Or, la production de ce gaz exige à l'époque la construction d'un four spécial, ce qui prend deux à trois jours, auxquels s'ajoutent douze à quinze heures de gonflage. Un délai considéré comme incompatible par Napoléon avec la rapidité d'opérations décidées en quelques heures. S'ajoutent à ce handicap l'encombrement du train de transport, le coût, le scepticisme de l'armée... Et sans doute le peu de goût de l'Empereur pour les services auxiliaires. À noter cependant que l'expédition d'Égypte embarque des aéroliers (dont le matériel est perdu dans un naufrage) et que c'est le Directoire qui licencie le corps des aéroliers le 28 janvier 1799, pour des raisons financières, alors que Napoléon est encore au Caire. ■ P. G.

## Dans votre numéro 11 consacré à Stalingrad, vous dites que les Soviétiques ont capturé de grandes quantités de matériels allemands (chars, etc.). Qu'en ont-ils fait ?

CHRISTOPHE LESLIN, SAINT-CYR-SOUS-DOURDAN (91)

Dans la masse des engins récupérés (surtout à partir de juin 1944, c'est-à-dire tardivement), très peu étaient en état de fonctionnement, les Allemands s'efforçant de dynamiter leurs propres épaves. Quant à les réparer, les Soviétiques n'en avaient pas les moyens, faute de pièces détachées. J'ai vu

quelques (rares) photos de chars aux couleurs soviétiques (ci-dessous un Panzer III), sans pouvoir dire s'ils ont été utilisés au combat. En revanche, il est certain que beaucoup de chars capturés ont été envoyés dans les centres d'entraînement et les écoles à feu pour y servir de cibles. Dans ses souvenirs,

le général Belobodorov parle de camions allemands affectés à la logistique soviétique. Les seuls matériels de prise massivement utilisés par les soldats soviétiques sont les armes antichars portatives, Panzerfaust, Panzerschreck et mines magnétiques car elles étaient d'utilisation simple et immédiate. ■ J. L.



## Le mot : « Bidasse »

Ce mot d'argot qui désigne le simple soldat apparaît pour la première fois en 1913 dans la chanson *Avec Bidasse* de Louis Bousquet, l'auteur de *La Madelon*. Le mot dériverait de l'occitan « vidassa » (prononcer « bidassa »), qui signifie « mauvaise vie » : le Gardois Bousquet pratiquait apparemment autant la langue verte que la langue d'Oc... Rien à voir en tout cas, à part la rime, avec Arras, chef-lieu du Pas-de-Calais. ■





## Quels étaient le but et les perspectives de réussite des deux expéditions françaises en Irlande au cours des guerres révolutionnaires ?

FABIEN DUBOIS, NANCY (54)

Les expéditions d'Irlande respectivement menées du 15 au 30 décembre 1796 puis du 22 août au 12 octobre 1798 ont pour but d'appuyer une insurrection déclenchée par la Society of United Irishmen (Société des Irlandais unis), organisation républicaine (et antianglaise) dirigée par l'avocat dublinois

Theobald Wolfe Tone. L'idée est bien sûr de détacher l'Irlande, importante base agricole, du reste du Royaume-Uni. L'affaire aurait-elle pu réussir ? Le bilan répond à la question. En 1796, la marine française choisit la fin de l'automne, pire période pour une opération amphibie. Le résultat est un fiasco, où l'incompétence et les

éléments, bien plus que la Navy surprise par l'ineptie du projet, causent la perte de 12 navires et plus de 3000 tués et prisonniers (ci-dessus, caricature anglaise d'époque). En 1798, au moins, le mois d'août est mieux choisi. Mais le millier de soldats du général Humbert débarqués par la misérable marine du Directoire

est submergé début septembre, en dépit du renfort de 5000 rebelles et de quelques succès initiaux. La supériorité de la Navy (qui intercepte le 12 octobre une opération de renfort et capture Wolfe Tone) et le manque d'armes chez les insurgés privent de toute façon le projet de ses perspectives stratégiques. ■ P. G.



## Les chances du dictateur César d'envahir l'Empire arsacide étaient-elles réelles ?

SIMON JACOTOT

César avait suffisamment d'ennuis avec Pompée pour ne pas en chercher de supplémentaires aux frontières orientales de Rome ! De plus, ayant été assassiné en 44 av. J.-C., il n'a pas eu le temps de s'occuper des Parthes, qui soutiendront pourtant ses adversaires jusqu'en 42, à la bataille de Philippes. Et qui, en 40 (cinq ans donc après sa mort) annexeront la Syrie, l'Anatolie et le Levant jusqu'à Acre, sans rencontrer grande résistance. C'est le général Bassus qui parviendra à les repousser l'année suivante, puis Marc Antoine envahira l'actuel Azerbaïdjan, territoire parthe. Mauvaise idée, car les Parthes détruisent son arrière-garde. Il fera ensuite retraite, un peu piteusement, vers l'Arménie, avec son armée décimée. Avec les Parthes, pas de « et si... » : le fantassin lourd du Principat et des débuts de l'Empire, invincible au corps à corps, restera toujours démuné face à la guerre de manœuvres des archers et des cavaliers arsacides (voir ci-contre). ■ É. T.



## La Marine impériale et l'aviation japonaises ayant déjà été quasiment éradiquées, de quel poids a réellement pesé le largage des bombes atomiques sur la décision de la capitulation japonaise ?

ADRIEN ESCODA, VILLEJUIF (94)

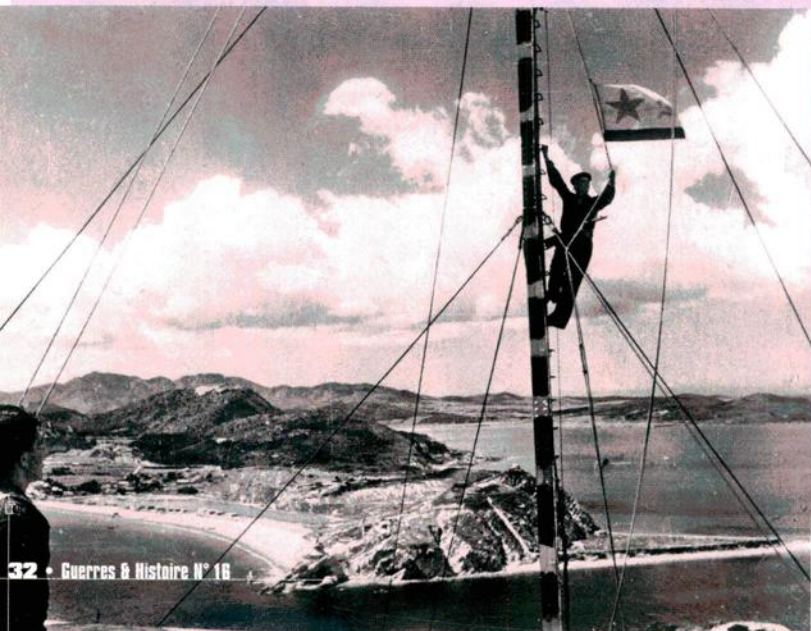
La thèse du rôle décisif des bombardements atomiques dans la reddition japonaise s'impose aux États-Unis dans l'après-guerre surtout pour des raisons politiques : il s'agit de justifier la décision prise par Truman

et d'apaiser dans une certaine mesure la conscience nationale face à un acte qui constitue *de facto* un crime de guerre. La réalité est plus complexe, comme le démontre avec brio l'historien américain (d'origine japonaise)

Tsuyoshi Hasegawa dans son ouvrage *Racing The Enemy: Stalin, Truman and the Surrender of Japan* (Cambridge (MA), Harvard University Press, 2005).

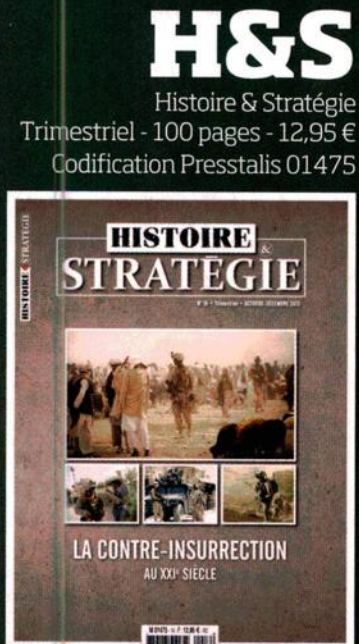
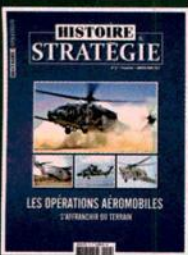
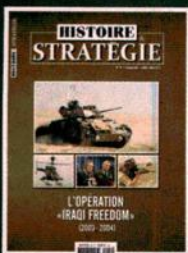
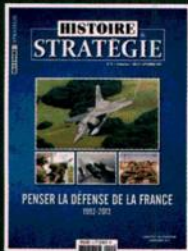
L'emploi de la bombe n'a pas vraiment été décidé comme une alternative à l'invasion du Japon par les forces américaines – les plans pour celle-ci prévoyaient de toute manière la possibilité de bombardements atomiques préalables – mais plutôt pour, d'une part, signifier au monde et particulièrement aux Soviétiques que Washington disposait de l'arme atomique, et d'autre part parce que les États-Unis sont dès ce moment conscients d'être lancés dans une « course à l'Asie » avec les anciennes puissances coloniales et l'URSS, en Chine

en particulier. Ajoutons que les finances publiques américaines auraient grandement souffert d'une prolongation du conflit jusqu'en 1946 et que le pays, après la victoire sur l'Allemagne, demande une paix rapide. Enfin, ce n'est pas tant la bombe que l'impossibilité d'une médiation soviétique, sur laquelle compte Tokyo pour négocier une paix de compromis, après l'entrée en guerre le 9 août 1945 de l'URSS contre le Japon (ci-contre, prise de Port-Arthur par l'Armée rouge) qui achève de convaincre Hiro-Hito d'accepter la reddition sans conditions, qui s'impose notamment par la crainte d'une invasion soviétique du Nord du Japon. Autrement dit, la fin de la guerre du Pacifique doit davantage aux enjeux politiques poursuivis par chaque belligérant qu'à la destruction atomique d'Hiroshima et Nagasaki. ■ B. B.





En vente en kiosque



## H&S

Histoire & Stratégie  
Trimestriel - 100 pages - 12,95 €  
Codification Presstalis 01475

## DSI

Défense & Sécurité internationale  
Mensuel - 116 pages - 6,85 €  
Codification Presstalis 08434



WWW.GEOSTRATEGIQUE.COM

# Abonnement

Abonnez-vous à H&S et DSI  
et économisez jusqu'à **40 %** !

~~77,70€~~ **H&S**  
**55€**

seulement pour une  
année de lecture au  
lieu de 77,70 €.

Tarif pour la France  
métropolitaine,  
voir conditions d'abonnement

~~152,50€~~ **DSI et H&S**  
**95€**

seulement pour une  
année de lecture au  
lieu de 152,50 €.

Tarif pour la France  
métropolitaine,  
voir conditions d'abonnement

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à :  
**AREION Group - DSI magazine - 91, rue Saint-Honoré - 75001 Paris**  
Tél. : +33 (0) 1 75 43 52 71 - Fax : +33(0) 8 11 62 29 31  
www.geostrategique.com - commande@areion.fr

**Abonnement à H&S pour 1 an/6 numéros** - 4 + 2 hors-série (port compris)

France métropolitaine : 55 €  Europe/DOM-TOM : 95 €  Reste du monde : 115 €

**Abonnement à H&S pour 2 ans/12 numéros** - 8 + 4 hors-série (port compris)

France métropolitaine : 95 €  Europe/DOM-TOM : 175 €  Reste du monde : 215 €

**Abonnement à DSI pour 1 an/11 numéros** (port compris)

France métropolitaine : 50 €  Europe/DOM-TOM : 70 €  Reste du monde : 90 €

**Abonnement à DSI pour 2 ans/22 numéros** (port compris)

France métropolitaine : 90 €  Europe/DOM-TOM : 130 €  Reste du monde : 170 €

**Abonnement à H&S + DSI pour 1 an** (port compris)

France métropolitaine : 95 €  Europe/DOM-TOM : 155 €  Reste du monde : 195 €

**Abonnement à H&S + DSI pour 2 ans** (port compris)

France métropolitaine : 180 €  Europe/DOM-TOM : 300 €  Reste du monde : 380 €

Nom \_\_\_\_\_  
Prénom \_\_\_\_\_  
Profession/Organisation \_\_\_\_\_  
Adresse \_\_\_\_\_

Code postal \_\_\_\_\_ Ville \_\_\_\_\_  
Pays \_\_\_\_\_  
Téléphone \_\_\_\_\_  
E-mail \_\_\_\_\_

Paiement :

- par chèque uniquement pour la France (à l'ordre d'Areion)  
 par mandat postal en euros (à l'ordre d'Areion)  
 par carte bancaire (VISA/ Mastercard)

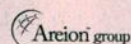
N° de carte \_ \_ \_ / \_ \_ \_ / \_ \_ \_ / \_ \_ \_

Date d'expiration \_ / \_

Cryptogramme (3 derniers chiffres au dos de la CB) \_ \_ \_

Signature (obligatoire)

(TARIFS VALABLES JUSQU'AU 31 JANVIER 2014)



Délai de livraison : sous quinzaine dès réception de votre règlement.  
Pour des commandes en express, contactez le service commandes.

Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6.01.1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Les renseignements demandés sont réservés au traitement de votre commande. Par notre intermédiaire, vous n'êtes pas amené à recevoir de propositions émanant d'autres sociétés.



# L'Empire arabe Une conquête sans

Entre 632 et 750, les armées surgies de la péninsule Arabique s'emparent d'un territoire allant des Pyrénées à l'Indus. Réussite extraordinaire, certes ! Mais qui doit plus à l'excellence militaire, aux faiblesses adverses et à l'appât du gain qu'à un désir de conversion à l'islam des peuples conquis.

Un dossier supervisé par GABRIEL MARTINEZ-GROS, professeur d'histoire médiévale du monde musulman à l'université Paris 10 (Nanterre La Défense)





# jihad



Contrairement au cliché répandu, les Arabes sont avant tout des fantassins, mais parfaitement à même de repousser les meilleures cavaleries de leur époque. Comme ici, à Qadisiyya, non loin de l'actuelle Bagdad, en 636 : écrasés, les Perses livrent à l'Islam les clés de l'immense Empire sassanide.

Jégo.



# De l'Indus aux Pyrénées en un siècle

Par Jean Lopez

Depuis Alexandre, on n'a jamais connu de conquête aussi rapide que démesurée. En trois générations, la grenouille arabe dévore les deux bœufs gras légués par l'Antiquité, l'Empire byzantin (partiellement) et l'Empire perse (complètement). Et malgré de graves dissensions qui les opposent, les soldats du calife s'adjugent en un coup de rein un empire allant de l'Atlantique aux avant-postes de la Chine !

L'Hégire (*hidjra*: « exil », « émigration ») intervient en 622, après la mort de l'oncle du prophète, Abu Talib (voir p. 40), dont l'autorité le protégeait de l'hostilité des Mecquois. Muhammad quitte donc La Mecque pour Médine. C'est de l'Hégire (et de la formation de l'État islamique à Médine) que part le calendrier (lunaire) de l'islam.

Une vision occidentale (et anachronique) de l'arrivée de Muhammad à Médine. Suivi par quelques centaines de partisans mecquois, le Prophète va trouver là une base nouvelle pour lutter contre l'anarchie politique bédouine et la diffusion de son message religieux.

## AU TEMPS DU PROPHÈTE (570-632)

**Vers 570** Muhammad naît dans la tribu arabe des

**Quraysh à La Mecque**, une petite ville oasis du Hedjaz, sur la côte ouest de l'Arabie, et cependant sans doute déjà la plus grosse et la plus riche cité de la Péninsule. Très tôt orphelin, il est élevé par son oncle paternel, Abu Talib, un puissant chef du clan hashimite (du nom de son aïeul Hashim, voir p. 40). Celui-ci l'initie au commerce caravanier auquel est aussi liée sa future épouse Khadija, une riche veuve. L'Arabie est alors pauvre en hommes et en ressources, divisée en tribus, elles-mêmes articulées en groupes généalogiques, les clans. Elle est mêlée à la marge aux guerres terribles qui opposent les deux grands empires du nord, byzantin et perse.

**609** Muhammad reçoit la récitation à l'origine du Coran et de sa vocation d'unique Prophète du Dieu unique (le mot *al-Quran* signifie « récitation à voix haute »). Puis il prêche une dizaine d'années, gagne des partisans mais se heurte à une majorité de la population et au clan puissant des Omeyyades (ou Umayyades, du nom du chef Umayyah, voir p. 40). Il est contraint de fuir La Mecque et se réfugie avec ses partisans en 622 dans l'oasis de Yathrib — future Madinat al-Nabi,

« la Ville du Prophète », ou Médine —, où il a des appuis dans sa famille maternelle. C'est l'Hégire.

**622-631**

**Médine, base offensive de Muhammad.**

Les deux tribus principales se convertissent à l'islam et lui offrent le gouvernement de la ville. Fort de leur appui, il engage la guerre contre La Mecque « infidèle », peuplée de polythéistes. Après une alternance de succès et de revers, Muhammad sort vainqueur mais au prix d'un compromis. La Mecque se convertit, d'autant plus aisément que le pèlerinage à la Kaaba, rendu obligatoire pour tout croyant au moins une fois dans sa vie, l'établit comme centre de la foi nouvelle. Surtout, les adversaires mecquois de Muhammad, en particulier les Omeyyades, reçoivent aussitôt des commandements importants dans le nouvel État. Ainsi Khalid ibn al-Walid, qui avait battu le Prophète en 625 à la bataille de Uhud (voir p. 45), est nommé à la tête des armées qui vont conquérir le Yémen en 630.

**8 juin 632**

**Le Prophète meurt à Médine.**

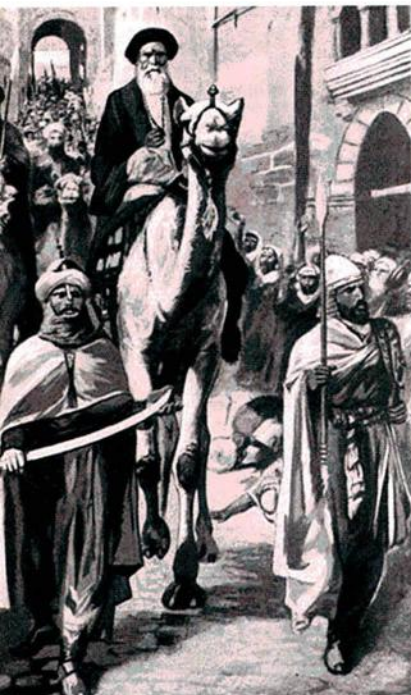
Muhammad a réussi, outre la fondation d'une religion nouvelle, à rassembler par les armes en un seul État, La Mecque, Médine, les tribus du centre et de l'ouest de l'Arabie, le Yémen. Leur ralliement s'accompagne du versement d'un tribut et de l'arrêt des razzias mutuelles. À sa mort, l'État de Muhammad n'a pas encore franchi les limites du peuplement arabe. D'où un doute sur ses intentions. Voulait-il lancer les Arabes à la conquête du monde ? Ou se bornait-il à envisager la réunion sous son autorité de tous les peuples arabes, déjà conscients de leur unité culturelle ? On ne sait. C'est en tout cas la première option que ses successeurs vont choisir.

## LES QUATRE SUCCESSEURS DU PROPHÈTE (632-652)

**632-634**

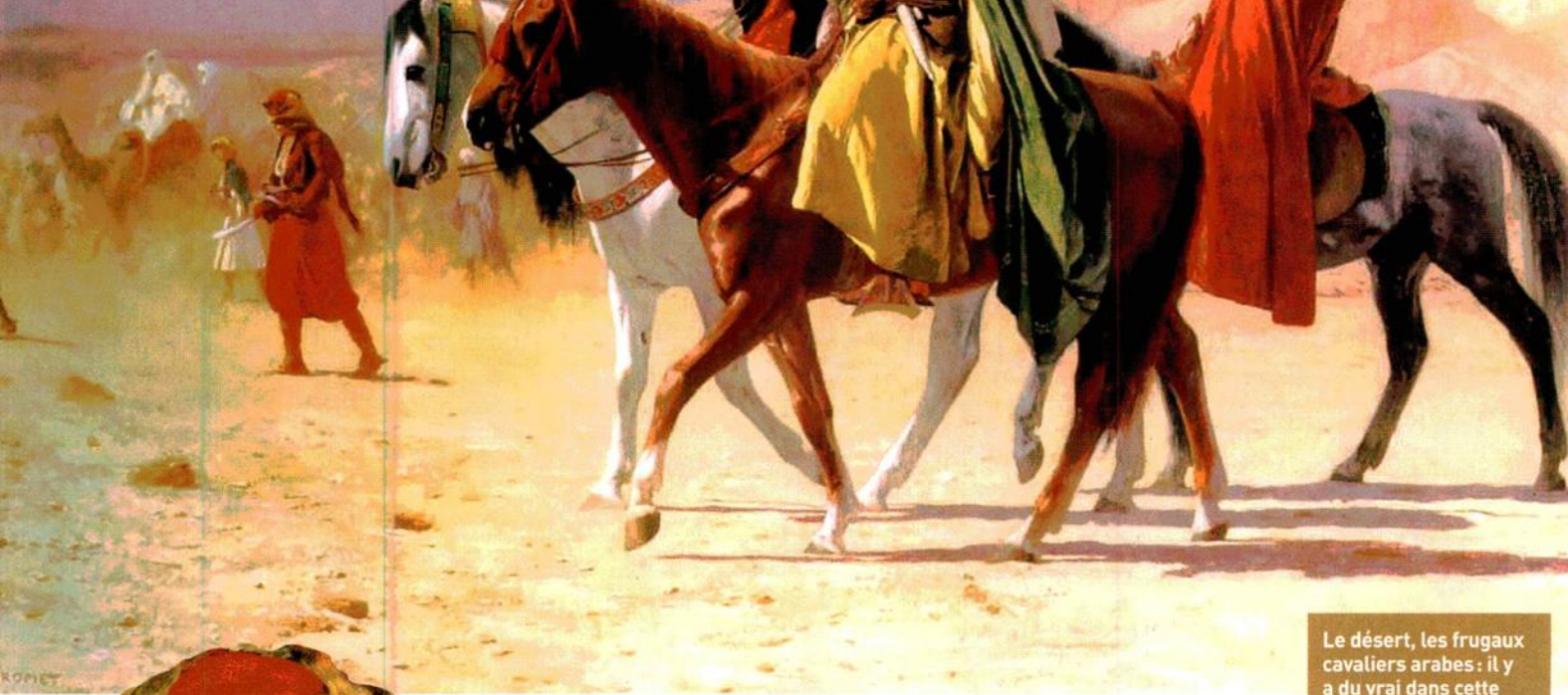
**Premières divisions, premières révoltes.**

Dès que la mort du Prophète est connue, les musulmans se divisent en deux partis. Le premier, emmené par des notables de Médine, entend fragmenter l'État musulman en désignant deux successeurs au Prophète, l'un Médinois, l'autre Mecquois. Les exilés mecquois présents, compagnons de la première heure de Muhammad, font triompher l'autre solution, celle du maintien de l'État musulman unifié, et la désignation à sa tête d'un seul *khalifa Rasûl Allâh* (« successeur de l'Envoyé d'Allah »). Le premier calife appartient d'ailleurs à cette faction : c'est l'ami le plus intime du Prophète, Abu Bakr. L'affaire établit une tradition, bientôt une règle : le calife, qui assure la direction de la communauté des croyants, ne peut être que mecquois, de la tribu de Muhammad, les Quraysh. Aucun autre Arabe, *a fortiori* aucun de ces non-Arabs qui seront bientôt nombreux, puis majoritaires dans l'islam, ne pourra prétendre à ce titre tout au long du Moyen Âge. L'issue de la querelle ancre donc l'islam dans son terreau arabe originel. Mais, au nom d'un rejet de l'hégémonie mecquoise, des révoltes ponctuelles éclatent dans l'Est et le Sud de l'Arabie.





Les conquêtes  
ne sont pas  
le fait de  
vagues nomades  
incontrôlées.



Abu Bakr réprime cette « apostasie » avec la dernière rigueur (voir p. 47). Quand il meurt, en 634, l'unité de l'Arabie est rétablie par la force. Ce qui va transformer cette soumission rageuse d'une large part des Arabes en adhésion enthousiaste à la nouvelle religion, ce sont les conquêtes. Ces conquêtes, si elles sont l'occasion de pillages dorénavant interdits entre Arabes, ne sont pas le fait de vagues nomades incontrôlées, guidées par la seule ferveur religieuse. Il faut les considérer comme l'expansion d'un nouvel État centralement contrôlé depuis Médine puis, bientôt, depuis Damas.

634-635

**Le calife Umar, successeur d'Abu Bakr, marche vers le nord.**

Les deux empires présents au nord de l'Arabie, la Perse et Byzance, constamment en guerre larvée ou ouverte, ont pour avant-postes depuis le IV<sup>e</sup> siècle deux principautés arabes christianisées, clientes et alliées. Le royaume lakhmide, sur l'Euphrate, garde la frontière occidentale de l'Empire perse, établi en Iran et en Irak ; le royaume des Ghassanides (voir aussi p. 51), dont l'actuelle Jordanie est le centre, garde les frontières orientales de l'Empire romain puis byzantin. Ils sont ainsi les premières cibles de l'expansion musulmane hors de la péninsule Arabique. Ils sont occupés sans grande résistance et leurs populations se joignent vite à la grande aventure de leurs cousins bédouins d'Arabie.

636

**Les deux batailles clés.**

L'expansion arabe commence contre deux adversaires à la fois, deux empires

Le désert, les frugaux cavaliers arabes : il y a du vrai dans cette vision romantique de Gerôme, peintre d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle.

La **Kaaba** (« cube ») est un édifice cubique placé aujourd'hui au centre de la mosquée de La Mecque. C'est vers elle que se tourne la prière de tous les musulmans du monde. Avant l'islam, elle abritait les « idoles » des divinités de l'Arabie, que Muhammad a détruites. Pendant le pèlerinage, il est prescrit d'en faire sept fois le tour en courant.

On distingue l'**islam**, qui désigne la religion des musulmans — ceux qui sont « soumis à la volonté d'Allah » —, et l'**Islam**, qui recouvre une réalité géopolitique : l'ensemble des pays musulmans.



## DE CORDOUE À KABOUL EN CENT ANS

Un raz de marée ! La vitesse d'édification de l'Empire arabe est étonnante. Cent petites années – à pied, au mieux au pas du cheval ou du dromadaire – pour englober Médine et Narbonne (voir carte p. 56) d'un côté, Médine et Kaboul de l'autre, dans un même ensemble politique. Les clés de ce succès ne sont pas de nature religieuse, comme on le croit souvent à tort. Les peuples conquis ne se sont pas prosternés soudainement devant la lumière irradiée par le Coran. Le génie de Muhammad est d'avoir su unifier les Arabes et tourner vers l'extérieur leurs habitudes de razzia. La chance de ses successeurs, c'est la faiblesse des deux principaux adversaires, les Empires byzantin et perse. À quoi s'ajoutent la passivité des populations, la bravoure et l'allant d'une poignée de guerriers. L'autre fait singulier à retenir, c'est que, passé ce siècle explosif, l'Empire arabe ne croît plus (l'islam, lui, continuera à s'étendre).

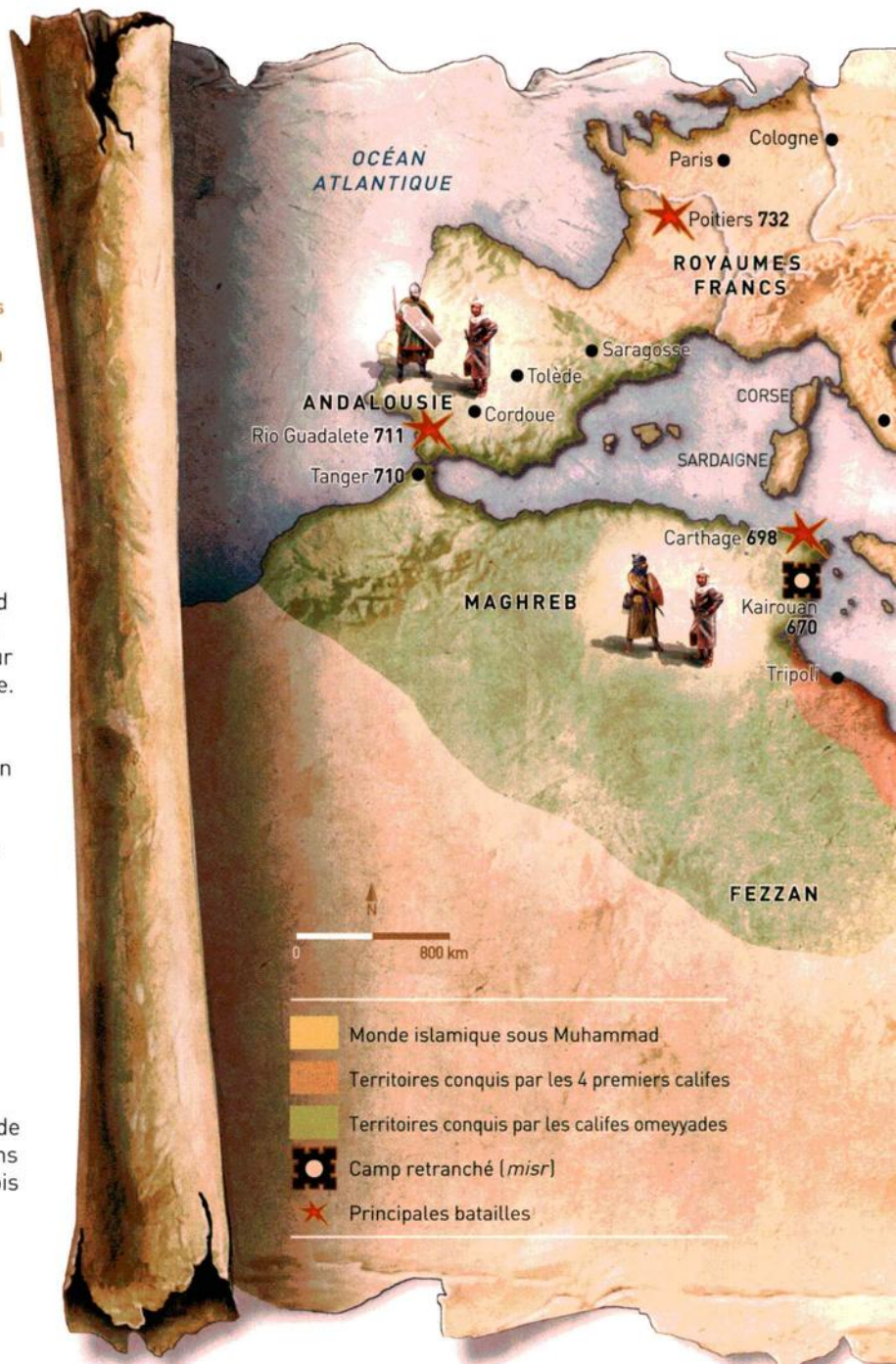
Signe de son rejet de l'invasion arabe, l'Iran conserve au Moyen Âge, à côté du comput lunaire de l'Hégire, un calendrier propre qui compte en années solaires à partir du début du règne de Yazdgard III (632), son dernier roi d'avant l'islam tué en 651, comme si son règne se poursuivait en secret (voir aussi p. 52).

gigantesques, richissimes en hommes et en moyens, comparés à l'Arabie presque déserte (voir les causes de l'effondrement de ces deux empires p. 52). En août, Khalid ibn al-Walid écrase les Byzantins à la bataille de Yarmuk (voir p. 50), sur l'actuelle frontière syro-jordanienne. Dans la foulée, il s'empare de Damas — où il tue le commandant en chef byzantin, le prince arménien Vahan — puis de Jérusalem (638), d'où l'empereur Héraclius a réussi à évacuer la Vraie Croix. Trois mois plus tard, l'autre grand général arabe, Saad ibn Abi Waqqas, oncle maternel du Prophète, remporte une victoire plus éclatante encore, à Qadisiyya (voir p. 51), près de l'Euphrate, dans l'actuel Irak. En mars 637, il complète la déroute perse en prenant la capitale de l'empire, Ctésiphon, non loin de l'actuelle Bagdad, puis l'ensemble de la Mésopotamie. Perses et Byzantins viennent de perdre en quelques mois le joyau de leurs empires, le croissant fertile.

**640-642** **L'Égypte tombe.** Amr ibn al-As est un ancien opposant à Muhammad, qu'il a combattu à la bataille de Uhud. Rallié au Prophète, il s'est distingué à la tête de l'aile droite arabe à Yarmuk. En 640, avec quelques milliers de cavaliers, il franchit le Sinaï et écrase, le 6 juillet, une

### ■ Les Abbassides, splendeur et stabilité

La dynastie des Abbassides (750-1258) amène l'Islam à son apogée culturelle et transforme l'État encore tribal des Omeyyades en une machine sophistiquée fondée sur le papier (« emprunté » aux Chinois après la victoire de Talas ; voir G&H n° 14, p. 62) et le grand commerce caravanier. Elle compte de grands califes comme Harun al-Rashid (786-809). Elle délaisse Damas pour une nouvelle capitale, Bagdad, dont la construction commence en 762. Mais elle ne bouleverse guère en revanche les frontières, qu'elle se contente de défendre pendant trois siècles. C'est sous l'impulsion de nouveaux peuples, Berbères à l'ouest et surtout Turcs à l'est, que les conquêtes reprendront à partir du XI<sup>e</sup> siècle. À la différence de l'époque omeyyade, où les musulmans demeurent en nette minorité dans leur empire, l'islam devient sous les Abbassides la religion majoritaire.



armée byzantine à Héliopolis. En 642, il prend Alexandrie et tout le delta du Nil. Il fonde une nouvelle capitale, Fustat (absorbée trois siècles plus tard par Le Caire ; voir p. 46) : elle abrite la mosquée qui porte son nom, la première sur le sol africain. La marine byzantine reprendra brièvement Alexandrie en 645 mais la reperdra l'année suivante à la bataille de Nikiou. L'Égypte est définitivement sous contrôle arabe. Et les portes de l'Afrique du Nord sont grand ouvertes. En 647, un raid atteint la Tunisie, 250 km au sud de Carthage. Les Arabes s'en retirent provisoirement, chargés d'un butin et avec la promesse d'un tribut. Le débarquement byzantin fait comprendre au calife Uthman qu'il doit se doter

d'une marine. Les chrétiens coptes égyptiens s'en chargent et, dès 649, Chypre tombe puis, en 653, Rhodes. En 655, à la bataille des Mâts, une flotte byzantine est détruite (voir encadré p. 48).

### 641-652 Conquête totale de l'Empire perse.

Choqué par la perte de la Mésopotamie, l'empereur perse Yazdgard III y mène une série de raids entre 638 et 641, refusant les offres de paix du calife Umar. Lançant un appel à la révolte contre les Arabes, il fait converger une armée puissante vers Nahavand, dans les monts du Zagros qui séparent le plateau iranien des basses terres du Croissant fertile. Il semble qu'Umar





ait eu la main forcée par le désir de revanche des Perses et qu'il n'ait pas souhaité aller plus loin. La bataille de Nahavand, en décembre 641, est le désastre définitif pour l'Empire sassanide. Yazdgard s'enfonce vers l'Est, jusqu'en Chine, à la recherche de secours, suivi par les colonnes des conquérants arabes décidés à en finir avec sa dynastie. L'assassinat en 644 du calife Umar par un esclave perse n'est peut-être pas étranger à cet acharnement. Yazdgard sera finalement assassiné à son tour en 652 dans le Nord-Est de l'Iran par un de ses anciens fidèles. Toute la Perse jusqu'à l'Indus est conquise par les Arabes. Avec elle, le Caucase du Sud — actuels Azerbaïdjan, Arménie, Géorgie — et une partie de l'Asie

centrale, le Khurasan (actuellement à cheval sur l'Iran, l'Afghanistan et le Turkménistan).

## LES OMEYYADES POURSUIVENT LA CONQUÊTE (653-721)

**653-661** Première guerre civile entre musulmans. Cette première vague de conquêtes est interrompue par la première guerre civile musulmane. Elle permet aux Omeyyades, déjà influents, de s'emparer du califat. L'installation de ce clan qurayshite

différent de celui du Prophète, et qui lui avait toujours été hostile, se fait au grand dam des croyants les plus pieux et des premiers convertis, qui avaient soutenu, contre l'Omeyyade Mu'awiya, le cousin et gendre de Muhammad, Ali, désigné calife en 656 et assassiné en 661. Le parti — ou *shī'a* — d'Ali, avant et surtout après sa mort, continuera de placer ses espoirs dans sa descendance, qui est aussi celle de Muhammad. C'est là l'origine du chiisme. Devenu premier calife omeyyade, Mu'awiya déplace en 661 la capitale à Damas en Syrie, loin de Médine, signe d'un basculement géopolitique. Il introduit en outre le principe du califat héréditaire



**Kahina** est une « reine » berbère des Aurès qui s'oppose avec succès aux conquérants arabes avant de trouver la mort en 702. Spéculant sur son nom (« devineresse », du même radical que le mot hébraïque *kohen*, « prêtre »), l'historien Ibn Khaldûn (voir p. 43) en fait une souveraine juive. Elle est devenue la figure emblématique du patriotisme berbère contemporain.

Le **feu grégeois** (ou feu grec) est un liquide incendiaire, qui brûle même sur l'eau, inventé par les Byzantins. Sa composition, à base de soufre et d'autres matières inflammables, est restée mystérieuse.

Le soulèvement shiite des Abbassides (744-750) brandit des **étendards noirs**, en mémoire, dit-on, du meurtre à Karbala, en 680, de Hussein, petit-fils de Muhammad, et dans l'attente d'une apocalypse imminente. Le jihadisme sunnite contemporain a repris cette couleur messianique.

au lieu du principe électif qui avait prévalu jusque-là. Son administration est peuplée de scribes chrétiens parlant grec ou araméen.

662-710

**Conquêtes du Maghreb et de l'Asie centrale.**

Les Omeyyades reprennent et parachèvent les conquêtes. En 670, Mu'awiya fait fonder les camps militaires de Kairouan (en actuelle Tunisie) et de Merv sur l'Amou-Darya (l'ancien Oxus) pour engager les conquêtes du Maghreb et de la Transoxiane (« le pays au-delà du fleuve Oxus »). L'une et l'autre sont difficiles. Au Maghreb, après plusieurs succès, le gouverneur de Kairouan, Uqba ibn Nafi, est vaincu et tué par les Berbères en 683. L'Orient, où la guerre civile a repris entre les Omeyyades et leurs ennemis, ne peut envoyer de renforts avant 695. C'est grâce à eux que tombe

Carthage (698), la grande base byzantine. En 702, la résistance berbère des Aurès est brisée par la mort de la reine **Kahina**. En 710, les avant-gardes arabes touchent l'Atlantique et créent le camp retranché de Tanger, tremplin vers l'Europe. En Transoxiane, Merv, maintenant capitale de la province du Khurasan, sert de base de départ pour les raids menés par Qutayba ibn Muslim, loin en Asie centrale. Boukhara, le Ferghana, Kashgar (au Xinjiang chinois) entrent dans l'Empire arabe. Qui s'étend d'est en ouest sur 6 500 km !

680-693

**Deuxième guerre civile de l'Islam.**

Elle commence par le meurtre de Hussein, deuxième fils héritier d'Ali (et donc petit-fils de Muhammad), à Karbala. Un second calife apparaît en Arabie, qui soulève encore une fois les tribus locales. L'unité

de l'empire est restaurée difficilement par Abd al-Malik (685-705), qui doit reprendre La Mecque d'assaut en 693. La Kaaba est détruite pendant les troubles. La reprise en mains s'opère par le renforcement de l'État. L'arabe devient langue administrative officielle, l'on bat monnaie, les premiers chantiers navals sont ouverts. La construction de la mosquée du Dôme, à Jérusalem, défie clairement le judaïsme et le christianisme dans leur berceau même. Pour l'historien Ibn Khaldûn (voir p. 43), ces réformes forment les premiers pas décisifs vers la « sédentarisation » qui s'accompagne, inéluctablement, de l'arrêt des conquêtes.

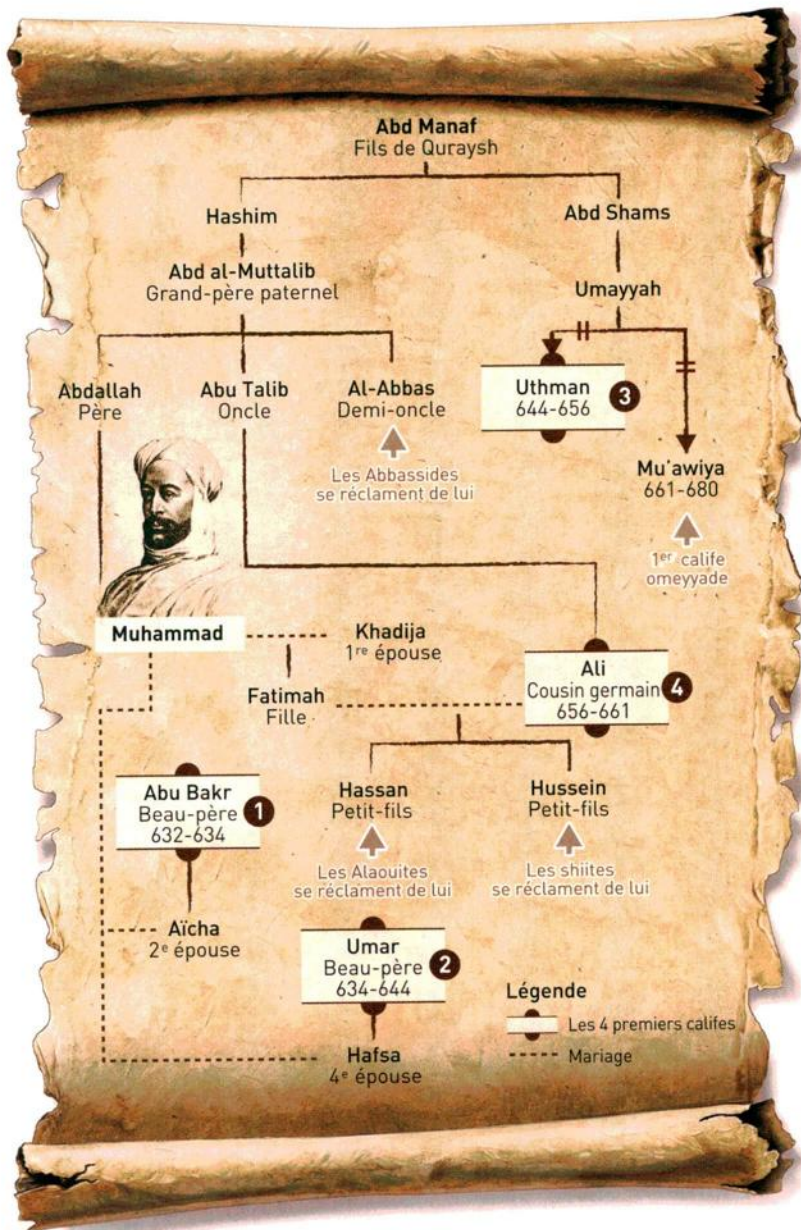
711-717

**En Espagne.**

Le conquérant de Tanger, Musa ibn Nusayr, nommé gouverneur de la ville un homme aux origines obscures, Tariq ibn Ziyad. Lequel passe alliance avec un certain Julien, qui tient un avant-poste byzantin à Ceuta. Avec son aide, Tariq passe en 711 le détroit qui prendra, en son honneur, le nom de Gibraltar (Djebel al-Tariq, « montagne de Tariq »). Avec 7 000 guerriers arabes et berbères, il envahit l'Espagne, wisigothique et chrétienne, déchirée par une guerre civile. Le roi wisigoth Rodéric (Rodrigue) rassemble une armée probablement plus nombreuse. La rencontre a lieu sur le rio Guadalete, en juillet, près de Jerez de la Frontera. L'armée wisigothe est détruite, Rodéric sans doute tué. Tariq éclate alors ses forces en plusieurs colonnes qui s'emparent des principales villes, Cordoue, Grenade, Tolède (la capitale des Wisigoths). La masse de la population voit disparaître dans l'indifférence l'aristocratie wisigothe (1 à 2 % de la population). L'Espagne arabe prend le nom d'al-Andalus.

**LA FAMILLE DU PROPHÈTE**

Dans le monde arabe des premiers siècles, la légitimité politique se puise dans la parentèle du Prophète, coutume de rigueur dans le monde clanique des Bédouins. Il faut lui être lié, à un degré ou à un autre, pour prétendre jouer le premier rôle politique. On ne s'étonnera donc pas de trouver dans ce tableau, outre les quatre premiers califes après le Prophète, la source des deux dynasties qui vont gouverner l'empire pendant six siècles, les Omeyyades puis les Abbassides. Les querelles généalogiques et dynastiques sont aussi à l'origine du schisme shiite (les partisans d'Ali et de Hussein) et de la famille royale des Alaouites installée depuis 1666 sur le trône au Maroc (à ne pas confondre avec la secte syrienne du même nom, dissidence shiite apparue au IX<sup>e</sup> siècle).



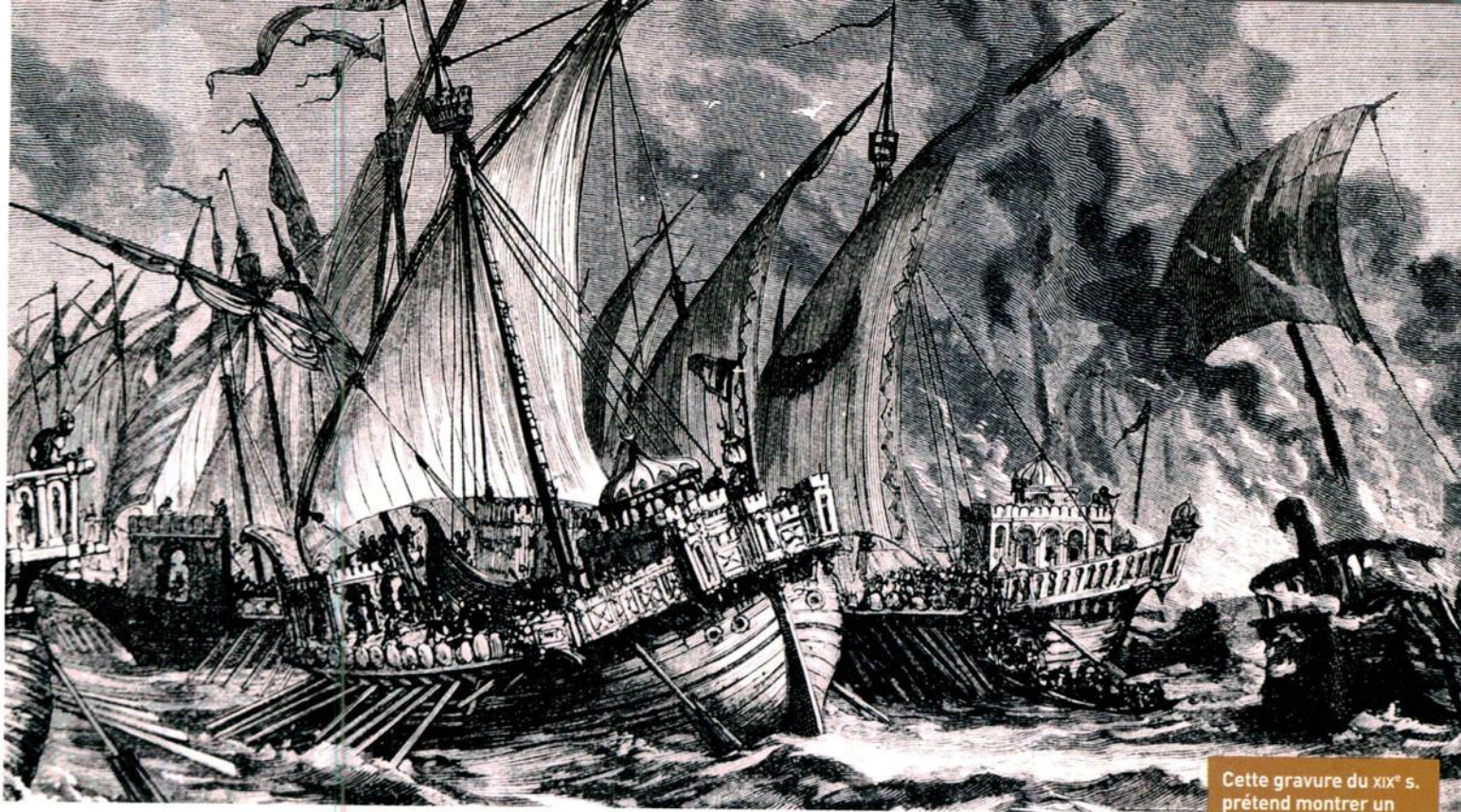
**CHUTE DES OMEYYADES ET FIN DE LA CONQUÊTE (717-750)**

717-718

**Échec contre Constantinople.**

S'il ne fallait choisir qu'un événement pour marquer le retournement défavorable du sort des armes, c'est l'échec devant Constantinople en 717-718, malgré un rassemblement de forces considérable. Ce n'était pas le premier





Cette gravure du XIX<sup>e</sup> s. prétend montrer un épisode de la bataille des Mâts, en 655, connue aussi sous le nom de bataille de Phoenix de Lycie. En mettant en échec la flotte byzantine menée par l'empereur Constant en personne, les Arabes démontrent avec éclat leur nouvelle puissance maritime.

assaut contre la capitale byzantine — Mu'awiya en avait éprouvé les défenses chaque année entre 674 et 678 —, mais c'est le dernier mené par une armée musulmane avant le siège turc, en 1452-1453. L'armée arabe se replie au prix de très lourdes pertes surtout dues à la maladie, à la famine et aux intempéries. La flotte est anéantie par le **feu grégeois**.

**732**

### Échec en Gaule.

En 717, les forces araboberbères passent les Pyrénées et prennent Narbonne (719). Elles sont battues



à Toulouse (721) par le duc Eudes, mais entrent néanmoins dans Nîmes et Carcassonne. À partir de 730, Abd al-Rahman al-Ghafiqi, le gouverneur d'al-Andalus, repart en expédition vers le nord. Il ravage l'Aquitaine, bat Eudes, prend Bordeaux. Le Franc Charles Martel arrête ce raid et tue son chef entre Poitiers et Tours (voir p. 56), en 732. Parallèlement, un parti de cavaliers remonte la vallée du Rhône et de l'Yonne jusqu'à Sens. Le fils de Charles, Pépin, chasse définitivement les Arabes de Gaule en reprenant Narbonne en 759.

**739-742**

### Soulèvement du Maghreb occidental et central.

Berbères et kharijites (un autre groupe schismatique) se révoltent contre la domination arabe qui, d'ailleurs, se limitait à la plaine côtière. Ils l'emportent sur une armée arabe de secours venue d'Orient, dont les restes se réfugient en Espagne. L'Empire arabe ne conserve au Maghreb que la Tunisie et l'est de l'Algérie actuelles.

**745-750**

### Révolte des étendards noirs et fin de la dynastie omeyyade.

Partie du Khurasan (Merv) et commandée par Abu Muslim — le premier Persan à avoir joué un rôle aussi décisif dans

l'Islam —, la révolte balaye les forces omeyyades à la bataille du Grand Zab en 749. Ce mouvement exprime la colère des mawali — les non-Arabs convertis à l'Islam qui réclament une égalité de traitement avec les Arabes (voir p. 47). À Kufa (en actuel Irak, près de Najaf), les révoltés proclament le califat des Abbassides (voir p. 38), du nom du premier d'entre eux, Abu al-Abbas al-Saffah (« le sanguinaire », 750-754), arrière-arrière-petit-fils d'un oncle du Prophète. Toute la famille des Omeyyades est massacrée en 750, sauf Abd al-Rahman, qui parvient à se réfugier en 755 en Espagne. Il y est reconnu émir par la garnison syrienne établie depuis 740-741. C'est la première dissidence politique arabe, qui devient la base d'un califat concurrent, celui des Omeyyades de Cordoue. ■

### ■ Pourquoi l'Islam chiite a gagné l'Iran

Aujourd'hui pilier de la version chiite de l'Islam, l'Iran ne l'a pas forcément adoptée tôt, ou facilement. Certes, le soulèvement des Abbassides, d'inspiration chiite, est parti en 744-745 du nord-est de l'Iran. Mais les forces arabes cantonnées dans la région, d'origine irakienne, y tiennent un grand rôle. L'Irak est en effet la terre du chiisme du premier siècle de l'Islam. L'Iran, alors, reste plus partagé. Les vizirs persans des Abbassides penchent pour le chiisme, tout comme les intellectuels Avicenne et Umar Khayyam. L'Est de l'Iran abrite bien en outre le siège de la secte chiite des Assassins aux XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> s. Inversement, la reconquête sunnite turque des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> s. s'appuie sur des ministres (comme Nizam al-Mulk) et surtout des intellectuels persans d'envergure (comme Ghazzali). Le tournant décisif n'intervient qu'au tout début du XVI<sup>e</sup> s. : une confédération tribale turque établie en Azerbaïdjan iranien au XV<sup>e</sup> s. se convertit alors au chiisme puis assure en 1499-1501 la victoire de la dynastie safavide. Laquelle impose ses vues comme « religion de la Perse ». Aux XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> s., le chiisme s'identifie alors à l'Iran, contre le sunnisme (voir p. 44) des Ottomans, mais aussi des Ouzbeks d'Asie centrale.





# Le jīhad, une explication trop facile

Par Gabriel Martinez-Gros

Comment expliquer la vitesse et la dimension stupéfiantes de la conquête arabe ? Au sud de la Méditerranée, on invoque le miracle. Au nord, le fanatisme. Deux faces antagonistes d'une même pièce dont les historiens, pourtant, peuvent se passer, souligne Gabriel Martinez-Gros.

Le fanatisme qui anime les talibans afghans fait partie du fantasme occidental du **jihad**, bien différent de la réalité de la conquête arabe.

**O**n raconte que l'astromoine Laplace expliquait un jour à Napoléon son système de l'Univers. « *Et Dieu dans tout cela, Monsieur Laplace ?* », lui demanda l'Empereur. « *Je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse, Sire.* » On verra dans ce dossier que les historiens n'en ont peut-être pas davantage besoin pour

expliquer les conquêtes arabes, ce qui ne manquera pas de surprendre. Nuancions : il n'est pas question de nier la foi ardente des conquérants musulmans, ni surtout le rôle que l'appel religieux a joué dans la genèse ou le renforcement des solidarités entre groupes tribaux arabes jusque-là étrangers ou hostiles les uns aux autres. **Ibn Khaldūn**, le plus grand historien du Moyen Âge, notait que l'union des Arabes était

le grand miracle de cette religion sans miracle qu'est l'islam (*voir encadré p. 43*). Seule l'autorité d'un Prophète inspiré, dit-il, pouvait rassembler cette poussière de clans de quelques dizaines ou centaines d'individus ankylosés dans les limites mesquines d'une parentèle étroite. Par contraste, l'islam a créé le peuple des Arabes. Mais les versions les plus courantes de la conquête arabe dans les





imaginaires populaires vont beaucoup plus loin. Elles accordent à la foi religieuse une place d'autant plus écrasante qu'elles ne distinguent aucun autre facteur capable d'expliquer l'événement, supposé « unique » dans l'histoire de l'humanité. Les conquêtes arabes seraient miraculeuses parce qu'incompréhensibles. Dieu est tout quand l'historien n'y entend rien, quand la raison capitule. Plus remarquable encore : cette version, nihiliste au moins en ce qu'elle paralyse l'effort de réflexion, est partagée sur les deux rives de la Méditerranée.

### Refus de la modernité

Du côté arabe — et non « musulman », car Turcs et Iraniens ont leurs propres mythes fondateurs —, le thème est ancien et d'abord inversé. Les chroniques médiévales, écrites plusieurs siècles après l'événement, consi-

dèrent déjà, du haut d'une culture islamique impériale et dominante, leurs modestes ancêtres bédouins avec le mélange d'admiration et de dédain qu'on a pour les pionniers inconscients de l'étendue des difficultés qu'ils affrontent et qui en triomphent précisément parce qu'ils ne les connaissent pas. Rétrospectivement, les historiens de l'Islam médiéval voient bien les insuffisances des Bédouins, et la grâce que Dieu leur a octroyée en leur accordant la victoire. Ce n'est pas : « On n'y comprend rien, donc Dieu est grand », mais « Dieu est grand, et donc on comprend mieux qu'ils aient triomphé. » À la cour des califes abbassides de Bagdad, au IX<sup>e</sup> ou au X<sup>e</sup> siècle, on reconnaît volontiers que les Grecs, ancêtres des Romains et des Byzantins, ont porté la pensée à des cimes inaccessibles ; ou que les Perses ont gouverné le premier empire du monde. Mais les Arabes ont triomphé grâce au mandat donné à leur Prophète Muhammad et aussi grâce à leur courage et à leur générosité naturelle.

Aujourd'hui en revanche, dans le contexte très différent de la domination de l'Occident, le « miracle » des conquêtes joue en faveur des partisans de la sauvegarde des valeurs identitaires de l'islam. Des hommes simples, parce qu'ils avaient su rester à l'écart des grands courants de la civilisation, l'ont emporté avec la seule aide de Dieu sur des empires qui leur paraissaient sans doute plus impressionnants que l'Occident ne l'est aujourd'hui pour les Arabes. Il ne s'agit pas donc d'apprendre, de se mettre à l'école de la prétendue modernité d'une culture ennemie, mais au contraire de rester fidèles, comme les Arabes dans leur désert, aux traditions des ancêtres.

Il s'agit de croire en Dieu et en son Prophète, comme ils l'ont fait ; et aussi de prendre les armes le moment venu, dès que la décomposition de l'empire ennemi le permettra.

Il est malheureusement vrai que toutes les figures des « modernisateurs » musulmans du XIX<sup>e</sup> ou du XX<sup>e</sup> siècle, qui ont prétendu introduire, non sans brutalité parfois, la modernité occidentale dans les sociétés musulmanes, pâlisent aujourd'hui au profit des « résistants », dont le souvenir est attaché au refus de ces évolutions. Muhammad Ali en Égypte ou même Mustafa Kemal Atatürk en Turquie ne sont plus les incontournables et incontestables fondateurs qu'ils étaient il y a cinquante ans.

### Coup de dés truqués du destin

Sur l'autre rive de la Méditerranée, l'incompréhension n'est pas moins utile. Dieu n'entre guère dans le discours de notre monde, mais ses dévots ont toute leur place dans l'enfer laïc. Les Arabes auraient donc triomphé par leur fanatisme, cette force obscure que la civilisation se serait efforcée de refouler depuis qu'elle existe, et dont chaque victoire marquerait un recul pour l'humanité. Étrangement, l'Europe, quand elle était chrétienne, avait moins de mal à admettre les conquêtes arabes : elles manifestaient une forme de châtement des fautes de la chrétienté. C'est avec les Lumières que, par contraste, l'événement entre dans les grandes ombres de l'Histoire.

**« Le "miracle" est un argument pour les défenseurs des valeurs identitaires de l'islam. »**

On reconnaît les mérites et les prestiges de la civilisation islamique une fois installée, à Bagdad ou à Cordoue. Mais on répugne à en comprendre l'origine, c'est-à-dire le succès des Bédouins, la victoire de la barbarie qui brise la marche du progrès. D'où la paradoxale valorisation de la figure de Muhammad et la popularité du thème de son imposture. Ce prophète devait être bien habile pour imposer avec un tel succès une religion simpliste à des tribus ignorantes et ramener l'Orient, en quelques batailles gagnées, deux mille ans en arrière à l'âge d'Abraham, comme aurait dit le philosophe Ernest Renan au XIX<sup>e</sup> siècle.

Tout serait donc faux, moralement et intellectuellement dans cette entreprise, qui aurait réussi contre toute raison, comme par un coup de dés truqués du destin que l'histoire doit renoncer à comprendre. En somme, les deux rives de la Méditerranée continuent de jouer

au bon (ou mauvais selon la rive qu'on choisit) civilisé contre le bon (ou mauvais) sauvage. Les conquêtes arabes n'ont pas cessé de résonner comme une promesse ou comme une menace, comme une longue perspective d'affrontements en tout cas, tracée en ligne droite de Poitiers à nos jours. C'est ici que l'histoire peut servir à disloquer ce brouillard malsain : en montrant que les conquêtes arabes présentent un cas assez exceptionnel, mais pas unique, dans l'histoire ; et que les acteurs arabes obéissaient à des règles très largement rationnelles, dictées par les nécessités matérielles de leur temps ou par leur connaissance du monde, ce que le grand historien Lucien Febvre aurait nommé leur « outillage mental ». ■

### ■ L'union des Arabes, le miracle qui légitime l'islam

Le grand historien arabe Ibn Khaldûn dit au XIV<sup>e</sup> siècle que l'union des Arabes est le grand miracle de ce Prophète sans miracles que fut Muhammad. « Puis apparut le Sceau des Prophètes [Muhammad] et il réussit à unir les Arabes autour de l'islam », écrit-il. Puis il cite cette sourate (voir p. 46) : « Même si tu avais dépensé pour cela la totalité de ce qui est sur la terre, tu n'aurais pas pu unir leur cœur, amis c'est Dieu qui les a unis ». Coran, VIII, 63. Ibn Khaldûn aurait pu ajouter, puisque la fonction du miracle, dans la théologie musulmane, est de forcer les peuples à croire, que les conquêtes sont le miracle qui établit aux yeux des Arabes l'authenticité indiscutable de l'islam. Comment douter en effet d'une religion qui donne tant de richesses, d'esclaves et de gloire ?

Le **jihad** (« effort ») désigne la « guerre sainte », ou plutôt « guerre légitime », puisque le droit musulman accorde à l'empire islamique (et à lui seul) le droit – et même lui intime le devoir – de faire la guerre à toutes les formations politiques non-musulmanes jusqu'à leur soumission ou leur disparition. Le droit du jihad est cependant codifié au IX<sup>e</sup> siècle, en un temps où les conquêtes islamiques sont achevées. Sa virulence conceptuelle masque ou compense la posture défensive adoptée par l'Empire abbasside. Le jihad n'est pas un devoir personnel pour un musulman (à la différence de la prière, du jeûne ou du pèlerinage). C'est en revanche, pour les juristes, le premier devoir du califat.

Né à Tunis, de bonne famille andalouse, Muhammad Ibn Khaldûn al-Hadrami dit **Ibn Khaldûn** (1332-1406) est l'un des grands précurseurs de l'histoire, de l'historiographie et même de toutes les sciences humaines modernes – sociologie, démographie, économie, théologie... – à travers l'introduction (*Muqaddimah*) de son *Livre des Exemples (Kitab al-Ibar)*, histoire des Arabes et Berbères d'Afrique du Nord (voir bibliographie p. 59). Cet universitaire se révèle aussi un homme d'État et diplomate, que sa carrière emmène au sein des plus grandes cours à Fez, à Grenade, au Caire, à Damas... dont il assiste à la destruction par Tamerlan qui l'a capturé mais goûté sa compagnie.



# CONQUÊTE ARABE

## Des armées portées par la

Par **Éric Tréguier**

Il n'y a que la foi qui sauve. Certes, mais face à une charge de cataphractaires blindés comme des tanks... En fait, le succès militaire arabe s'explique par une organisation et des tactiques originales, qui en font, tout simplement, la meilleure armée du Moyen-Orient à l'époque.

Le **Sunan d'Abu Dawud** (817-889) ou *Kitab as-Sunnan* est l'un des six grands recueils de hadiths, c'est-à-dire d'actes, de paroles et d'attitudes prêtés au Prophète, qui fondent la Tradition ou Sunna — d'où le terme d'islam sunnite.

### 1 – Un chef religieux doublé d'un général

Caractéristique clé de l'islam conquérant, son chef et inspirateur religieux, Muhammad, est également son chef militaire fondateur, son premier général. C'est en 622, selon des manuscrits du IX<sup>e</sup> siècle, que le prophète crée à Yathrib (future Médine) le premier État et la première

« armée musulmane ». À dire vrai, le mot « troupe » conviendrait mieux : il s'agit de quelques dizaines, puis de quelques centaines d'hommes unis par des liens du sang ou des alliances tribales, équipés surtout d'épées et d'arcs. Peu de boucliers, pas ou peu d'armures et de casques, quasiment pas de chevaux. Cette modeste force s'illustre pourtant dès 623 en attaquant des marchands en route vers

La Mecque. Muhammad lui-même prend la tête d'un raid (infructueux) de 200 guerriers contre une caravane. En 624, il lance sa deuxième attaque d'envergure (313 hommes et... deux chevaux) contre une grande caravane gardée par une quarantaine d'hommes. Mais son avance est détectée et les **Quraysh** et d'autres tribus de La Mecque rassemblent en hâte un millier d'hommes et une





# conquête

centaine de chevaux puis foncent secourir le convoi menacé. Au puits de Badr, ils trouvent la troupe de Muhammad en ordre de bataille, sur le flanc d'une colline. Le combat est bref car Muhammad bouscule les usages : il fait tirer ses hommes en continu, jusqu'à, leur ordonne-t-il, que les ennemis « soient sur eux » [Sunan d'Abu Dawud, Livre XIV]. Les Quraysh perdent 70 hommes... et jettent l'éponge. C'est la première victoire musulmane. Elle aura des répercussions profondes sur la stratégie future, car les troupes de Muhammad y montrent par la discipline de leur tir qu'elles peuvent défaire des forces supérieures. Badr

sert également de base aux règles de partage du butin ou *al-Anfal*, titre de la **sourate** (voir p. 46) révélée après cette bataille.

L'année suivante, Mecquois et musulmans se retrouvent à nouveau face à face, à Uhud (à 8 km de Yathrib). À nouveau, le rapport de force est défavorable au prophète, 700 contre 3000. À nouveau, les archers de Muhammad repoussent les attaquants. Mais cette fois, ils abandonnent leur poste pour piller le camp ennemi, laissé sans protection. Ils sont alors bousculés par une contre-attaque de la cavalerie mecquoise qui force Muhammad, gravement blessé, à la retraite.

La leçon (10 % de pertes) porte : désormais, la discipline régnera. Pas facile, surtout lorsque les musulmans intégreront les turbulents guerriers bédouins des tribus soumises pendant la **guerre de la Ridda** (voir p. 47).

## 2 - Des fantassins légers et mobiles

La plaine balayée par le vent, la mer de burnous blancs des guerriers montés sur de fringants chevaux, leurs étendards verts claquant au vent... C'est l'image de la conquête, telle qu'on l'imagine. Mais tout cela tient du cliché. Le Romain Ammien Marcellin, qui fréquente des Arabes vers 350, précise qu'ils portent une sorte de pagne qui leur couvre les reins et qu'ils ont des cheveux longs et tressés. C'est d'ailleurs ainsi que les représentent un bas-relief en

Les **Quraysh** sont une tribu d'Arabes « du Nord » qui possédait le contrôle de La Mecque, de son commerce, de ses puits et de la vénération de la Kaaba (voir p. 37), avant la révélation d'un des siens, Muhammad. Après l'avoir chassé de la ville en 622, les Quraysh finissent par permettre son retour en janvier 630. Muhammad s'en souviendra : ils seront les principaux bénéficiaires de la conquête et les premiers califes seront choisis parmi eux, comme le commande – fort opportunément – un hadith qui précise... « même s'il ne reste que deux personnes sur terre » !

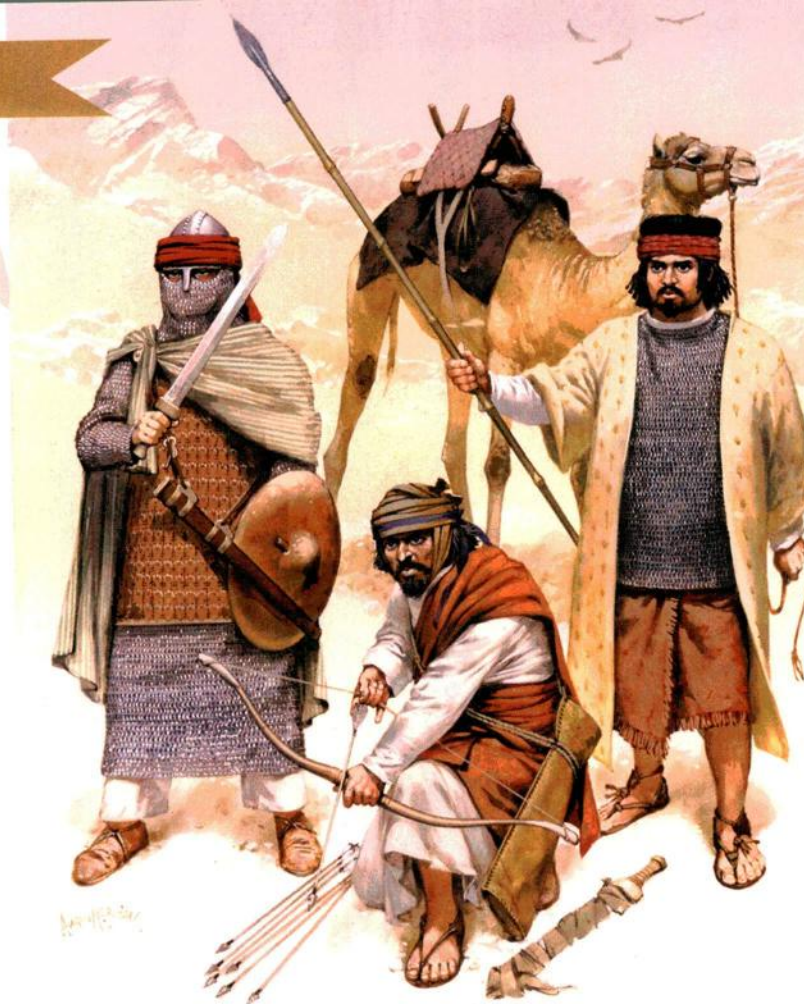


À l'époque de Muhammad, les combattants arabes sont équipés de façon rudimentaire : épée droite, lance... Mais l'absence de protection aide à la mobilité tactique, fort utile au pillage de caravanes.

S. Bara



Faute d'illustrations d'époque, les costumes et les armes des combattants des premiers temps de l'islam ont été déduits de la tradition bedouine et de rares restes archéologiques. Un officier, équipé d'un casque et d'une tenue byzantine, voisine ici avec un archer équipé d'un arc en bois monobloc (l'arc composite s'imposera plus tard). Le chef bedouin (à droite) porte la cote de mailles et une lance légère, en bambou. Son dromadaire porte, déjà, des étriers.



Le Coran est divisé en **sourates**, elles-mêmes divisées en versets. Les sourates ne sont pas classées par ordre chronologique de leur révélation mais selon leur longueur. La sourate Al-Anfal donne des instructions sur la manière de partager le butin et traduit les dissensions apparues chez les musulmans après leur première victoire à Badr : « On t'interroge sur les prises de guerre. Réponds : "Les prises de guerre sont à Dieu et à Son Prophète. Craignez Dieu ! Maintenez la concorde entre vous et obéissez à Dieu et à Son Prophète, si vous êtes des croyants sincères." »

ivoire sculpté à Antioche à la fin du VI<sup>e</sup> siècle et la stèle arabe en albâtre dite du « chamelier Iglum » exposée au Louvre. En 690, le prêtre syriaque Jean bar Penkayé rapporte que les conquérants musulmans sont « nus, sans armure, ni bouclier ». Et en 1199, le patriarche Michel le Syrien rappelle qu'un certain Hiran, envoyé pour espionner les Arabes, les décrit comme « sans chaussures, ni équipement ni provisions ». Pas de turbans, pas de turbans et encore moins de keffiehs. De fait, les troupes du VII<sup>e</sup> siècle ne semblent pas avoir été très protégées. Umar, le deuxième calife, l'aurait dit : les cottes de mailles sont « un souci pour le cavalier et une nuisance pour le fantassin, même si elles protègent bien ». Et dans le Livre des rois, le *Shâh Nâmeh*, poème épique persan écrit vers l'an mille, le

général sassanide Rostam, étrillé à la bataille de Qadisiyya (voir p. 51), s'en plaint amèrement : « J'ai des flèches pour transpercer l'acier, mais inutiles contre des guerriers nus. »

Avec le temps, les victoires et le butin, l'équipement du guerrier de l'islam se perfectionne cependant. Après la conquête de la Syrie, les soldats adoptent la tunique *izar* des civils qui leur couvre le bassin et les épaules, un *sirwal* (pantalon bouffant) tenu par une ceinture de tissu rouge, la *mintaqâ*. Aux pieds, des sandales ou des bottes souples et sur la tête le turban parfois posé sur un casque : sa couleur indique l'origine ou l'appartenance à un clan particulier. Les **ansar**, par exemple, portent un turban jaune (voir p. 55). Selon les adversaires, les soldats optent pour l'armure de mailles et le grand bouclier rond — c'est l'équipement adopté pour la conquête de la Perse — ou pour un simple gilet matelassé, une rondache ou un bouclier d'osier, comme pour la conquête d'al-Andalus quelques années plus tard. Tout comme le burnous appartient à l'imaginaire, le cheval n'est pas

plus présent : les soldats de l'islam sont, au départ, des fantassins dont les armes évoluent au fil des ans, suivant la conquête, le butin et le type d'adversaire rencontré. Avec deux constantes : la lance, longue d'environ 2,5 m, et l'épée, portée sur la gauche dans un baudrier de cuir. Il s'agit d'abord d'une sorte de *gladius* romain, arme traditionnelle de la péninsule Arabique, puis, après les campagnes contre l'Empire perse, de la longue épée droite des Sassanides. Pas de cimeterre ni d'épée courbe ! L'autre arme très appréciée des Arabes est l'arc et leur habileté à le manier est renommée même chez les Sassanides, pourtant experts ! Il est d'abord fait d'un seul bois car les arcs composites sont rares et chers. Mais ces derniers, plus compacts, s'imposent peu à peu. Les cavaliers montent à cru, ou avec de petites selles, et manient la lance (4,5 m) et l'arc. Sans protection, ils sont vulnérables et servent surtout à harceler, couvrir les flancs et, lorsque l'infanterie a bien fait son travail, à achever les fuyards...

### 3 – Des effectifs en croissance permanente

Au VII<sup>e</sup> siècle, police, justice et défense sont laissées aux bons soins des tribus qui peuplent la péninsule Arabique : chaque homme est un

guerrier, qui doit pouvoir défendre ses biens et ses proches. Il y a donc un vivier considérable de combattants disponibles pour la conquête. Combien ? On n'en sait rien. Mais en 1850, le général Daumas, chef du

Bureau arabe en Algérie, estime qu'une tribu arabe ou kabyle peut mobiliser un individu sur trois ou quatre. « Si l'on s'en tient à ce calcul, la population d'environ 500 000 habitants de la péninsule Arabique pouvait mobiliser plus de 100 000 hommes », explique Gabriel Martinez-Gros, professeur à l'université Paris 10. Le chiffre est impressionnant : il signifie que les Arabes peuvent compter sur cinq à dix fois plus de combattants que leurs adversaires, à population égale. Même si, en réalité, les débuts sont très modestes : en 622, la première expédition que commande Hamza, l'oncle paternel

**Ni épée courbe, ni cimeterre, ni cheval, ni burnous pour le soldat des débuts de l'islam.**

## ■ Amsar, les camps militaires devenus piliers politiques

Pour établir et affermir leur pouvoir sur les territoires conquis sans diluer leurs forces, les Arabes les cantonnent dans des camps militaires appelés **amsar** (singulier *misr*) : Kufa au centre de l'Irak, Basra au sud, Homs et Qinnasrin en Syrie, Fustat en Égypte. Ils étaient séparés en quartiers, attribués aux différentes tribus composant l'armée et servaient aussi de centres administratifs et religieux. Ces amsar sont souvent la seule présence arabe dans la région. Beaucoup fusionneront par la suite avec des bourgades voisines pour devenir des métropoles. Fustat deviendra Le Caire (*al-Qahira*, « la Victorieuse »), Kufa engendrera Bagdad...



de Muhammad, hors de Médine compte... trente hommes! La capacité de mobilisation s'accroît par la suite: en 632, le calife Abu Bakr, en pleine guerre de la Ridda, parvient tout de même à rassembler une armée destinée à « tester » la frontière syrienne, contre laquelle il lancera quelques mois plus tard plusieurs colonnes de 5000 à 7000 hommes. Son successeur, le calife Umar, ne réunit sous ses ordres qu'environ 50000 hommes. Quant aux premiers conquérants de l'Égypte, ils ne sont que... 4000!

Toujours à court de soldats, les forces arabes combattent apparemment en infériorité numérique constante, que leurs adversaires soient byzantins, perses, berbères ou wisigoths. Ainsi, en 636, à Qadisiyya, en Irak, les Arabes ne sont que 30000 contre, dit-on, 60000 à 80000 Perses. Et en 711, à Gibraltar, lors de la conquête d'al-Andalus, les troupes de Tariq ibn Ziyad ne sont que 12000 face aux 100000 Wisigoths de Rodéric, chiffre rapporté par la *Chronique mozarabe* de 754 — donc écrite en latin, probablement par un moine de la côte du Levant espagnol, mais les chroniques arabes citent rituellement le même chiffre sans doute très exagéré.

Ce qui est certain, en tout cas, c'est que l'effort arabe ne se dilue pas mais s'amplifie au contraire grâce à une astucieuse dynamique d'enrôlement fondée sur l'intégration, plus ou moins à égalité de statut (*voir plus loin*), des vaincus dans l'armée du vainqueur... à condition qu'ils se convertissent. Le Prophète donne l'exemple en mettant à la tête de son armée Khalid ibn al-Walid, le général qurayshite meccois qui l'a battu à Uhud en 625 avant d'adhérer à la nouvelle foi. Ce qui vaut pour le futur vainqueur de Yarmuk (*voir p. 50*) vaut pour les autres convertis: ils se montrent tous impatients de montrer leur enthousiasme religieux... et de partager le butin avec les premiers fidèles.

Sincères ou politiques, les conversions de chefs de tribus alimentent les conquérants en troupes fraîches. Sous les Omeyyades, le cœur des armées de l'Islam est ainsi constitué d'Arabes de Syrie, souvent à cheval, les *ahl al-Sham*. Les armées sont rejointes également par les tribus arabes chrétiennes de Syrie, les *musta'riba* (« ceux qui sont devenus arabes ») et, avec la conquête de l'Afrique du Nord, des Berbères. Ce sont ces frais convertis, ou *mawali*, qui prennent le relais de la conquête après la chute de la Syrie, de l'Irak, de l'Égypte et de la Perse. Les armées de

Tariq ibn Ziyad et Musa ibn Nusayr qui envahissent al-Andalus sont essentiellement constituées de *mawali* berbères. Celle qui suivra Qutayba ibn Muslim en Asie centrale jusqu'au Ferghana sera, elle, constituée de *mawali* persans. Toutes ces adhésions expliquent qu'en 718, moins d'un siècle après la mort du Prophète, les Omeyyades parviennent à rassembler l'immense armée qui va assiéger Constantinople: elle compte, selon les contemporains, 200000 hommes!

#### 4 – Une hiérarchie fondée sur la proximité avec le Prophète

La première phase de la conquête est menée par une série de chefs de guerre qui sont soit des membres de la famille du Prophète, soit des fidèles de la première heure, soit des chefs de tribus qui amènent des contingents importants de guerriers.

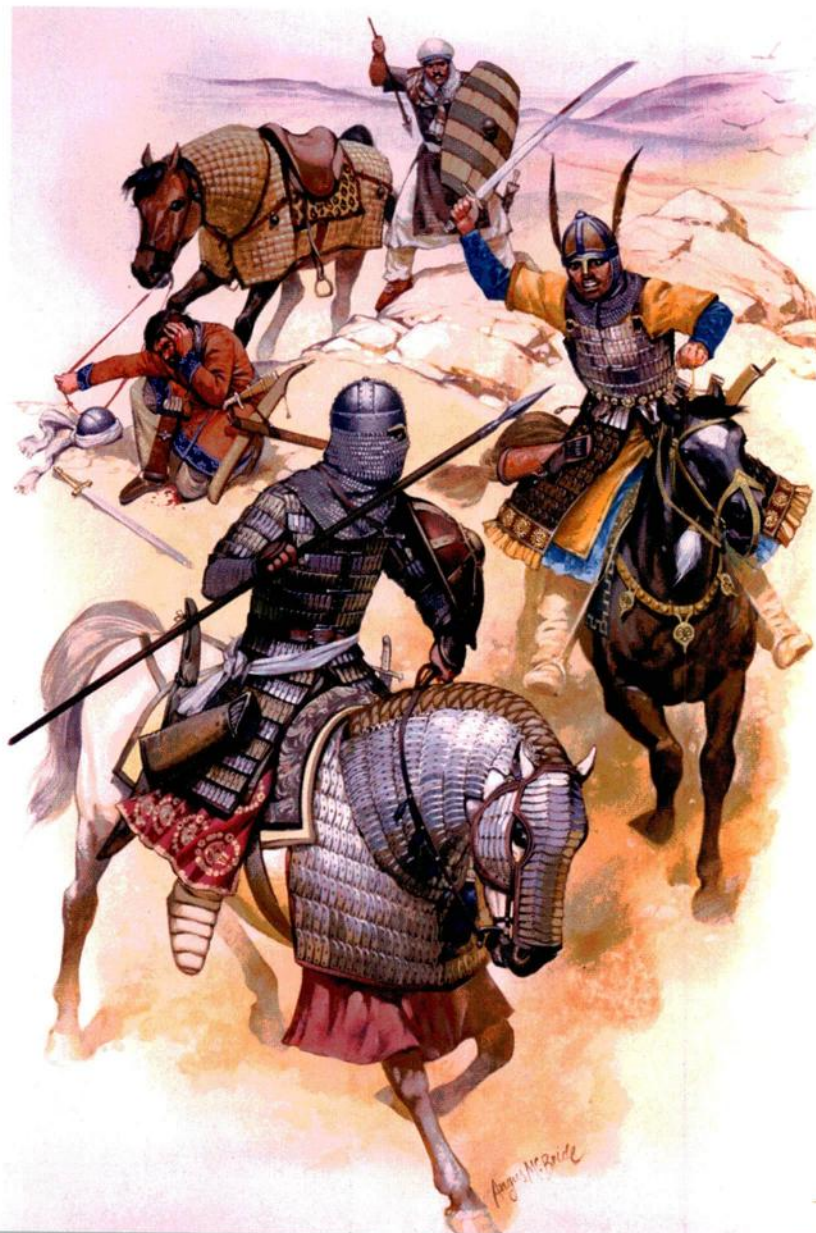
L'âge importe peu: on voit des *amir* (« généraux » ou émirs) de plus de 60 ans, portés en civière, et on voit aussi des jeunes de 20 ans, comme Mu'awiya (futur premier calife omeyyade) commander des armées de 7000 hommes.

Les meilleurs postes sont souvent — mais pas toujours — attribués aux représentants « historiques », proches du Prophète, selon un ordre qui sera maintenu longtemps. En tête, les tribus sédentaires du Hedjaz: les *muhajirun* de La Mecque et les *ansar* de Médine puis les Thaqif de al-Ta'if, restés loyaux pendant la guerre de la Ridda. Ils font partie de ce qu'on appelle la confédération des tribus du « Nord ». Viennent ensuite les « Sudistes », les tribus du Yémen (Qahtan, Qalban, Himyar...) et les représentants des tribus nomades alliées, comme les Muzayna ou Sulaym. Ils n'ont droit qu'aux postes subalternes et à une portion congrue des terres redistribuées en Syrie et en Irak. Les convertis ultérieurs,

La **guerre de la Ridda** vient du terme *ar-Ridda* qui signifie en arabe « apostasie », c'est-à-dire le rejet de la croyance adoptée. C'est ce qu'a fait une bonne partie des fidèles de Muhammad juste après sa mort, en 632. Ses lieutenants les plus proches, et notamment le premier calife Abu Bakr, vont restaurer la primauté religieuse de Médine et lutter pendant une quinzaine de mois contre plusieurs chefs, dont certains, comme Tulayha, Musaylima et Sajjah, s'étaient aussi déclarés prophètes. Toutes les tribus rebelles vont être réintégrées dans l'Islam par la force.

Les **muhajirun** (« exilés », « réfugiés ») sont les compagnons originaires de La Mecque qui ont suivi Muhammad dans son exil au moment de l'Hégire. Les **ansar** (« auxiliaires ») sont les compagnons originaires de Yathrib (future Médine) qui les ont accueillis.

Vers 750, les armées qui envahissent l'Asie centrale ont intégré les contingents perses et leurs traditions militaires. Le cavalier lourd typiquement sassanide se heurte ici à un Turc dont l'équipement sophistiqué (étriers, proto-sabre, cuirasse composite en cuir et fer...) annonce les Mongols à venir. Archers et fantassins arabes (en arrière) sont bien mieux protégés qu'un siècle plus tôt.





## La bataille des Mâts, un coup d'éclat en mer

En 655, au large du cap Chelidon, sur les côtes de la Lycie (sud de la Turquie actuelle), les Arabes, avec 300 navires, attaquent une armada au moins deux fois plus imposante, que l'empereur Constance II a justement rassemblée pour les anéantir... Les galères byzantines auraient été, apparemment, attachées les unes aux autres, dans une formation qui rappelle celle de la bataille de l'Écluse (défaite française pendant la guerre de Cent Ans). Et les Arabes les prennent les unes après les autres. L'affrontement prendra le nom de « bataille des Mâts », car les musulmans seraient allés à terre, avant le combat, pour couper de grands arbres et s'en faire des mâts plus hauts que ceux avec lesquels ils étaient venus. Vérité ou légende, l'affaire souligne le manque chronique d'essences arboricoles adaptées dont souffre la construction navale arabe.

les mawali, restent des musulmans de second rang, soumis jusqu'en 724 à l'impôt personnel, la *jizya*, normalement exigée des non-musulmans. Cette hiérarchie, toutefois, n'implique pas la suprématie systématique des « Nordistes » chez les généraux — les Yéménites sont ainsi, note Gabriel Martinez-Gros, aux postes de commande à Damas pendant l'essentiel des années 685-745.

## 5 – Des unités calquées sur la tribu

Muhammad et ses successeurs adaptent à leur armée le modèle tribal traditionnel, dans lequel le chef exerce une autorité personnelle sur ses hommes. Les forces sont constituées de groupes, dont chaque membre est lié par un lien personnel à son commandant. Après la prise de La Mecque et la guerre de la Ridda, les armées intègrent sur le même modèle les tribus ralliées.

Une armée est dirigée par un émir. Il a sous ses ordres des officiers

qui dirigent des commandants de dizaines, en dessous desquels on trouve des chefs à la tête de l'unité de base, la *qabila* (« tribu »). Ces unités tirées du monde des tribus ont des tailles très diverses et sont regroupées ou fusionnées

quand les tribus qui les ont formées ont apporté des effectifs trop limités. Un clan nomade du désert ne dépasse pas quelques dizaines d'individus et peut fournir au mieux une douzaine de combattants. Dans les pays conquis, ces hommes sont rassemblés dans des *amsar*, des villes garnisons (voir encadré p. 46), avant de participer aux campagnes. Un bon moyen de contrôler les éléments les plus turbulents ou de les envoyer se faire tuer ailleurs !

Après la conquête de la Syrie, l'organisation change... mais seulement en apparence. L'unité de base, la *qabila*, est subdivisée en *ajnad*. Elle est basée dans une ville et le recrutement devient alors peu à peu régional. Le fonctionnement demeure cependant tribal : « Certes, le *ra'is al-qabila* n'est plus un chef de tribu mais son pouvoir sur ses soldats reste privé. Et toute la hiérarchie militaire continue de fonctionner ainsi », confirme l'historienne américaine Patricia Crone.

## 6 – Mobilité, autonomie, discipline : les piliers de la tactique

« Il semble clair que les armées de la conquête islamique n'ont aucun avantage technologique sur leurs adversaires et qu'elles leur sont même inférieures sur le plan de la cavalerie », pose d'entrée Fred Donner dans *The Early Islamic Conquests* (Princeton University Press, 1981). Elles réussissent pourtant à battre toutes les autres grâce à quelques caractéristiques originales.

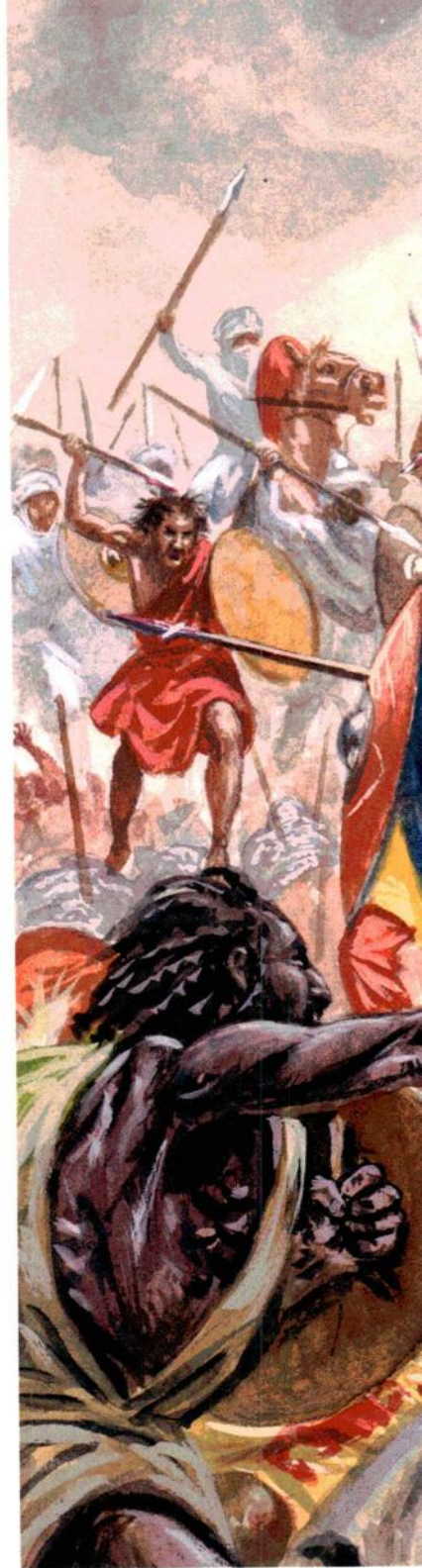
D'abord, leur mobilité : habitués des razzias, les Arabes sont des guerriers autonomes et redoutablement adaptés aux conditions difficiles de la Péninsule. Ne pas se méprendre cependant : les invasions ne sont pas le résultat d'une poussée incontrôlée de fanatiques religieux, mais une campagne militaire parfaitement orchestrée impliquant moins de 24 000 hommes et « dirigée par

une élite désireuse de renforcer son autorité sur ses Bédouins », confirme l'historien britannique Hugh Kennedy (voir bibliographie p. 59). Contrairement à ce qui a été longtemps affirmé, il n'existe aucune

preuve que ces armées soient encombrées des familles et du bétail. Les déplacements de population sont postérieurs.

Sur le champ de bataille, les combattants optent presque toujours pour un déploiement défensif depuis une position dominante, au point qu'on a comparé leurs armées à celles des Anglais de la guerre de Cent Ans. La tactique de combat est inspirée par la pratique bédouine du « *karr wa farr* », utilisée presque jusqu'à la fin du califat omeyyade : une attaque rapide suivie d'un repli derrière des lignes, articulée autour d'une ligne de piquiers et d'unités d'archers capables de passer à travers l'infanterie pour harceler l'ennemi et se replier ensuite. Un schéma pas si facile, en fait, qui repose sur une discipline de fer imposée dès les origines (voir le premier point) et qui fonctionne grâce à la structure tribale des troupes et l'émulation de chaque unité.

**Les invasions sont le résultat d'une campagne militaire très bien orchestrée.**



Et la cavalerie ? Comme celle des Anglais d'Henri V, elle se tient à l'arrière ou sur les flancs, prête à saisir toutes les occasions, mais est utilisée avec parcimonie, comme on le voit aussi bien à Yarmuk qu'à Qadisiyya. Si elle est submergée, l'infanterie est d'ailleurs entraînée à s'ouvrir pour la protéger et former un carré impénétrable. Mais elle reste force d'appoint jusqu'au milieu du VII<sup>e</sup> siècle. Il faut attendre l'invasion de l'Égypte en 640, par Amr ibn al-As pour voir une armée arabe disposer d'une cavalerie digne de ce nom.





## 7 – Une marine efficace et audacieuse

On l'oublie trop, les Arabes sont considérés comme d'excellents navigateurs et depuis le IV<sup>e</sup> siècle, en mer Rouge, les Yéménites et les Omanais lancent des raids en territoire sassanide. En Méditerranée et en mer Noire, jusqu'au début du VIII<sup>e</sup> siècle, il leur est difficile de s'imposer : Byzance règne en maître, depuis ses grandes bases de Carthage, Alexandrie, Acre et Constantinople. Pourtant, au fur et à mesure de la conquête arabe,

l'équilibre des forces change. À partir de 649, Mu'awiya, alors gouverneur de Syrie, attaque Chypre et s'assure le contrôle de la Méditerranée orientale... Les Byzantins, pour lui faire face, disposent d'une flotte régionale, les *Karabisianoï* (ou « Carabisiens »), puis, à partir de 670, de plusieurs flottilles thématiques et d'une flotte impériale, basée à Constantinople. Ils utilisent des dromons, galère relativement légère à deux rangées de rames qui s'oppose au *shini* arabe, navire quasiment de même taille mais parfois équipé d'une baliste à l'avant. Servi par des marins particulièrement

culottés (voir encadré p. 48), ce dernier finira par s'imposer... Moins de cinquante ans après l'Hégire, les armées de l'Islam s'assurent non seulement la maîtrise des terres qui bordent la Méditerranée, mais aussi celle, indispensable, de la mer : en 670, la marine arabe met le siège devant Constantinople. Il durera sept ans avant d'échouer sur deux écueils byzantins : la grande chaîne qui barre l'entrée de la Corne d'or et le feu grégeois (voir p. 40)... De même, lors du grand siège de Constantinople en 717-718, la flotte byzantine prend l'avantage. ■

En 711, sur le rio Guadalete, le roi Rodéric (« Rodrigue ») est vaincu et tué par une force arabo-berbère. Et l'Espagne devient al-Andalus... Les Wisigoths, comme les Byzantins et les Perses avant eux, sont déjà épuisés par les conflits locaux.



# Deux batailles et les armées

Par Éric Tréguier

Yarmuk et Qadisiyya. Ces deux noms évoquent à eux seuls la fulgurance de l'avancée des armées arabes. En deux batailles en 636, celles-ci dominent les forces des deux grands empires d'alors.

## YARMUK

La bataille de Yarmuk est entourée de mystère : on ne connaît pas le nombre de ses combattants, on sait juste qu'elle a duré six jours, du 15 au 20 août 636, a été gagnée par la cavalerie d'une armée de fantassins et a surtout opposé... des Arabes.

### L'HEURE DE GLOIRE DES CAVALIERS ARABES

Le 20 août 636, au 5<sup>e</sup> jour d'une suite de savantes manœuvres et de combats indécis, les Arabes parviennent à faire fuir les fantassins arméniens de la droite byzantine ①, et à fixer le reste de l'armée adverse épuisée.

En regroupant leurs 8 000 cavaliers en un seul corps, les Arabes dispersent la cavalerie byzantine ②.

Les cavaliers byzantins ne peuvent pas rejoindre leur camp, car les Arabes sont parvenus à retourner les alliés des Byzantins et à contrôler le pont sur le Ruqqad ③. Ils s'enfuient par le nord ④.

La cavalerie arabe se rue sur les arrières de l'infanterie byzantine déjà aux prises avec l'infanterie arabe ⑤ : 70 000 des 100 000 Byzantins resteront sur le terrain, selon les sources arabes. Plutôt 30 000 selon les dernières recherches...

### La situation stratégique

Après deux ans de guerre et de revers, l'empereur byzantin Héraclius est décidé à stopper l'invasion arabe. Il a rassemblé pour cela une imposante armée : entre 40 000 et — selon certaines sources arabes — 200 000 hommes. De quoi impressionner les Arabes, dont on ne connaît pas le nombre mais qui cèdent du terrain : ils abandonnent Damas et Homs,

facilement prises en Syrie, et se replient avant d'être rattrapés sur le cours du Yarmuk, principal affluent du Jourdain...

### Le déploiement

Les Byzantins occupent une position favorable, mais sont déployés en vingt divisions étirées sur plus de 10 km. Des Arméniens tiennent la droite et le centre, sous commandement respectif de Georgis et de Varan, général en chef. La droite

est tenue par des mercenaires slaves, dirigés par un officier inconnu.

Les intervalles sont tenus par des cavaliers arabes chrétiens, notamment 12 000 Ghassanides commandés par Jabala, alliés depuis des siècles aux Romains puis aux Byzantins moyennant finance.

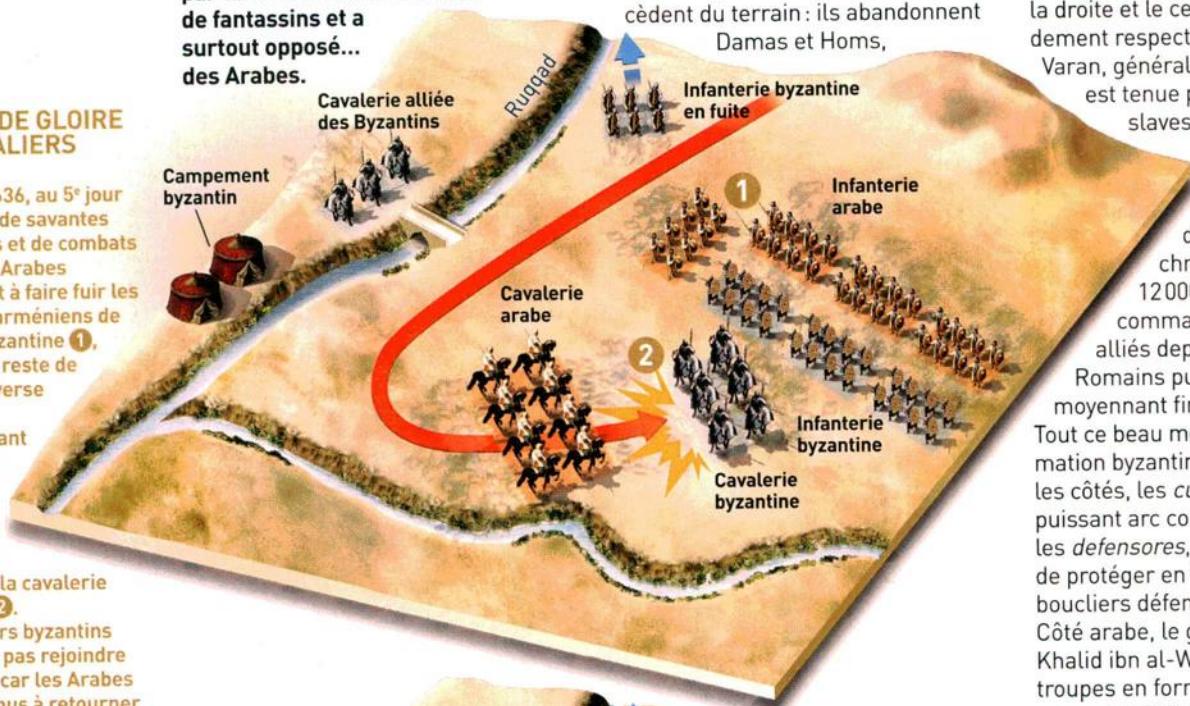
Tout ce beau monde adopte la formation byzantine compacte : sur les côtés, les *cursores*, équipés d'un puissant arc composite ; au centre, les *defensores*, chargés au besoin de protéger en formant un mur de boucliers défensif.

Côté arabe, le général en chef Khalid ibn al-Walid a disposé ses troupes en formation défensive, en quatre divisions et 36 unités.

Les Arabes sont sur trois rangs, le premier composé d'archers, le deuxième de fantassins armés de sabres, le troisième de lanciers. Les cavaliers occupent les arrières et les intervalles entre unités.

### La bataille

Pendant trois jours, les Byzantins attaquent et repoussent les Arabes, qui tiennent cependant devant leur camp, avec le renfort désespéré de leurs femmes. Au quatrième jour, la cavalerie arabe parvient à tourner les Arméniens, qui reculent. Ce succès est compromis par un nouveau recul du centre arabe, stabilisé au prix de lourdes pertes.





# impériales sont ébranlées

La décision intervient cependant par un autre biais : apparemment impayés, les cavaliers mercenaires byzantins (Ghassanides et autres Arabes chrétiens) disparaissent ou... rejoignent les musulmans ! Le lendemain, les Byzantins découvrent que le pont sur le Ruqqad (affluent du Yarmuk), leur unique porte de sortie, est coupé. Khalid regroupe alors 8 000 cavaliers en un seul corps et bouscule le reste de la cavalerie byzantine, dont les lourds clibanaires (du latin *clibanarius*, « cuirasse de fer »). Le reste de l'armée de Varan se retrouve alors coincé entre les rives presque à pic du Ruqqad, de l'Aqraba et les gorges du Yarmuk... « *Les Byzantins se précipitèrent dans les ravins du Yarmuk et y périrent presque tous* », conclut le moine byzantin Théophane, dans sa *Chronologie* écrite un peu avant 800.

## Les conséquences

Byzance, qui perd plus de 30 000 soldats (contre 3 000 à 4 000 en face), n'a plus d'armée. L'empire est coupé en deux, la Syrie perdue, puis, sept ans plus tard, l'Égypte et l'Afrique du Nord byzantine. ■

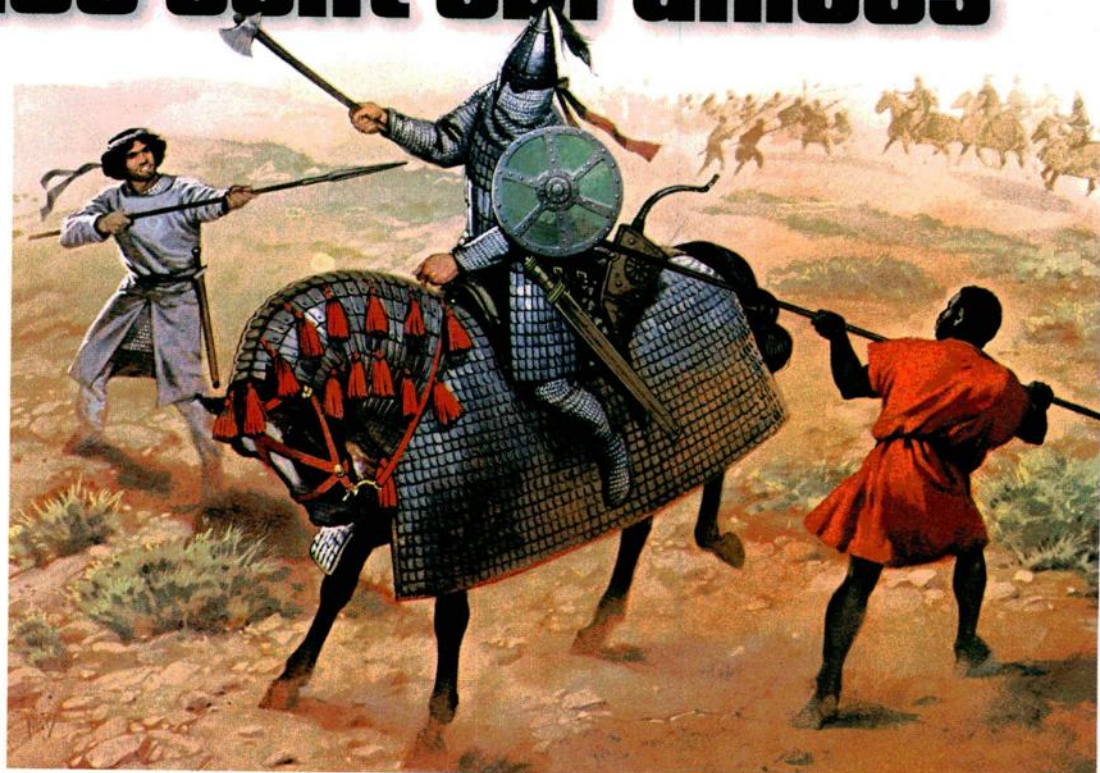
## QADISIYYA

Après avoir écrasé les Byzantins,

les Arabes se tournent vers la Perse sassanide, affaiblie par les guerres et les dissensions. Éclipsée par la cavalerie à Yarmuk, l'infanterie arabe montre alors qu'elle n'a rien perdu de sa ténacité lors de la bataille de Qadisiyya du 16 au 19 novembre 636.

## La situation stratégique

Débarrassés des Byzantins à Yarmuk, les Arabes reprennent la route de la Perse, à laquelle ils ont pris l'Irak dans les années 630-634, avant de se voir repoussés. En mai 636, le calife Umar expédie 4 000 hommes depuis Médine, confiés à Saad ibn Abi Waqqas, oncle maternel du prophète. Ils arrivent à Qadisiyya, petit village à environ 40 km de Kufa (près de la future Bagdad ; voir encadré p. 46) en juillet 636, où l'armée se renforce pour atteindre 30 000 hommes. Contre



eux, les Sassanides concentrent à Ctésiphon, la capitale impériale, 60 000 à 80 000 hommes. Leur empire, éreinté par les guerres, doit puiser dans les réserves, mais conserve la meilleure cavalerie et un brillant général, Rostam Farrokhzad.

## Le déploiement

Le 16 novembre, les 45 000 fantassins, 15 000 cavaliers et 33 éléphants de Rostam franchissent la rivière Ateeq et se déploient en quatre corps d'égale force, distants de 150 m. Le moral est au beau fixe. Les Arabes se positionnent selon un modèle similaire, à 500 m des Perses. Pour les affronter, les fantassins arabes se protègent de casques, cottes de maille et boucliers récupérés dans les combats précédents. Des archers ont pris place au milieu des troupes, avec leurs redoutables arcs de près de 2 m de haut, pour stopper toute avancée des lourds clibanaires ennemis.

## La bataille

La gauche perse attaque la droite arabe par une meurtrière pluie de flèches puis par une charge d'éléphants. Les cavaliers arabes interviennent mais sont hachés par la cavalerie lourde de Rostam. Ce dernier ordonne alors un assaut général qui met en fuite le reste des cavaliers arabes. Mais l'infanterie de

Saad tient bon et force au soir un repli ennemi. Éprouvée, l'armée arabe est renforcée le lendemain de 5 000 à 6 000 vétérans de Yarmuk et tente un assaut, en vain. Au troisième jour vers midi, les Arabes parviennent à se débarrasser enfin des éléphants, en coupant leur trompe et en tuant leurs mahouts. Ils tentent d'exploiter ce succès, là encore en vain. Les Perses ne cèdent pas. L'initiative est cependant du côté des Arabes : dès l'aube suivante, ils repoussent les deux divisions de la gauche perse. C'est alors que les vétérans de Yarmuk parviennent enfin à percer au centre... C'est la déroute.

## Les conséquences

Si le sort de Rostam est mystérieux (il aurait été piégé par un dromadaire tombé sur lui, puis décapité...), la bataille est un désastre incontestable et définitif pour les Sassanides. Leur capitale, Ctésiphon, est prise quatre mois plus tard. Les hauts plateaux iraniens, dernier refuge, tombent après un baroud d'honneur livré à Nahavand, en décembre 641. La conquête ne s'achèvera cependant qu'en 651, avec l'assassinat à Merv, au Turkménistan actuel, du dernier roi des rois, le *shahanshah* Yazdgard III (voir p. 38). Avec lui disparaît un empire né quatre cents ans plus tôt. Et toute l'Asie centrale est ouverte à l'Islam. ■

À Qadisiyya, la cavalerie légère des Arabes est mise en fuite par les redoutables clibanaires et c'est l'infanterie qui les met finalement en échec. Il n'est pas exclu non plus que les archers arabes, dotés d'arcs puissants, aient joué un rôle considérable en « usant » à distance la cavalerie lourde, comme les Anglais pendant la guerre de Cent Ans.

Dynastie de princes originaires de l'Arabie du Sud, les Ghassanides règnent sur une confédération de tribus arabes de l'Est de la Syrie et de l'actuelle Jordanie, du III<sup>e</sup> siècle à la conquête arabe. Ils ont le titre de *foederati*, d'alliés romains. Ces vassaux défendent ainsi les frontières orientales de l'empire. Les Ghassanides adoptent le christianisme monophysite (voir p. 54), ce qui contribue entre autres à tendre peu à peu leurs relations avec Constantinople.



# David contre deux Goliath

Par Gabriel Martinez-Gros, avec Pierre Grumberg

La rapidité de la conquête et son incroyable étendue n'ont rien de miraculeux. Elles s'expliquent en fait par la défaite de deux empires immenses mais centralisés, minés par des crises internes et de surcroît épuisés par la longue lutte qui vient de les opposer.

Fondé en 224 par le *shahanshah* (« roi des rois ») Ardashir, l'Empire sassanide domine l'Asie centrale de l'Euphrate à l'Indus. Il finit cependant par s'user du fait de frictions perpétuelles avec Byzance et de ses luttes internes. Jusqu'à l'assassinat en 651 du dernier roi, Yazdgard III, épisode final de la conquête arabe de la Perse.

Le manichéisme est inspiré à la fois du zoroastrisme et du christianisme. Du premier, il reprend la division du monde selon la ligne de partage de la Lumière et des Ténèbres. Au second, il emprunte le thème de la souffrance et de la mort salvatrice de l'Annonciateur, le prophète Mani (216-274), mort dans une prison sassanide.

Un David nouveau-né défiant non pas un mais deux monstrueux Goliath. Qui parierait sur ce combat ? Et pourtant, c'est bien le petit qui écrase les grands. Et avec une facilité proprement stupéfiante : deux pierres fatales — Yarmuk et Qadisiyya (voir p. 50) — suffisent à les défaire. Et à livrer en quelques décennies un domaine si étendu qu'il faut aux voyageurs actuels huit heures d'avion

pour le survoler d'est en ouest ! Incroyable ? Sur l'affiche, le cliché du combat biblique semble conforté. Quand les héritiers du Prophète se lancent à l'assaut du Moyen-Orient en 634, l'unification des tribus arabes initiée par Muhammad a quelques mois à peine. L'Empire perse, lui, se prévaut d'un millier d'années d'existence, sous les dynasties achéménide, parthe et, depuis le début du III<sup>e</sup> siècle, sassanide. L'Empire romain d'Orient dit « byzantin », lui, n'est autre que l'héritier de Rome, fondée au VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Plus de 1300 ans d'histoire !

Ces deux monuments antiques écrasent en outre le Moyen-Orient par leur stature démographique. Au début du VII<sup>e</sup> siècle, l'Empire romain regroupe entre 20 et 25 millions de sujets, contre une douzaine pour l'Empire perse. Si l'on évalue la population mondiale à un peu plus de 200 millions d'habitants, c'est à un sixième de l'humanité que s'attaque

**Les deux empires du Moyen-Orient sont des colosses aux pieds d'argile.**

une population de quelques centaines de milliers d'Arabes — bien moins d'un million selon toute

vraisemblance. Un contre quarante ou soixante... Ce rapport de force démesuré, pourtant, masque une réalité très différente : si le Goliath biblique était un redoutable guerrier à l'apogée de sa force, les Empires sassanide et byzantin sont en réalité des vieillards malades et fatigués par l'épuisant duel auquel ils viennent de se livrer...

## Deux superpuissances en déclin

L'Empire romain, pour commencer, est loin de son apogée du II<sup>e</sup> siècle. Depuis la crise sociale et politique du III<sup>e</sup> siècle, la tendance est à la baisse lente, mais constante, de

la population, au recul des villes, à la contraction des échanges, qui prépare la « ruralisation » de la société du Haut Moyen Âge occidental. Le déclin est accentué

par les ravages de la peste apparue vers 550 sous le règne de Justinien (527-565), et qui perdure deux siècles. Ce repli n'affaiblit pas seulement les ressources humaines, il referme sur elles-mêmes les régions qui composent l'immense territoire impérial. Malgré la très forte conscience d'une « romanité », les autonomies provinciales gagnent du terrain entre le IV<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle. Par-dessus cette crise se greffe l'effort de guerre. Tout au long du V<sup>e</sup> et surtout du VI<sup>e</sup> siècle, sous Justinien, les « Romains » s'usent dans une fatigante et vaine reconquête du terrain perdu, en Méditerranée occidentale et dans les Balkans. Et si la situation est sauvée en Orient, c'est en raison d'un écrasant effort militaire entrepris contre le Goliath sassanide voisin. De 602 à 628, les deux dernières superpuissances du Moyen-Orient se livrent l'ultime et la plus féroce des guerres qui les opposent depuis des siècles. Après les revers enregistrés jusqu'en 622, les Byzantins ont repris le dessus



Éléphant de guerre et cavalier clibanaire restent les piliers d'une armée sassanide, dont les effectifs sont cependant affaiblis par vingt ans de guerre contre Byzance.





En 626, les Byzantins repoussent les Perses sassanides sous les murs de Constantinople... La guerre, qui dure de 602 à 628, épuise les deux belligérants. Qui se trouveront fort vulnérables quand les Arabes frapperont à leurs portes.





La cavalerie légère des débuts (au centre), armée de lances de bambous, s'alourdit progressivement au VIII<sup>e</sup> siècle, au contact des Perses et des Byzantins.

Le christianisme **nestorien** suit la doctrine de Nestorius (vers 381-451), prêtre d'Antioche puis patriarche de Constantinople. Il sépare nettement les deux natures du Christ. L'enfant qui porte Marie est uniquement la nature humaine de Jésus tandis que sa nature divine, éternelle par essence, existe avant l'incarnation. À la naissance de Jésus, les deux natures s'unissent en lui. Marie est mère du Christ et non de Dieu. Condamné comme hérésie au concile d'Éphèse (431), le nestorianisme se propage cependant vers l'Est en suivant les routes de la soie, jusqu'en Mongolie.

et fini par imposer la paix... Mais les deux Goliath sont exsangues. Cet épuisement n'explique pas tout. Une autre raison de la défaite face aux Arabes repose sur la fissuration interne qui ruine la capacité de résistance. La première des fissures est ethnico-géographique. Il se trouve que les régions les plus dynamiques — l'Irak actuel pour l'Empire perse, la Syrie pour l'Empire byzantin — sont frontalières de l'Arabie. Elles accueilleront sans déplaisir des conquérants dont elles se sentent proches et seront les premières envahies : cette circonstance explique non seulement le succès des Arabes mais aussi la difficulté de la contre-attaque puisque les provinces demeurées au pouvoir des Perses et des Byzantins sont moins peuplées et moins prospères.

### Des tensions religieuses et culturelles internes

La sympathie naturelle des populations qui facilite la pénétration arabe va, en fait, bien plus loin

qu'une simple affinité ethnique. Elle naît aussi d'un fossé linguistique et religieux creusé au fil des siècles. Ainsi, dans l'Empire perse, la Mésopotamie, de langue sémitique (araméen), s'oppose au plateau iranien où dominent des langues indo-européennes, ancêtres du kurde ou du persan actuels. Cette différence linguistique se double, depuis le III<sup>e</sup> siècle, de choix religieux distincts : au culte officiel de Zoroastre, imposé par les Sassanides et qui caractérise le plateau iranien, s'opposent en Mésopotamie le christianisme et, surtout, le **manichéisme**, très puissant et persécuté.

De même dans l'Empire byzantin, l'Égypte de langue copte et la Syrie de langue sémitique (le syriaque, variante de l'araméen) s'opposent au pouvoir de langue grecque de Constantinople sur le dogme du christianisme. Ainsi quand les régions hellénophones, comme les provinces de langue latine de Méditerranée occidentale, ont adopté au concile de Chalcédoine en 451 le dogme des deux natures, divine et humaine, du Christ, l'Église d'Égypte penche pour sa nature unique et divine (monophysisme) comme l'Église syrienne occidentale

tandis que l'Église syrienne orientale (Mésopotamie, Perse) se rallie à la thèse inverse en privilégiant la nature humaine, simplement prophétique, du Christ. Or, cette hérésie, qu'on nomme **nestorienne**, est déjà, sous certains aspects, proche de la position que l'islam adoptera à l'égard du dogme chrétien.

### La clé de la fiscalité

Une dernière raison expliquerait le succès de la conquête, voire la conversion à l'islam dans les générations qui suivent : l'impôt. Les populations auraient d'autant plus volontiers troqué la domination des Grecs et des Perses contre celle des Arabes que la fiscalité s'en serait trouvée brutalement allégée, du fait surtout de la désorganisation des administrations impériales, que les Arabes bédouins auraient été dans un premier temps incapables

de contenir. En fait, avec ce dernier argument, on touche aux ressorts mêmes de l'organisation des mondes impériaux d'une part et arabe d'autre part, et aux raisons indiscutablement essentielles, et rarement invoquées, du succès des Arabes.

Personne n'éclaire mieux cette obscure question socio-fiscale que la théorie d'Ibn Khaldûn (voir p. 43), sept siècles après les événements. Selon le grand historien et « sociologue » du XIV<sup>e</sup> siècle, il existe deux formes d'organisation sociale parmi les humains : la sédentarité et la « bédouinité ». Attention toutefois à ne pas se méprendre, comme l'ont fait des générations de commentateurs. Ce qu'Ibn Khaldûn appelle sédentarité, ce n'est pas, ou pas essentiellement, la pratique de l'agriculture. C'est l'existence d'un État, et par conséquent d'un impôt, d'où une concentration de richesses en un point du champ géographique (une ville, une capitale, qui vit de ses prélèvements sur l'ensemble du territoire) et en un point du champ social, l'élite dirigeante. Cette inégalité que crée l'État — et qui crée l'État — au profit de sa capitale et de son élite politique est fructueuse. Grâce à cette clientèle riche, la ville multiplie les fonctions et les métiers inconnus dans une société plus primitive et plus égalitaire ; on y retrouve des orfèvres,

## La pénétration arabe est facilitée par les fissures croissantes au sein des empires.

des ébénistes, des médecins et des sages-femmes, des enseignants, des juristes... En un mot, l'État développe la civilisation, mais à une condition, qui est le désarmement de ses sujets. L'impôt, base sur laquelle tout repose, est

en effet un prélèvement obligatoire et humiliant que des sujets armés n'accepteraient pas. Il faut donc que l'État se réserve le monopole de la violence pour étendre ses bienfaits mêmes. En échange, il procure à ses sujets désarmés la protection d'une armée, par définition mercenaire ou soldée, d'une police, d'une justice qui règle les conflits, voire la protection de réserves de grains pour les temps de pénurie et l'indigence. En bref, on vit soumis, mais mieux dans la civilisation sédentaire. Mieux en tout cas que dans les cultures bédouines, dont la caractéristique n'est pas le nomadisme. Peu importe en effet qu'on soit agriculteur, comme le sont les Kabyles



d'Algérie, ou pasteur, comme beaucoup d'Arabes du VII<sup>e</sup> siècle ; le point décisif, c'est l'ignorance de l'État et tout ce qui en découle. Sans État, pas d'impôt, de ville, de prospérité et d'arts de la civilisation. Pas non plus de protections accordées aux citoyens : ni armée, ni police, ni justice, ni silos. La garantie contre l'agression, contre la famine, c'est la solidarité naturelle des clans et des familles, ce qu'Ibn Khaldûn appelle la *asabiya*. Cette organisation paraît inférieure à celle des États sédentaires, mais, en fait, elle cache un atout militaire fondamental : même si les armes manquent, *tout le monde* se bat dans un monde bédouin tandis que, dans le monde sédentaire, la fonction guerrière est, on l'a vu, abandonnée à des spécialistes soldés, et très chers, donc peu nombreux.

Comptons : pour entretenir un chevalier au XII<sup>e</sup> siècle dans l'Occident médiéval, il faut vingt à trente familles de paysans, une centaine de personnes. Et le système féodal, de prélèvement direct, est beaucoup plus efficace que celui des empires, dont l'administration fiscale dévore une part importante (30 à 40 %) de l'impôt recouvré. Voilà pourquoi, en dépit de leurs énormes populations, les Empires byzantin (qui doit monter la garde sur deux fronts : Orient et Balkans) et perse ne disposent que d'une très faible supériorité numérique face aux envahisseurs, avec le désavantage supplémentaire d'un recrutement hétéroclite.

## Le système bédouin se sédentarise

Le système bédouin, s'il suffit à faire sauter les deux verrous opposés par les empires en autant de batailles, a cependant ses limites qui expliquent l'arrêt des conquêtes. Pour commencer, la qualité de l'armement et la science du combat restent du côté des sédentaires. Cette supériorité explique l'échec arabe devant Constantinople en 717-718, où les murailles, et surtout le feu grégeois et la qualité de la marine byzantine, ont raison de l'assaut. Si les Arabes parviennent à rivaliser avec Byzance sur mer, il leur faut deux siècles pour y parvenir et ils ne dominent la Méditerranée qu'entre le IX<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle, avant le début de la domination italienne.

L'autre raison tient tout simplement à la nécessité : propriétaires d'un empire, les Arabes doivent l'administrer et fonder un État. Si



le pillage a suffi pendant quelques générations à mobiliser et financer les troupes, l'effondrement de la fiscalité ne dure pas au-delà de quelques générations. Dès la fin du VII<sup>e</sup> siècle, l'impôt est rétabli, tandis que le volontariat perd de son attrait pour les Arabes. Si la conquête marque le pas, en effet, ce n'est pas seulement parce que les Arabes sont peu nombreux, ou qu'ils se heurtent à d'autres sociétés organisées comme eux (Turcs en Asie centrale, Berbères au Maghreb...). Tout simplement, et comme le comprend Ibn Khaldûn, la société bédouine et ses solidarités fortes, si admirées de l'extérieur, sont un pis-aller pour ceux qui les vivent. Conquête de terres sédentaires, les Arabes s'empressent d'en adopter vite les avantages : la solidarité du cousin n'est plus si nécessaire quand on a une police, une justice et de bons soldats pour se défendre. Dès le VIII<sup>e</sup> siècle, les armées « arabes » le sont de moins en moins, et les Berbères ou les Persans y sont plus nombreux. En outre, l'État islamique encourage cette évolution, dans sa volonté de désarmer ses sujets — ce qui est, on l'a vu, le propre de tout État. Les guerres civiles des premières générations de l'Islam aboutissent soit au désarmement des vaincus (en particulier de l'Irak actuel,

très hostile aux Omeyyades enracinés en Syrie), soit à leur exil aux frontières (vers le camp de Merv en Iran, en particulier). L'empire s'apaise lui-même sa force d'expansion, ou plutôt, comme tout État constitué, dirait Ibn Khaldûn, il préfère sa paix intérieure, obtenue par le désarmement des Arabes, à son expansion extérieure. ■

La force de l'armée arabe réside dans sa capacité d'intégration des autres peuples : les conquérants des premiers temps (à gauche, un *ansar*, compagnon du Prophète) sont ainsi renforcés de contingents perses à l'Est (au centre) et Berbères à l'Ouest (à droite).

## ■ Le but des conquêtes a-t-il été la conversion des peuples soumis ?

Globalement, non ! Le thème de la guerre sainte, du jihad à mener contre le territoire de l'Infidélité, ne sera codifié que beaucoup plus tard, au début du IX<sup>e</sup> siècle (voir aussi p. 43). Sa mise en place suppose en fait une stabilisation des frontières, qui permette de distinguer un territoire de l'Islam d'un territoire infidèle. Donc, ce thème du jihad suppose en fait... un arrêt des conquêtes. Dans le premier siècle de très forte expansion, dont il ne nous reste que peu de témoignages historiques contemporains, l'Islam est la chose et la distinction des Arabes. L'Islam est le signe extérieur et visible de cette élite qui impose au reste de la population l'impôt et s'en attribue le produit. Loin de privilégier l'expansion de la foi, les conquérants choisissent surtout de préserver leur monopole sur la religion musulmane. Ainsi, vers 708, le gouverneur du Khurasan (nord-est de l'Iran) renvoie à leur religion zoroastrienne (et à leur condition de contribuables) plusieurs milliers d'Iraniens convertis à l'Islam — l'affaire fait scandale. Et en 718, le calife Umar II décide que la conversion à l'Islam ne dispensera plus de l'impôt foncier. Le refus (compréhensible) des Arabes de partager leurs prérogatives va avoir des conséquences radicales : les Omeyyades sont en effet abattus en 750 par une révolte partie du Khurasan et dirigée par un converti persan, même si ses troupes sont en partie arabes. L'élargissement réussi de l'Islam vers les peuples conquis qui s'ensuit avec les Abbassides à partir de 750 — dans lequel les Iraniens jouent un rôle clé — explique pourquoi l'Islam s'est maintenu à la différence de l'éphémère conquête mongole (voir p. 58).



# Poitiers : invasion ou raid ?

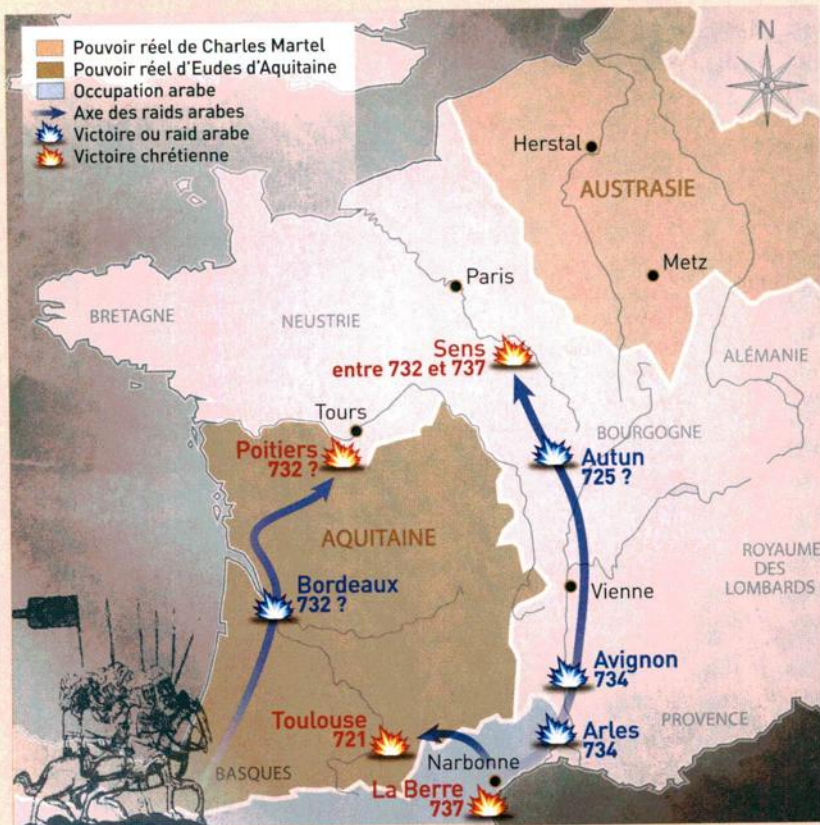
Par Pierre Grumberg

On sait peu de chose de la « bataille de Poitiers » en 732, dont le lieu et même la date font débat ! Ce qui est sûr, en revanche, c'est que la réalité est fort éloignée du mythe élaboré et récupéré ensuite au service de bien des propagandes.

## Charles dit « Martel »

(vers 690-741) est en titre le « maire du palais », régent de fait du royaume d'Austrasie. Après avoir vaincu ses rivaux, il parvient en 721 à unifier les royaumes francs sous le sceptre du fantoche Thierry IV. Charles conquiert dans la foulée l'Aquitaine (après Poitiers), la Provence (737-739) et pousse ses possessions en Allemagne du Sud et en Frise. Thierry mort, Charles assure seul le pouvoir après 737. Son fils Pépin (père de Charlemagne) lui succède : il dépose le dernier roi mérovingien en 751 et établit la dynastie carolingienne.

De sa capture en 719 jusqu'à sa prise par Pépin en 759, Narbonne est la base arabe d'où jaillissent les raids qui se heurtent aux Aquitains et surtout, à partir de 732, aux volontés conquérantes de Charles Martel.



« **A**bd al-Rahman réunit alors en Espagne une invraisemblable force de frappe destinée à envahir le royaume franc : des centaines de milliers d'Arabes et de Berbères [...] pressés de prendre possession des futures terres occupées [...]. » C'est ainsi que Lorant Deutsch décrit dans son *Hexagone* (Michel Lafon, 2013) les prémices de la bataille de Poitiers. Tout y passe : les atrocités, la conquête « *Coran dans une main, cimeterre dans l'autre* », la transformation des églises et synagogues en mosquées, les 200 000 hommes que Charles Martel envoie sur la route d'Aquitaine, le récit (sanglant) de la bataille et la conclusion inévitable : « *L'extension de l'Islam est stoppée.* »

Que de faits, que de chiffres, que d'images ! Que de fantasmes, surtout... Date, lieu, effectifs, déroulement du combat, intentions

des « envahisseurs »... On ignore presque tout en fait de la bataille dite « de Poitiers », sinon que cet épisode est noyé dans le brouillard de chroniques rédigées à une époque où la rigueur universitaire était inconnue. Ce que l'on sait, c'est d'abord que les Arabes prennent pied en Septimanie dès 719-720, conquête logique puisque la province et sa capitale Narbonne appartenaient aux Wisigoths défaits en Espagne deux ans plus tôt. De là, le gouverneur d'al-Andalus, al-Samh, tente en 721 de pousser vers l'Aquitaine... et se fait massacrer devant Toulouse par l'armée d'Eudes, duc de cette immense province (voir carte) et rival des rois francs.

En 732 ou 733 (la date diverge selon les sources, même si celle d'octobre 732 est la plus souvent retenue), Abd al-Rahman, le nouveau gouverneur, entreprend une expédition vers le Nord. Eudes tente de s'interposer mais il est battu près de Bordeaux. Les Arabes remontent alors vers la Loire et se heurtent à l'armée de Karl (alias Charles Martel), dirigeant de fait du royaume franc d'Austrasie. Où exactement ? Mystère. « *La chronique de Moissac* [rédigée au IX<sup>e</sup> siècle, NDLR] mentionne "un lieu proche de Poitiers" tandis que les chroniques arabes évoquent un "balât al-shuhadâ", traduit au XIX<sup>e</sup> siècle en "chaussée des martyrs" », explique Françoise Micheau, professeur d'histoire médiévale des pays d'Islam à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. On cherche donc une voie romaine aux environs de Poitiers, et l'on fixe

le lieu de la bataille à Moussais, à quelques kilomètres de la ville. Mais, en fait, "balât" signifie plutôt "palais", ou édifice somptueux. De sorte que le champ de bataille a bien pu se trouver près de la riche abbaye Saint-Martin de Tours, une belle cible pour un raid. »

Combien sont les adversaires ? « *Connaissant les effectifs disponibles à l'époque en Espagne musulmane, on peut estimer l'armée à quelques milliers d'hommes,* répond Pierre Guichard, ex-directeur du Centre interuniversitaire d'histoire et d'archéologie médiévales (Ciham, Lyon), une unité CNRS consacrée à l'histoire

des mondes chrétiens et musulmans au Moyen Âge. Elle ne peut qu'être principalement arabe, mais comprend peut-être aussi des Berbères, à la fois clients et rivaux des Arabes. » Guère plus de certitudes côté franc, dont on sait cependant la prédilection pour l'infanterie lourde. Charles peut sans doute compter sur le renfort d'Eudes, l'ex-ennemi qu'il a accueilli, à moins que ce dernier ne soit passé dans le camp d'Abd al-Rahman comme l'avancent certaines chroniques...

## Le « comment » fait débat, le « pourquoi » est discuté

Et le combat dans tout cela ? Il n'en existe aucun récit détaillé contemporain. La première « source » est la chronique anonyme rédigée par un chrétien d'al-Andalus (un mozarabe, donc) au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle : « *C'est un poème proche de l'épopée ou de la chanson de geste, sans souci de vraisemblance,* précise Françoise Micheau. Le passage consacré à la bataille, long de 120 vers environ, évoque sept jours d'affrontement, où les cavaliers arabes se heurtent au mur d'épées brandies par les Francs. Belle histoire, où l'auteur, inconsolable vaincu, veut distinguer une lueur

**L'envahisseur dans l'affaire, c'est Charles qui met la main sur l'Aquitaine.**



d'espoir pour la chrétienté. » Seule certitude : Abd al-Rahman est tué avec une partie de son armée. Reste à savoir ce qu'allait chercher le vaincu en Gaule mérovingienne. Pour Pierre Guichard, il s'agit d'une expédition de jihad (voir ce terme p. 43), en concordance avec la politique d'ensemble « expansionniste » du calife omeyyade de Damas Hisham ibn Abd al-Malik (724-743), très fortement « centralisateur ». L'expédition est semblable à celles qui ont lieu au même moment sur les fronts orientaux de l'empire (comme celui de l'Inde), et importante : « En atteste la présence du gouverneur d'Al-Andalus à la tête de l'armée, ce qui n'est pas rien. Le jihad implique à la fois le butin dont un cinquième est réservé à l'État, et une éventuelle avancée territoriale. En cas de succès, si l'on a les moyens, on propose (ou impose) un traité de paix (sulh) et de soumission aux populations conquises. » Pour l'historien, Eudes vaincu, et sans les Francs, rien n'exclut l'hypothèse d'un rattachement de l'Aquitaine au **dar al-Islam**.

Ce n'est donc pas la volonté d'extension du territoire soumis à l'Islam qui fait défaut, mais la force : en 732, les Arabes arrivent au bout de leurs capacités d'expansion. Françoise Micheau ne partage pas cette vision. Pour elle, Abd al-Rahman dirige simplement une opération de pillage, une razzia (ghazwa) dont l'évocation en quelques lignes dans les (très rares) sources arabes ne cadre guère avec une invasion de grande ampleur et qui ressemble à celle (sans lendemain) d'Autun en 725. « En outre, l'instabilité politique en al-Andalus, où six gouverneurs se succèdent de 726 à 736, dans un climat tendu entre Arabes et Berbères, se prête mal à un projet de conquête. Il n'est pas exclu, certes, qu'un raid se mue en installation, si les populations ne résistent pas. Mais rien n'indique une telle volonté au départ. »

Comment parler en outre de coup d'arrêt, demande l'historienne, puisque les raids reprennent en effet en 734, peut-être avec la complicité du comte chrétien de Provence, Mauronte, inquiet des menées austrasiennes. S'il y a un envahisseur dans l'affaire, en effet, c'est bien Charles, qui profite de la faiblesse d'Eudes (le grand vaincu de « Poitiers-Tours », souligne l'historien Michel Rouche ; voir bibliographie p. 59) pour mettre la main sur l'Aquitaine et, bientôt, tout le Sud de la Gaule : en 737, on le retrouve sur la Berre, près de Narbonne, où il



écrase un nouveau contingent arabe — la ville ne tombera qu'en 759 après sept ans de siège.

### Un mythe pour nourrir la propagande

Victoire parmi d'autres — celles de Toulouse ou de la Berre sont tout aussi significatives —, « Poitiers » gagne sa place dans les livres d'histoire pour des raisons qui ont plus à voir avec la politique et la propagande que l'importance stratégique. Avec les chroniqueurs carolingiens puis ceux des rois de France au XIII<sup>e</sup> siècle,

Poitiers sert à légitimer les ambitions royales de la famille de Charles, puis à glorifier le roi champion de la chrétienté. Apparaît là le chiffre délirant des 385 000 envahisseurs (tiré en fait d'une source du VIII<sup>e</sup> siècle évoquant la bataille de Toulouse en 721), que Paul-Émile de Vérone, chargé par François I<sup>er</sup> d'exalter à son tour la nation France, arrondit à 400 000 au début du XVI<sup>e</sup> siècle. La III<sup>e</sup> République, à son tour, utilise ce « mythe de Poitiers » pour renforcer le patriotisme et justifier les entreprises coloniales. Et enfin, tout au bout, vient Lorant Deutsch. ■

**Héros mythiques de la nation France, Charles et ses guerriers venaient majoritairement d'Allemagne actuelle et parlaient des langues germaniques.**

Le **dar al-Islam** désigne le « pays de l'Islam », par opposition au *dar al-harb*, « pays de guerre », qui doit être gagné à l'Islam, et au *dar al-suhl*, « pays de la trêve », qui n'est pas conquis militairement mais verse un tribut.





Goût de l'exploit individuel pour les Arabes (en haut, à l'époque des croisades) contre discipline collective chez les Mongols (en bas) : deux différences aux répercussions tactiques fondamentales.

# Arabes et Mongols : une fausse ressemblance

Par Laurent Henninger

Il serait tentant de dresser un parallèle entre les conquérants arabes et mongols qui ont, en quelques dizaines d'années, enlevé d'immenses territoires en bousculant des armées régulières. Mais les nomades d'Arabie et ceux des steppes asiatiques ont une histoire bien différente.

**Gengis Khan** (« chef universel », v. 1162-1227), de son vrai nom Temujin, unifie sous son contrôle les tribus mongoles puis conquiert la quasi-totalité de l'Asie centrale, de la Mandchourie jusqu'à l'Ouzbékistan (voir G&H n° 7, p. 80).

Le **chamanisme** est une pratique de médiation entre le monde des hommes et celui des esprits (défunts, animaux...) par l'intermédiaire de tranSES.

Comparer l'expansion des Arabes et les invasions mongoles semble *a priori* légitime. Dans les deux cas, des peuples nomades jaillissent du néant, bousculent des armées régulières, déferlent sur des empires « civilisés » et fondent le leur sur des espaces gigantesques. Même apparente similitude dans les armées arabes et mongoles : leurs forces sont composées d'hommes dont le combat est une seconde nature. Ils sont issus en effet de sociétés tribales dans lesquelles tout homme valide est un guerrier, toujours impliqué dans une razzia ou encore une obscure vendetta familiale ou avec une tribu ennemie appartenant à la même civilisation.

Dans les déserts d'Arabie comme dans les steppes mongoles, ces tribus ont été unies par la force — et la promesse de butin — par un homme charismatique qui a dû d'abord lutter féroce-ment contre ses pairs : Muhammad d'un côté, **Gengis Khan** de l'autre. Que l'ennemi extérieur vienne à disparaître, et la belle unité ne tarde pas à s'effilo-cher... Mais on est dans les deux cas disposé à accueillir d'autres peuples que l'on entraînera dans l'entreprise. Enfin, bien qu'Arabes et Mongols soient capables de créer des forces nombreuses en mobilisant presque tous leurs hommes, les deux peuples restent démographiquement faibles : jamais leurs armées ne rassembleront les centaines de milliers, voire les millions de soldats que

les chroniqueurs se complaisaient à décrire jusqu'à une époque récente. Les « hordes innombrables » appartiennent à la légende. Ces similitudes sont importantes et il convient de les rappeler. Pourtant, la comparaison s'arrête là. Sur tous les autres aspects, ces deux entreprises impériales diffèrent de façon assez radicale. Ainsi, et alors que l'expansion arabo-musulmane est un cas unique dans l'histoire de la péninsule Arabique, les Mongols s'inscrivent dans la longue lignée de ces peuples cavaliers issus du cœur de la steppe asiatique qui envahissent et terrorisent les sociétés sédentaires, de la Pologne à la Corée en passant par la Perse et la Chine, entre le III<sup>e</sup> siècle avant notre ère et le XVII<sup>e</sup> siècle. Chez ces peuples,



le passage à l'empire est cyclique et non pas un fait unique. Autre différence : alors que les peuples des steppes sont exclusivement nomades, une partie des Arabes ne l'est qu'à moitié, certains étant même des citadins (comme Muhammad) bien que l'appartenance à une tribu prime sur tout, y compris pour ceux qui résident dans les villes. Cette particularité dote les Arabes, tout bédouins qu'ils soient, d'une ébauche de civilisation, avec écriture et embryon de culture urbaine. En outre, animés par la perspective du butin, ils sont également motivés par leur foi religieuse. Résultat : ils « arabisent » (au moins en partie) les peuples qu'ils soumettent. Aucune volonté de conversion ou d'adhésion en revanche chez les Mongols : pour la plupart adeptes du **chamanisme** (ou chrétiens nestoriens pour quelques-uns ; voir p. 54), ils restent indifférents aux questions religieuses. Si la destruction de mosquées et

## Ils ont une conception très différente du combat et de la valeur guerrière.

Kennedy, dans *Les Guerres nomades* (voir bibliographie) : « La vie dans les steppes est excessivement rude, et les ennemis sont traités avec la plus grande sauvagerie. Ici, rien de cette quasi-chevalerie qui caractérise la société bédouine à l'époque préislamique. L'ennemi est pris à revers, empoisonné [une pratique qu'auraient abominée les Bédouins], on lui brise l'échine ; femmes et enfants sont massacrés ou réduits en esclavage. »

Sur le plan strictement militaire, on retrouve un même vernis apparent de similitude, qui cache de profondes différences. Ainsi, la sélection des chefs est à certains égards comparable : chez les Arabes, tous les chefs sont des Mecquois ou de la tribu des Quraysh (voir p. 45), se connaissent tous, pour le meilleur ou pour le pire, s'aime ou (plus souvent) se détestent depuis longtemps. L'expansion arabe musulmane utilise les hiérarchies que l'oligarchie marchande de

La Mecque a constituées à son profit avant l'islam. Des processus comparables sont à l'œuvre chez les Mongols. On retrouve d'autres ressemblances dans la capacité arabe à mener des raids audacieux loin en territoire ennemi (tel Poitiers ; voir p. 56). Mais ces opérations n'ont pas le côté systématique illustré par le célèbre général **Suboteï**, brillant adjoint de Gengis Khan.

### Honneur individuel contre discipline collective

Le système d'entraînement, en revanche, n'a rien de commun. Alors que les Arabes apprennent soit individuellement, soit par la pratique constante de la razzia et des guerres intestines, les Mongols mettent très tôt en place un système aussi spectaculaire qu'efficace : chaque année, l'armée entière est rassemblée pour une gigantesque bataille dans la steppe, durant laquelle des milliers

d'animaux sont mis à morts. Les guerriers apprennent de la sorte non seulement le danger physique qu'il y a à affronter des ours, des loups ou des tigres, mais surtout la discipline et la coordination. Ainsi se forge également un puissant esprit de corps dans les unités. Rien de tel chez les Arabes, assoiffés, eux, d'exploits individuels et d'honneur, deux notions qui les rapprochent des Vikings.

Cette conception très différente du combat et de la valeur guerrière a d'importantes répercussions sur le champ de bataille. Comme l'explique Hugh Kennedy, « en tactique comme en stratégie, [les Arabes] se montrent étonnamment conventionnels. Aucune innovation tactique notable, rien de ces vagues de troupes irréprouvables, de ces vastes mouvements d'encercllement qui feront la gloire des Mongols. Aucune arme secrète décisive. Les musulmans présentent une ligne de front avec aile droite, centre, aile gauche, tout comme l'ennemi. » Les savantes manœuvres des Mongols sont hors de portée des armées arabes. De même, les Bédouins n'atteindront jamais l'expertise des hommes des steppes en matière de guerre de siège : les villes sont à leurs yeux trop précieuses pour être prises d'assaut. Elles seront donc bien souvent négociées, voire tout simplement ignorées au moins dans un premier temps. Là encore, la civilisation a bien plus de prise sur ces peuples finalement assez proches des Méditerranéens. Ce qui explique d'autant mieux non seulement la victoire initiale mais aussi la pérennité de la conquête. ■

**Suboteï** (v. 1175-1246) est le meilleur stratège de Gengis Khan et de son successeur Ogodeï. Sous son commandement, les Mongols écrasent les armées polonaises et hongroises à l'Ouest (et prennent la ville de Pest en 1241), tout en détruisant l'empire chinois des Song à l'Est.

### Pour en savoir + sur le dossier

- *Le Moyen Âge en Orient – Byzance et l'Islam*, Alain Ducellier, Michel Kaplan, Bernadette Martin, Françoise Micheau, Hachette, 2012 (réédition).
- *Les Guerres nomades*, Hugh Kennedy, Autrement, coll. Atlas des guerres, 2005.
- *Les Débuts de l'Islam. Jalons pour une nouvelle histoire*, Françoise Micheau, Téraèdre, 2012.
- *Les Débuts du monde musulman VII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle*, sous la dir. de Thierry Blanquis, Pierre Guichard, Mathieu Tillier, Nouvelle Cléo, 2011.
- *Histoire des Berbères*, Ibn Khaldûn, trad. par Abdesselam Cheddadi, Pléiade, 2012.
- *Ibn Khaldûn et les sept vies de l'Islam*, G. Martinez-Gros, SindBad/Actes Sud, 2006.
- *Histoire de l'Islam et des musulmans en France du Moyen Âge à nos jours*, Mohammed Arkoun (dir.), Livre de Poche, 2010 (rééd.).
- *Yarmuk AD 636: The Muslim Conquest of Syria*, David Nicolle, Osprey, 2000.
- *The Great Arab Conquests*, H. Kennedy, Da Capo, 2007.
- *Decline and Fall of the Sasanian Empire*, Parvaneh Pourshariati, Tauris&Co, 2009.
- « Arabes ou Occitans ? Les vaincus de Poitiers », Michel Rouche, in *L'Histoire* n° 45, mai 1982, p. 21-27.
- *Les Carolingiens et al-Andalus (VII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> s.)*, Philippe Sénac, Maisonneuve et Larose, 2002.
- *Histoire de l'Afrique du Nord, des origines à 1830*, Charles-André Julien, Payot, 1994.





**OFFREZ-VOUS CE COLLECTOR!**

**Offrez-vous le livre du siècle!**

Découvrez vite ce nouveau coffret de 2 livres reprenant le meilleur de *Science & Vie* : près de 1 000 pages et plus de 3 000 illustrations retraçant un siècle de science et de découvertes.

1913-2013 : pour célébrer un siècle d'existence, le magazine *Science & Vie* a ouvert ses archives. Remontant le temps, cet ouvrage témoigne d'un siècle où tout a changé, dans tous les domaines des sciences et dans toutes les dimensions de la vie.

Les deux volumes rassemblent une somme incroyable d'illustrations, photographies et documents, dans une édition luxueuse, pour laquelle toute la rédaction s'est mobilisée.

**Coffret 2 livres Témoin d'un siècle**

**Volume 1**  
 « Un siècle de science par *Science & Vie* »  
 classé année par année et thématiquement ;

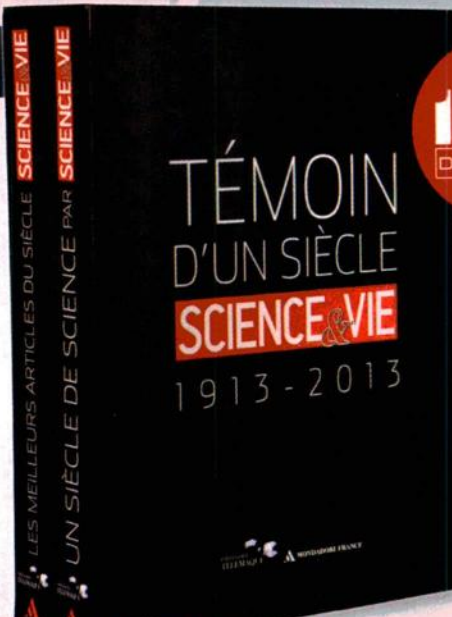
**Volume 2**  
 « Les meilleurs articles du siècle »  
 rédigés dans *Science & Vie*,  
 le n°1 de la presse scientifique  
 en France.

Dim. 22,5 x 28,5 cm.  
 2 LIVRES DE 500 PAGES COULEUR CHACUN.  
 COÉDITION TÉLÉMAQUE ET *SCIENCE & VIE*.

**LE MEILLEUR DE  
 SCIENCE & VIE**

Avec le soutien  
 de l'**École  
 polytechnique**  
 et de sa **Fondation**

éditions  
**TÉLÉMAQUE**  
**MONDADORI FRANCE**



89€  
**75,05**  
 seulement!  
**PRIX  
 EXCEPTIONNEL  
 DE LANCEMENT\***  
**FRAIS D'ENVOI  
 COLISSIMO  
 OFFERTS**

**OFFRE SPÉCIALE G&H N°4**

**OFFRE SPÉCIALE N°4  
 « 5 packs DVD G&H »**

LES 5 DVD + 5 LIVRETS  
**39,60**  
 au lieu de 49,50€  
 seulement

**FRAIS D'ENVOI  
 OFFERTS**

**Retrouvez un florilège  
 de succès cinématographiques...**

dans ces 5 films de guerre avec pour chacun, un livret  
 collector illustré de 16 pages.

**LE PACK « DVD + LIVRET COLLECTOR » - 9,90€**  
 Collection « Les chefs-d'œuvre du film de guerre »

**PACK G&H N°16 LES PONTS DE TOKO-RI**

Les combats aériens de la Guerre de Corée. Couleur. 1h43. Film américain.

**PACK G&H N°17 TORPILLES SOUS L'ATLANTIQUE**

Robert Mitchum et Curt Jurgens... Couleur. 1h33. Film américain.

**PACK G&H N°18 LES DUELLISTES**

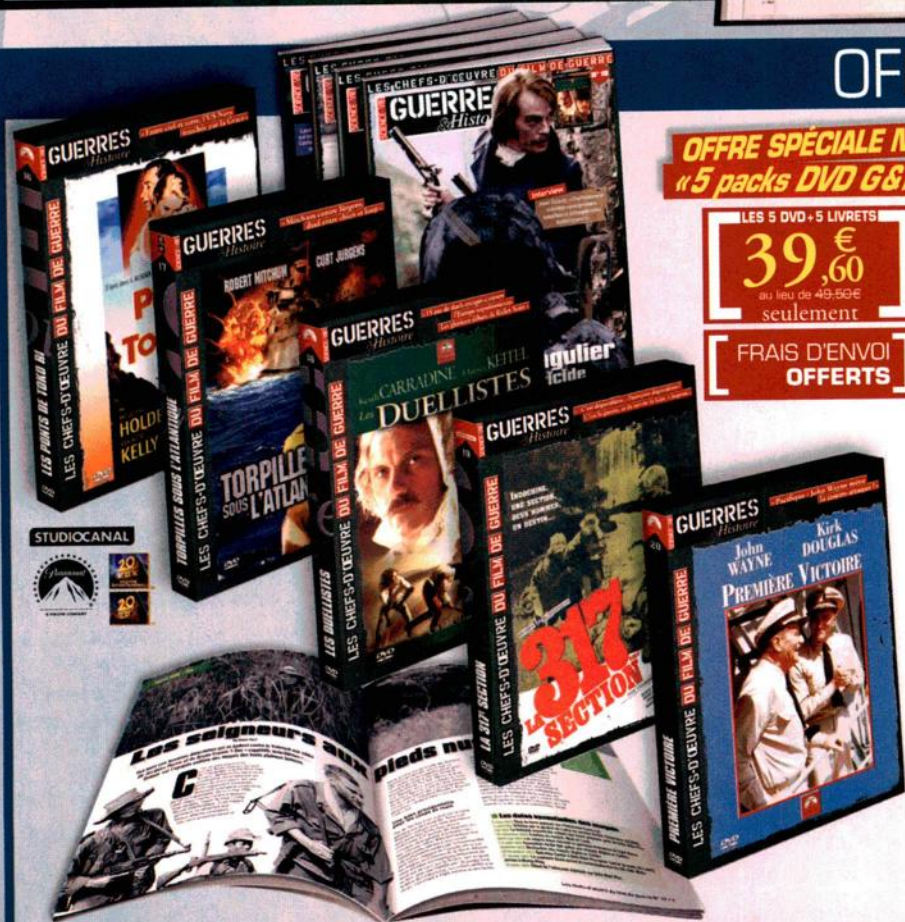
L'honneur jusqu'au boutisme. Couleur. 1h36. Film britannique.

**PACK G&H N°19 LA 317<sup>e</sup> SECTION**

Les maquis des haut plateaux laotiens. N&B. 1h30. Film français.

**PACK G&H N°20 PREMIÈRE VICTOIRE**

L'héroïsme américain à Pearl Harbor. N&B. 2h40. Film américain.



© 1985 by Sigma Productions, Inc. Tous droits réservés. © 1985 - STUDIOCANAL / BENTON & BOWLES. La 317<sup>e</sup> section. © 1985 - STUDIOCANAL / BENTON & BOWLES. La 317<sup>e</sup> section. © 1985 - STUDIOCANAL / BENTON & BOWLES. La 317<sup>e</sup> section.







# Guerre du Kippour : comment Israël s'est laissé surprendre

Deuxième partie

## L'orgueil rend aveugle

Une enquête en deux volets de notre envoyé spécial en Israël, Eitan Haddok  
La première partie a été publiée dans *GH* n° 15, p. 60 à 65.

Ni artillerie ni fantassins.  
La charge des tanks  
israéliens se brise contre  
une infanterie égyptienne  
retranchée et bien équipée.



Israël n'a rien vu venir en ce 6 octobre 1973. À l'échec du renseignement militaire, s'ajoute une impréparation totale de ses forces armées. Persuadé que ses ennemis arabes n'oseront pas attaquer, fort de sa supériorité aérienne, Israël a une guerre de retard. Des faiblesses que l'Égypte et la Syrie vont savoir exploiter... les trois premiers jours.

Une étrange lumière flottant paresseusement dans l'air. Et puis le flash éblouissant d'une explosion, le feu... C'est ainsi que les tankistes de Tsahal décrivent leur première expérience de la guerre, celle des missiles **Sagger** déployés par les attaquants égyptiens qui franchissent le canal de Suez dans l'après-midi du 6 octobre 1973 (voir carte p. 65). Désemparés, les chefs de peloton israéliens envoient dans la soirée le

même rapport à leurs commandants de bataillon et de brigade : en tentant d'approcher pour secourir les forts encerclés le long du canal, ils sont tombés sur un os. Loin de détalier comme en 1967, les Égyptiens s'enterrent puis surgissent de leurs trous, hérissés de tubes de lance-roquettes **RPG-7** (voir p. 65). Et quand les tanks reculent pour sortir de leur mortel périmètre, c'est pour s'exposer aux coups des missiles.

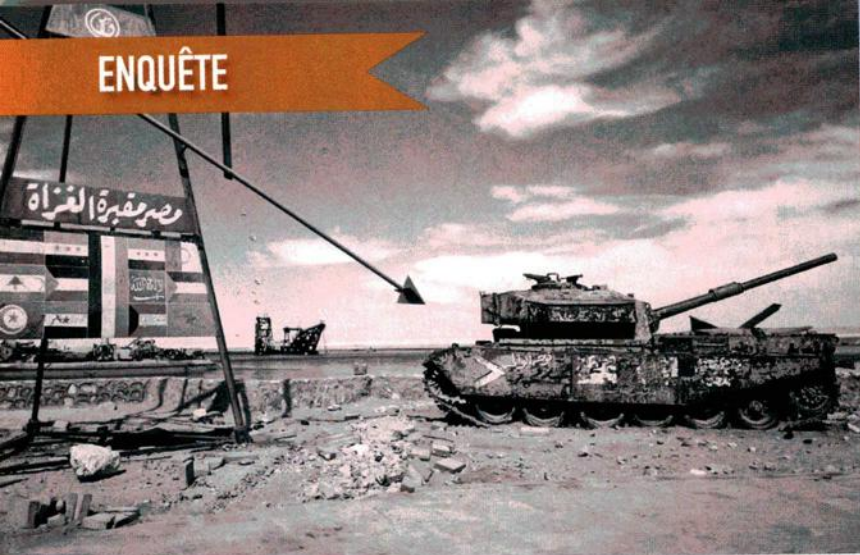
Les pertes sont effarantes. À l'aube du 7 octobre, il ne reste dans le Sinaï que 110 chars disponibles sur 290 la veille... Les contre-attaques

désespérées des jours suivants n'apportent rien, sinon de nouvelles pertes. Et Tsahal n'est pas seulement malmenée au sol. Le ciel aussi est teinté de noir. Le premier jour de guerre coûte à l'aviation une trentaine d'avions, 8 % de ses forces. Là encore, les Israéliens sont catastrophés : chaque avion risqué au-dessus du canal — ou du Golan au nord attaqué par les Syriens — s'expose à un mur de missiles et d'obus de DCA. David « Dado » Elazar, le patron de Tsahal, regarde avec inquiétude ces bilans matériels. En dépit des affirmations rassurantes du

Le missile 9K11 Maliyutka (« bébé ») plus connu sous son nom de code OTAN de **Sagger** est développé par l'URSS en 1961. Guidé par fil à l'aide d'un joystick, il est équipé d'une charge creuse (explosif configuré pour produire un jet de métal en fusion) perçant 40 cm de blindage. Le missile et son système de guidage, emballés dans une valise, pèsent moins de 12 kg. Sa portée est comprise entre 500 et 3000 m, atteints en 25 secondes, délai long qui favorise l'évitement.

Une formation de M60 israéliens fonce dans le Sinaï. Sans infanterie d'accompagnement, comme la doctrine le prévoit, une telle charge est vouée à l'échec face à une infanterie retranchée et immanquablement avertie par l'immense nuage de poussière.





Sur le Golan, un Centurion détruit rappelle la férocité des combats. Les tankistes de Tsahal ont payé cher leurs errances tactiques. Ils représentent 55 % des 2 656 tués et 7 250 blessés (au centre) pendant la guerre. 293 sont en outre capturés puis exhibés complaisamment par leurs geôliers (à droite).

Le système de missile antiaérien 2K12E *Kvadrat* (« carré », version export du Kub) plus connu sous le code OTAN de SA-6 Gainful est mis en service en 1970. Il est redoutable en 1973 pour trois raisons : efficacité à basse altitude (80 à 11 000 m), portée (3 à 24 km) et, surtout, mobilité : montée sur chenilles, une batterie (quatre lanceurs triples, radar d'acquisition, radar de tir, véhicules de servitude, 48 missiles) peut changer de site en quinze minutes.

gouvernement Nixon au Premier ministre Golda Meir, Israël sait qu'il ne pourra pas remplacer à temps les tanks perdus. Le 10 au soir, Dado est prêt à jeter l'éponge : « Il faut chercher le cessez-le-feu pour reconstruire l'armée... », demande-t-il à Moshe Dayan. Le ministre de la Défense, qui a désespéré au point d'envisager l'usage de la bombe A (voir ci-dessous), s'en garde bien. Mais l'aveu de Dado est révélateur : Tsahal n'est pas seulement surprise au niveau stratégique mais aussi sur le plan tactique.

## Une guerre de retard

Comment expliquer que l'armée, qui passait pour la meilleure du monde à la fin de la guerre des Six Jours, en 1967, ait pu tomber si bas ? À cette question posée par la commission Agranat chargée en novembre 1973 d'enquêter sur le fiasco du mois précédent, Dado répond : « Nous n'avons pas mobilisé à temps mais nos préparations se sont avérées adéquates. » L'allusion à Dayan, qui a refusé la mobilisation à la veille de la guerre (voir G&H n° 15 p. 64), est à peine voilée, mais la réponse de ce dernier

est cinglante : « Ce ne sont pas la vigilance ou la mobilisation qui se sont révélées défailtantes, mais le concept opérationnel. » En réalité, Dayan a tort sur les deux premiers points mais raison sur le troisième. Les Israéliens sont en effet surpris en flagrant délit d'incompétence, pour trois raisons majeures : doctrine périmée, cécité arrogante et intelligence arabe. Si Tsahal est si mal préparée au combat, c'est d'abord en effet parce qu'elle a une guerre de retard en 1973. De 1967, elle a tiré des enseignements dangereux. Le premier, érigé en doctrine par la tête pensante des blindés et second de Dado, Israël Tal, est que le tank se suffit à lui-même. Dans les espaces ouverts du désert, appuyé par l'aviation et l'artillerie, servi par des tireurs d'élite surentraînés, il constitue la meilleure parade contre le char adverse. Il valorise de plus la supériorité de manœuvre israélienne. Enfin, le tank offre un maximum de puissance de feu et de protection en échange d'un effectif minimal, atouts appréciés dans un pays peu peuplé et ultrasensible aux pertes. Tsahal mise donc tout sur ses quelque 3 000 chars, alors que l'infanterie mécanisée est réduite et reléguée à un rôle très secondaire. Elle ne dispose pour se déplacer que de vieux half-tracks M3 de 1945, à l'exception de 448 véhicules M113 américains modernes.

## Un piège antichar...

Cette prépondérance accordée au char a un énorme défaut : elle prévoit que les Arabes fassent exactement ce qu'on attend d'eux. C'est effectivement ce qui se passe sur le Golan,

où les Syriens se jettent à 10 contre un face aux blindés israéliens... et se font étriller (voir G&H n° 10, p. 8). Mais dans le Sinaï, les Égyptiens ne jouent pas le jeu : leur offensive repose sur une infanterie bardée de capacités antichars encore jamais vues. Le chef d'état-major égyptien Saad el-Shazly, patron de l'offensive à travers le canal, a doté chacune des cinq divisions d'assaut de 72 Sagger et 535 (!) RPG-7, sans compter 147 canons et armes sans recul et des milliers de grenades RPG-43. Au total, la muraille cumule près de 4 000 armes, plus que n'en renferme l'arsenal de l'US Army. Les tankistes israéliens s'y cassent les chenilles, ce qui les expose aux canons des chars égyptiens en deuxième échelon. « La quantité des armes antichars s'est muée en qualité », résume

Emmanuel Sakel, alors commandant d'un bataillon de chars dans le Sinaï. La surprise, dans cette affaire, n'est pas constituée par le Sagger mais plutôt par l'échelle à laquelle on l'emploie : « Bien sûr que nous connais-

sions ces armes, s'insurge ainsi Ilan Weischenbaum, alors officier de renseignement dans une brigade blindée. *J'ai été touché par un Sagger en 1970 lors de la guerre d'usure, ça m'a coûté l'œil gauche.* » Ces armes, employées au compte-gouttes de 1967 à 1970, n'ont eu qu'un impact opérationnel très limité. On néglige donc de se préparer pour une menace de second plan, surtout dans une armée de réserves où le temps est compté... et où l'on reste persuadé que l'ennemi n'osera jamais attaquer.

« Employer les tanks comme nous l'avons fait violait une leçon de base du combat blindé tirée de

## ■ Quand Moshe Dayan et Golda Meir s'opposent sur la bombe

Moshe Dayan était-il prêt à déclencher le feu nucléaire ? Il semble au moins y avoir pensé, révèle un épisode rapporté début octobre dernier par Arnan « Sini » Azaryahu, assistant d'Israël Galili, alors conseiller défense de Golda Meir. La scène se déroule le 7 octobre 1973, à la fin d'une réunion à laquelle assistent Dayan, Galili, Meir, le vice-premier ministre Yigal Allon et « Dado » Elazar, le chef d'état-major. Ce dernier quitte la pièce. Dayan fait mine de sortir aussi et pose sa main sur la poignée, puis il lâche innocemment : « Ah, j'ai oublié quelque chose d'important... » Et il demande alors à Golda Meir d'autoriser Shalhevet Freier, le responsable de l'arme qui attend justement dans la pièce voisine, de préparer sans tarder une « option » nucléaire. Selon Azaryahu, Dayan espère que le départ de Dado, qu'il suppose hostile à son idée, aidera à faire passer son projet. Mais Galili et Allon s'insurgent : les réservistes sont en route pour le Golan et suffiront à arrêter l'attaque. Pas question de paniquer ! Meir tranche alors : « *Tishkach mizeh!* [oublie ça !] » Dayan quitte alors la pièce en protestant. Galili s'assure ensuite que Freier reçoive l'ordre de tout arrêter de Meir en personne...





la Seconde Guerre mondiale, écrit dans ses mémoires le général Avraham « Bren » Adan, chef d'une division blindée dans le Sinaï. Avec de l'artillerie et des fantassins, ils auraient pu survivre. Sans eux, ils composaient une équipe déséquilibrée, inefficace face à l'infanterie. » Il n'est pas trop tard pour appliquer la leçon : « Après quelques jours, nous avons sérieusement réduit les pertes en appliquant des recettes simples, explique Emmanuel Sakel. Les missiles sont lents et on peut les éviter en manœuvrant. Tirer en direction du servant fausse souvent sa visée. Et nous avons pris l'habitude d'accompagner nos attaques par des tirs d'artillerie, de mortiers et de mitrailleuses de 12,7 mm pour maintenir les fantassins égyptiens au fond de leurs trous. » Difficile de compter cependant sur l'aide attendue de l'aviation : rien ne va plus de ce côté-là non plus.

### ... et antiaérien

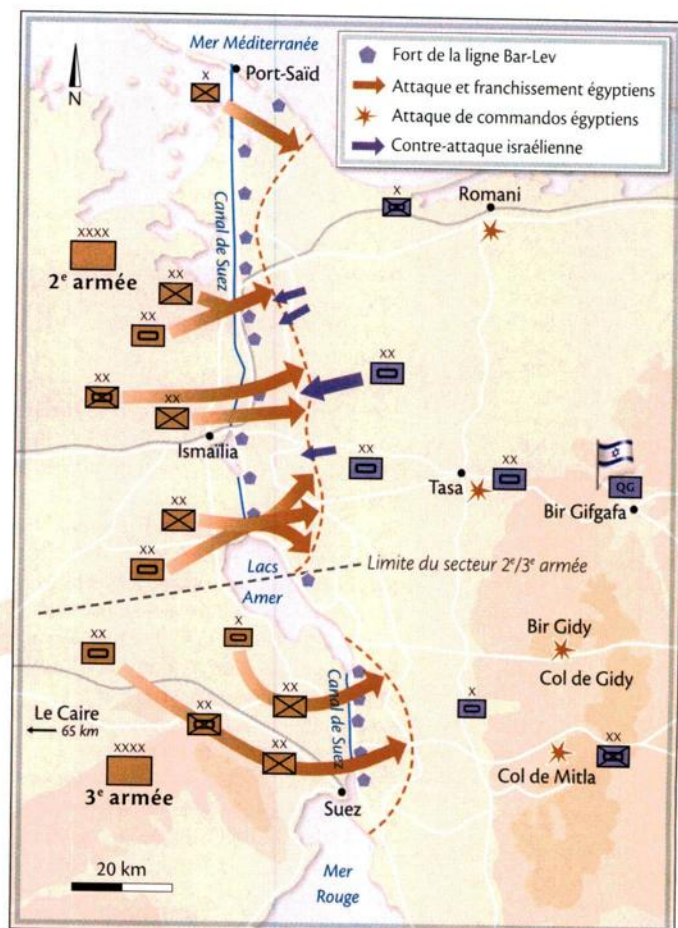
Dans les airs, Israël a également une guerre de retard. En 1967, les Mirage israéliens ont cloué au sol MiG et Sukhoï adverses dès la première heure, offrant par la suite un soutien efficace et une liberté de mouvement absolue aux tanks. « Cette expérience est restée gravée dans la conscience collective, et dans celle de l'état-major,

d'où des attentes énormes vis-à-vis de l'aviation, témoigne le lieutenant-général Israël Baharav, pilote en 1973 avant de devenir chef du renseignement de l'aviation. Mais contrairement à 1967, nos résultats sont allés à l'inverse des espérances... »

Exactement comme les Égyptiens élaborent au bord du canal un piège antichar, ils conçoivent (et les Syriens avec eux) un piège pour avions. Pas question en effet de combattre dans le ciel, les chasseurs arabes se font régulièrement massacrer. C'est du sol que doit s'élever la forteresse. Avec l'appui soviétique, les Arabes élaborent alors un système antiaérien d'une densité et d'une puissance inégalée, « même autour de Moscou », dira Benny Peled, commandant de l'aviation israélienne.

De fait, les Égyptiens alignent 135 batteries de missiles SA-2 et SA-3 et au moins 20 batteries des tout nouveaux SA-6, montés sur chenilles. S'y ajoutent plus de 2 100 affûts antiaériens Shilka, 5 000 SA-7 lancés à l'épaule, le tout intégré dans un réseau de cellules assurant leur mutuelle protection. Un authentique défi tactique, que les Israéliens s'estiment capables de relever. À tort : « On a parlé du "Concept" du renseignement [voir G&H n° 15 p. 62], du concept de l'armée de terre, du concept politique [voir p. 67], eh bien,

nous avons notre concept aérien, répond le général Giora Furman, chef



des opérations de l'aviation pendant la guerre. Et même si l'on n'aime pas l'avouer, il était tout aussi erroné ! »

### Une livraison imprévue

Ce « concept aérien » porte le nom de deux opérations, Tagar pour le front égyptien et Dougman 5 pour le Golan. Il est le fruit de deux années de travail acharné, destiné à neutraliser les missiles et consiste, pour l'essentiel, à une attaque de saturation visant les batteries simultanément, de façon à les empêcher de se défendre mutuellement. L'ennui est que la donne change en cours d'élaboration... « Nous connaissions les SA-2 et SA-3, nous savions nous mesurer à eux et notre plan nous permettait de répondre à un schéma modèle comportant 135 batteries à six rampes de lancement, reprend Giora Furman.

Le 6 octobre à 14 h 20, après pilonnage de la ligne Bar-Lev, 5 divisions d'infanterie égyptiennes (25 000 hommes) traversent le canal. Leur objectif : y jeter 10 ponts avant de constituer à 8 km en profondeur une ligne antichar. Cette belle réussite laisse cependant un trou entre la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> armée, exploité le 16 par un contre-franchissement israélien.

Les armées arabes sont équipées en 1973 de centaines de ZSU-23-4 Shilka (du nom d'un fleuve d'Extrême-Orient) armés de 4 de canons de 23 mm. Ces engins chenillés capables de cracher 3 400 à 4 000 obus par minute couvrent bien les basses altitudes (0 à 1 300 m) et forment un couple idéal avec les SA-6.

Le lance-roquettes antichar RPG-7 (ci-contre) est la version soviétique du bazooka, diffusée dans les années 1960 à des millions d'exemplaires. La tête à charge creuse de la roquette [voir Sagger p. 63] perce 260 mm de blindage. Non guidé, le projectile est imprécis et la portée de 300 m toute théorique.





Les missiles S75 Dvina et S125 Neva (noms de fleuves ; codes OTAN : SA-2 Guideline et SA-3 Goa) sont des missiles conçus dans les années 1950. Ces armes fixes sont efficaces à haute altitude (30 000 m) mais pas en dessous de 300 m. Elles sont pratiquement obsolètes en 1973. Le 9K32M Strela (flèche ; code OTAN : SA-7 Grail) est un lance-missiles portable (15 kg), couvrant les basses altitudes (50 à 2 300 m). Trop léger, il représente essentiellement une nuisance mais, tiré en salves massives, gêne les attaquants.

En revanche, nous ne savions rien des performances des SA-6. Et voilà que ces missiles débarquent quelques mois avant la guerre [en fait, une brigade est déployée autour du barrage d'Assouan dès juillet 1972, mais sous contrôle soviétique, NDLR], sans que nous ayons eu le temps d'étudier ses paramètres électroniques. » Ces nouvelles armes mobiles faussent tout : « Notre schéma, trop rigide, reposait sur un repérage précis des batteries, continue Giora Furman. Or, il faut compter deux heures et demie entre la dernière photo aérienne et l'attaque, largement de quoi laisser aux batteries le temps de se déplacer. De plus, le repérage par signal électronique était impossible pour le SA-6 dont on ne connaissait pas les paramètres. » Pourtant, ces faiblesses n'entraînent pas, faute d'alternative, de remise en cause des plans... L'autre défaut du tandem Tagar-Dougman 5 est que son efficacité maximale repose sur une attaque préventive, bénéficiant de ce fait de

la surprise. « D'où le caractère crucial des 48 heures de préavis exigé par l'état-major de Tsahal, temps nécessaire à la mobilisation générale d'une part mais aussi à la neutralisation des batteries de missiles d'autre part », rappelle Israël Baharav. Benny Peled a bien prévenu ses chefs : sans le délai exigé, ses avions ne pourront garantir la supériorité aérienne. Mais si les dirigeants accordent la mobilisation des pilotes la veille de la guerre, ils n'autorisent pas, par crainte de représailles politiques américaines, l'attaque préventive au matin du 6 octobre... Et tout le plan s'effondre comme un château de cartes. Une fois l'offensive égyptienne et syrienne lancée, l'aviation est débordée : à peine la première vague de Tagar a-t-elle décollé vers le front égyptien que les avions sont rappelés sur le Golan où la situation est désespérée. Bâclé, le plan Dougman 5 se plante alors sur les SA-6. Résultat : l'aviation est incapable d'assurer le soutien des troupes terrestres à l'heure où elles en ont le plus besoin.

Le 10 octobre, seules les pertes des premiers jours apparaissent aux yeux de Dado, et la situation paraît compromise. Alors que le doute s'installe à Jérusalem, le Mossad jette une nouvelle bombe : Sadate prépare une offensive ! Les Israéliens n'en croient pas leur chance. Solidement installés sur les rives du canal, les Égyptiens ont le succès en main depuis le soir du 9 octobre : ils ont infligé un cuisant revers à une armée jugée « invincible », restauré l'honneur des armes arabes, actionné le levier de négociation désiré par Sadate.

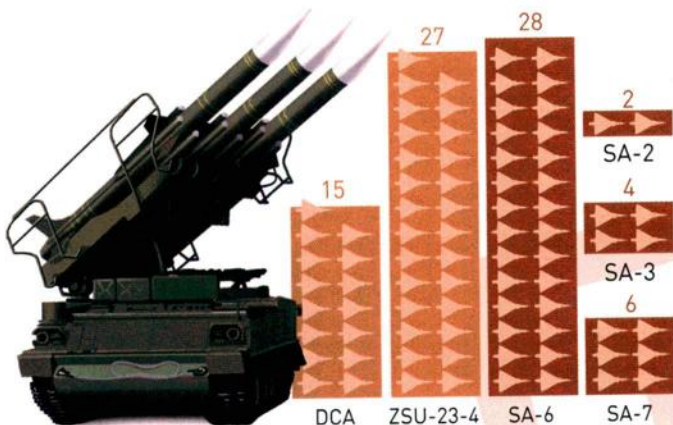
## L'attaque du 14 est une aubaine pour Tsahal. Et pèse sur l'issue du conflit.

Retranchés derrière une barrière antichar appuyée par un millier de tanks, ils n'ont qu'à attendre. Pourquoi alors provoquer les tankistes israéliens sur leur terrain ? Arrogance justifiée

par l'élan victorieux du 6 octobre ? Volonté de soulager les Syriens souffrant sur le Golan ? Nul ne le sait encore aujourd'hui. Mais le résultat, lui, est connu : 265 des 800 chars lancés à l'assaut sont détruits, contre 6 côté israélien. L'attaque, en outre, vide la rive ouest du canal de réserves blindées et redonne confiance à Tsahal. « Nous sommes redevenus nous-mêmes, et les Égyptiens pareil », résume ainsi Haïm Bar-Lev, commandant du front sud, devant Golda Meir au soir du 14. L'initiative change alors de camp, et la surprise aussi. Le 15 dans la nuit, les Israéliens franchissent le canal. Bientôt, les tanks ravagent les batteries de SAM sur la rive ouest, ouvrant

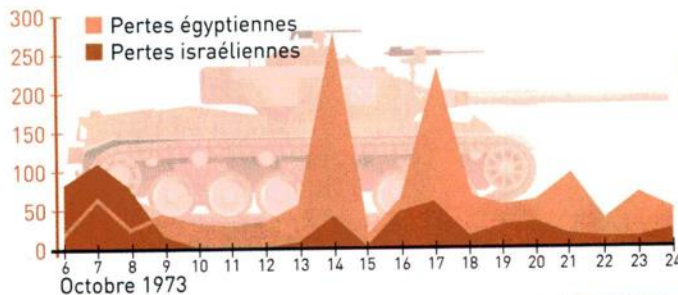
## La surprise change de camp

Une fois la surprise passée, les pilotes israéliens, comme les tankistes, prennent vite la mesure du système adverse. Selon l'historien américain Kenneth Pollack, les SAM égyptiens abattent 20 à 25 appareils adverses, plus 15 à 20 autres au canon. Rapporté aux 6 000 sorties accumulées, le taux de perte par mission est, au pire, de 0,0075. Un millier de SA-2, 3 et 6 sont tirés pour ce



## LA VICTOIRE DES MISSILES, UN MYTHE À NUANCER

Contrairement au cliché répandu à l'époque, les missiles sol-air (surtout les SA-6) ne causent que 40 des 82 pertes subies par les pilotes israéliens, qui apprennent vite comment les éviter. Mais ces manœuvres forcent alors les avions (ci-contre des F-4 Phantom II, superbement camouflés) à s'exposer à basse altitude au feu des canons, notamment les affûts quadruples ZSU-23-4, responsables à eux seuls d'un tiers des victoires arabes.



## TROIS JOURS DE CRISE POUR LES TANKISTES DE TSAHAL

Les pertes en chars dans le Sinaï révèlent bien la nature des engagements. Du 6 au 9, les contre-attaques israéliennes contre l'infanterie concentrent le gros des pertes. S'ensuit une trêve qui permet aux tankistes de panser les plaies et de réfléchir. La désastreuse attaque égyptienne du 14 redonne la supériorité aux Israéliens, même quand ils passent à l'offensive.





ainsi le passage aux avions. Surpris, les Égyptiens réagissent trop tard. Le 22 octobre, les 30 000 hommes de leur 3<sup>e</sup> armée sont piégés dans le Sinaï. Sadate a perdu la bataille... Mais, contrairement à Assad, il a gagné la paix : c'est lui le vainqueur et c'est l'un des paradoxes de cette guerre qui restera probablement le dernier grand affrontement classique de l'histoire. Comme l'avouera Kissinger au lendemain du conflit : « *Notre logique ne nous a pas permis d'imaginer que Sadate lancerait une guerre ingagnable afin de restaurer l'honneur arabe.* » L'autre paradoxe est que si le début de l'engagement révèle plus que jamais les faiblesses d'Israël, sa suite grave dans la conscience arabe l'invincibilité militaire de l'État hébreu, démontrant ainsi que la résolution du conflit israélo-arabe ne passe pas par la guerre conventionnelle. ■

#### Pour en savoir +

- *La guerre du Kippour n'aura pas lieu*, M. Schattner, F. Schillo, André Versaille, 2013.
- *La Guerre du Kippour d'octobre 1973*, P. Razoux, Economica, 1999.
- *Military Misfortunes, the Anatomy of Failure in War*, E. Cohen, J. Gooch, Free Press, 1990.
- *The Yom Kippur War*, A. Rabinovich, Schocken, 2004.
- *Arabs at War*, K. Pollack, Bison, 2004.
- *1973, the Road to the War*, Yigal Kipnis, Just World, 2013.

Par l'intermédiaire de Kissinger (à droite), Dayan aurait tenté de négocier avec Sadate. La dissimulation de ces discussions (et de leur échec) aux militaires israéliens aurait pu les priver d'éléments capitaux sur l'attaque du 6 octobre.



## DAYAN A-T-IL CACHÉ DES CARTES À SON ARMÉE ?

Surprise stratégique, surprise tactique... À ces deux volets pourrait s'en ajouter un troisième : celle d'une surprise purement politico-diplomatique. C'est en tout cas la thèse de l'historien israélien Yigal Kipnis. En s'appuyant sur l'étude des archives de Washington et Jérusalem, il affirme que les négociations indirectes entre l'Égypte et Israël sous l'égide des États-Unis et leur échec ont été tenus cachés aux services de renseignements. Qui, sans cette carte cruciale, n'ont pu voir venir le conflit.

Tout démarre avec le sommet Nixon-Brejnev de juin 1972 et l'amorce d'une détente notable qui redistribue les cartes au Moyen-Orient. Sadate (*ci-dessus à droite*), dans la foulée, se voit refuser en effet l'aide militaire demandée à l'URSS... Le Rais renvoie en représailles les conseillers soviétiques dans leurs foyers, acte osé qui montre sa capacité, mal perçue à l'époque, à prendre des risques. Puis, le 24 octobre 1972, il ordonne à son armée de planifier le franchissement du canal de Suez. En parallèle, il propose carrément à Kissinger de rencontrer son émissaire, Hafez Ismail, afin d'entamer des négociations avec Israël. Contradictions ? Non, Sadate est cohérent : les deux voies, militaires et diplomatiques, convergent vers un même but : accord de paix et restitution du Sinaï.

Sadate, très vite, avance sur tous les fronts. Inquiets de perdre leur meilleure carte au Moyen-Orient, les Soviétiques reprennent leur soutien. Et Kissinger a toutes les raisons d'encourager un accord, qui sortirait l'Égypte de l'escarcelle soviétique, renforcerait la détente en empêchant une guerre que personne ne veut et augmenterait son crédit personnel à la Maison Blanche. Jusqu'à présent, on pensait que Jérusalem avait préféré écouter les menaces de Sadate et fait la sourde oreille pour le reste. Ainsi Golda Meir affiche-t-elle officiellement un manque de confiance absolu envers Sadate et les Arabes en général. Tandis que Dayan se satisfait apparemment *du statu quo*.

La publication récente des archives israéliennes exploitées par Kipnis remet en cause cette vision. Selon l'historien, Golda Meir aurait demandé à l'été 1973 de sonder les Égyptiens

autour d'un compromis territorial. Une démarche est donc entreprise dans le plus grand secret : seuls Moshe Dayan, Golda Meir, son conseiller Israël Galili et Yitzhak Rabin, ambassadeur à Washington, sont au courant, tandis que Kissinger assume seul la partie côté américain, en direct avec Nixon et en cachette du secrétaire d'État William Rogers.

Sadate rejette la négociation : il veut le Sinaï entier ou rien. Mais il propose un accord préalable, prévoyant quelques points de surveillance israéliens dans le Sinaï, précédant un accord de paix final. Golda Meir, au grand désarroi de Kissinger, refuse mais propose, sous la pression, un retrait partiel jusqu'aux cols (Gidy et Mitla, *voir carte p. 65*) qui contrôlent l'entrée ouest du Sinaï. Le tout est assorti de deux conditions : réouverture du canal de Suez et signature après les élections israéliennes de décembre 1973. Sadate refuse : l'accord doit être signé dès septembre, sinon c'est la guerre. Guerre que le Rais annonce *urbi et orbi*...

L'ennui est que, selon Kipnis, Dayan prend ces gesticulations pour du bluff destiné à faire monter les enchères. Pourquoi Sadate se lancerait-il en effet dans une opération militaire à haut risque quand il lui suffit d'attendre quelques mois, le temps des élections, pour obtenir l'avancée qu'il recherche ? Dayan estime donc que Kissinger, tout auréolé de sa nomination au poste de secrétaire d'État le 22 septembre 1973, persuadera Le Caire de plier. Mais quand il s'avise de demander l'intervention américaine, il est déjà trop tard : les troupes égyptiennes se préparent à l'assaut.

Les dirigeants ont-ils sciemment caché leur partie, privant les militaires d'un élément d'interprétation clé ? La théorie ne fait pas l'unanimité... Les historiens rappellent que des discussions indirectes existent en fait depuis 1968, et qu'elles n'échappent pas à la vigilance et aux évaluations des espions. Pour Amos Gilboa, ancien chef du département de recherche de l'Aman, le service de renseignements militaire, il est difficile d'imaginer que l'échelon militaire ne connaissait pas le plan politique de Sadate. Gilboa témoigne d'ailleurs que l'ambassadeur Rabin remettait régulièrement des rapports au commandant de l'Aman. Et de son côté, le Mossad en était informé par ses sources en... Égypte. ■



# Coffre de chirurgie de marine.

Par David Humbert

Au XVII<sup>e</sup> s., les navires de guerre doivent avoir un chirurgien à bord. Certes, ses compétences sont à l'aune de ses connaissances : limitées... Il a pourtant le mérite d'exister à la grande époque de la marine à voile, où la maladie tue six fois plus que le combat.

## ■ Du médecin de papier au chirurgien de marine

Toujours à court de marins, les marines de guerre ont pris conscience bien avant les armées de la nécessité de protéger – et soigner – les équipages. L'Amirauté anglaise établit ainsi des règles dès 1336 et il y a des chirurgiens à bord des navires qui affrontent l'Armada espagnole en 1588. En France, on se contente longtemps du « médecin de papier », manuel de santé décrivant symptômes et interventions, jusqu'à ce que Seignelay (le fils aîné de Colbert) impose – enfin – en 1689 un chirurgien sur les vaisseaux de guerre. L'apprentissage se fait alors chez un maître durant deux ans, pour se voir délivrer le certificat de « petite expérience » (titre significatif...) nécessaire pour embarquer. Le savoir, en principe visé par un maître chirurgien désigné par l'amirauté, demande de maîtriser amputations et sutures, immobiliser les fractures, inciser les abcès, trépaner les crânes et extraire les dents. L'effort se poursuit au XVIII<sup>e</sup> siècle : en 1722, ouvre l'École d'anatomie et de chirurgie navale de Rochefort, première du genre, avec l'objectif de former des éléments embarqués capables de remplir le triple rôle de chirurgien, médecin et apothicaire. Ils emportent avec eux un coffre d'instruments et un autre de médicaments, dont les contenus sont réglementés en 1765.

## ■ Le navire, une catastrophe sanitaire en puissance

Un vaisseau de 74 canons, base de la flotte de ligne au XVIII<sup>e</sup> s., entasse 750 hommes sur moins de 60 m de long. Cette promiscuité est aggravée par un régime alimentaire pauvre en vitamines (les vivres frais sont vite épuisés) et par l'eau croupie des barriques qui affaiblissent les organismes. La maladie frappe en permanence. Les affections respiratoires (rhume, grippe, tuberculose, pneumonie...) représentent 50 % des diagnostics. S'y ajoutent le typhus (la « fièvre des vaisseaux », dont le taux de mortalité oscille entre 10 et 60 %), les maladies vénériennes contractées au port, la dysenterie ainsi que, sous les tropiques, le paludisme et la fièvre jaune véhiculés par les moustiques. Sans oublier les maladies de carence (scorbut). Si, en temps normal, la mortalité n'est pas aussi grave qu'on ne le croit (6 % à bord des navires de la Navy opérant au XVIII<sup>e</sup> s. aux Caraïbes), les épidémies sont foudroyantes. En 1726, la fièvre jaune tue 4 000 des 4 750 marins emmenés aux Antilles par l'amiral anglais Hosier. En 1779, typhus et variole causent 8 000 pertes – de quoi armer 10 vaisseaux – à la flotte française de l'amiral d'Orvilliers.



Dans l'entrepont, le chirurgien réduit les fractures, ampute, trépane les blessés, extrait balles et débris.



# dernier espoir du blessé

## ■ Une équipe réduite et des installations rudimentaires

Un 74 canons français de la fin du XVIII<sup>e</sup> s. embarque en théorie un chirurgien major, deux seconds chirurgiens, deux aides et un apothicaire. Il dispose d'une infirmerie sur le faux-pont, au centre du navire, dotée de dix cadres avec matelas à la place des hamacs. En France, le chirurgien est officier et touche 1 500 à 2 000 livres tournois par an, autant qu'un lieutenant. Son homologue britannique n'est pas si bien loti : 5 livres sterling par mois, quand un lieutenant en touche 8 et un matelot 1,5. Mais il gagne 5 livres de plus pour 100 cas de maladies vénériennes traitées et son coffre est défrayé à hauteur de 43 livres. En 1814, la Navy compte 850 chirurgiens et 500 assistants pour 130 000 marins sur terre et en mer. Pas négligeable et, surtout, bien mieux que dans les armées terrestres.

## ■ Une pharmacopée à l'efficacité douteuse

Le coffre à médicaments français contient des préparations fabriquées à partir de plantes cultivées dans les jardins des hôpitaux de marine à Brest, Rochefort ou Toulon. Eau-de-vie camphrée, emplâtre de ciguë, sirop de pavot, teinture d'absinthe, racines de chiendent... Le tout impuissant face à l'infection. Là-dedans pas d'anesthésiques, sauf des pilules opiacées pour les officiers. L'efficacité est plutôt préventive : le chirurgien insiste sur la propreté des cales et l'aération des entreponts (quand le temps le permet) pour limiter les épidémies. Les rares percées se heurtent en outre à un milieu conservateur. Bien que connu à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle pour juguler le scorbut, le citron ne s'impose dans la Navy qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et en 1856 dans la marine française !

Une caisse de chirurgien de marine du XIX<sup>e</sup> s. Son contenu est réglementé en 1765. Il s'y trouve tous les instruments nécessaires aux opérations des blessés. Sauf un bon anesthésique et un antiseptique !

## ■ Accidents et blessures, le cœur du métier

Sur les 5 000 morts enregistrés en 1810 par la Royal Navy, la moitié est due à la maladie, un tiers est lié aux accidents (les chutes et blessures par gros temps sont nombreuses), 10 % se sont produits lors d'incendies ou de naufrages et seuls 8 % au combat. C'est cependant lors de ces rares épisodes qu'un bon chirurgien mérite l'estime de l'équipage. La mitraille troue les chairs, les boulets fracassent les membres et, en percutant les coques, lardent les corps de milliers d'échardes. Le chirurgien opère dans l'entrepont : il réduit les fractures, ampute, trépane ceux atteints d'un traumatisme crânien, extrait balles et débris, suture etpanse les plaies. Une fois l'infection déclarée, il incise et draine les abcès ou ampute à nouveau en cas de gangrène. Le coffre abrite tous les instruments nécessaires à cette chirurgie d'urgence : scies, couteaux, bistouris pour couper, vilebrequin, trépan et tire-fond pour trépaner, davier pour arracher une dent, et les indispensables spéculums, aiguilles, trocarts... Tout cela sans antiseptie et les grands blessés, que le choc opératoire n'a pas tués, meurent souvent de septicémie.

## ■ Seul scientifique à bord

Réputé ivrogne, voleur et drogué, le chirurgien fait ce qu'il peut, c'est-à-dire pas grand-chose... Instruit dans un monde de marins illettrés, il se révèle cependant par ses écrits un témoin capital pour l'historien. Le chirurgien Alexandre-Olivier Exquemelin, protestant formé en Hollande, a laissé ainsi des souvenirs passionnants de son temps passé parmi les flibustiers entre 1666 et 1700. Fait méconnu, les naturalistes embarqués dans les grandes explorations des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles sont souvent des chirurgiens et des pharmaciens de marine formés dans les écoles navales : Vives (avec Bougainville), Bonpland (avec Humboldt), Quoy (avec Dumont d'Urville), Lesson (avec Duperrey) ont scrupuleusement consigné leurs découvertes dans leurs journaux de bord et carnets de voyage.







# Les Suisses matent le Téméraire

Par Simon Galli

Trois ans de guerre, trois batailles, trois défaites : Grandson, Morat, Nancy... Et un mort : Charles le Téméraire. L'armée ultramoderne du puissant duc de Bourgogne, hérissée de canons, s'empale sur une autre innovation : les carrés de piquiers formés par les Confédérés suisses. Jamais l'État bourguignon ne s'en remettra.

**Louis XI** (1423-1483) reste le dauphin du roi de France jusqu'en 1461, en perpétuel conflit avec son père Charles VII (1403-1461). Ce qui l'amène à se réfugier en 1456 chez son oncle, le duc de Bourgogne, où il côtoie son futur ennemi Charles. Ce dernier déteste son cousin, contre qui il mène en 1465 la ligue du Bien public – coalition de grands vassaux hostiles au roi – afin de récupérer les villes de la Somme. Louis XI cherche à se venger en suscitant des révoltes dans les domaines adverses, mais il se fait piéger à Péronne en 1468 : venu négocier, il ne se tire des griffes de Charles qu'en acceptant un traité humiliant, où il renonce à sa suzeraineté sur la Bourgogne. Louis se rattrape cependant en animant l'alliance qui vainc finalement Charles en 1477.

**S**ous les murs de Nancy gît un cadavre dénudé et raidi par le froid, le crâne fendu, la face à demi dévorée par les loups. Voici, en ce 5 janvier 1477, Charles de Bourgogne, le duc qui fit trembler son cousin le roi de France **Louis XI**, le fondateur d'un immense et richissime État (*voir carte et encadré p. 72*)... Cette puissance extraordinaire accumulée en un quart de siècle de guerre quasi permanente, il lui suffit d'un an pour la perdre. Et la vie avec. L'instrument de la chute : une hampe de bois de six mètres terminée en pointe d'acier, maniée par un paysan suisse. En vérité, Charles n'aurait pas dû finir ainsi. À la veille d'entamer la campagne fatale qui mène à Nancy, il a tout pour être victorieux. Chef de guerre expérimenté, il n'est pas seulement « le Téméraire » comme l'appellent ses contemporains mais aussi « le Bureaucrate », un organisateur avisé. Dès 1468, un an après avoir hérité de son

défunt père le duc Philippe le Bon, il prend une série d'ordonnances qui font de l'armée bourguignonne une des plus modernes d'Europe. Certes, elle dépend encore des expédients classiques de la fin du Moyen Âge : mercenaires étrangers et levées féodales. Mais elle comporte désormais un cœur de compagnies d'ordonnance dont tous les aspects, uniforme et équipement, salaires et congés, entraînement et discipline, sont méticuleusement fixés. Comme son père Philippe, Charles a compris en outre l'importance de cette arme nouvelle et coûteuse qu'est l'artillerie : il dispose du plus important parc de bouches à feu d'Europe. Son outil militaire, Charles l'a construit avec une ambition : restaurer l'ancien royaume carolingien de Bourgogne, la **Lotharingie**, en réunissant ses possessions des Flandres au nord et de Bourgogne au sud. Il lui faut pour cela prendre la Lorraine, qu'il commence à grignoter. Mais cet appétit dévorant finit par gêner. Son ennemi juré, Louis XI, en maître diplomate, parvient à rassembler contre la

Bourgogne, début 1474, une ligue de grognons et d'ambitieux : René II, duc de Lorraine menacé, des Alsaciens atteints au portefeuille par les manigances bourguignonnes, l'archiduc **habsbourg** Sigismond d'Autriche, à qui Charles avait promis (sans tenir) d'agir contre ses ennemis suisses en échange de territoires et... ces mêmes Suisses, qu'agite l'or de Paris. Le 25 octobre 1474, la guerre qui deviendra « de Bourgogne » est déclarée. Les opérations débutent bien : en 1475, Charles conquiert la Lorraine. Le 30 novembre, il entre dans Nancy, dont il envisage de faire sa capitale. Mais voilà que tombent les mauvaises nouvelles : les **Confédérés suisses** (*voir p. 73*) ont attaqué la Savoie, son alliée, et saisi de juteuses places... Il est temps de punir les importuns. Le 11 janvier 1476, Charles quitte Nancy avec 20 000 hommes. Il s'attend à une promenade hivernale, il a tort. Car les Suisses ont une longue et solide réputation militaire — ce n'est pas pour rien que Sigismond a cherché l'appui de Charles contre eux.



Cette fresque de 10 m sur 100 m, peinte en 1893 par Louis Braun, montre l'ultime moment de la bataille de Morat le 22 juin 1476 : l'armée suisse envahit le camp de Charles et s'apprête à culbuter son armée dans le lac (voir page suivante).



# re en trois coups

En 1315, la ligue des Trois Cantons a en effet écrasé la cavalerie lourde habsbourgeoise dans le défilé de Morgarten. Léopold III, grand-père de Sigismond, s'est fait tuer par les Suisses en 1386 à Sempach. Certes, les remuants montagnards se font mater en 1422 par la cavalerie du duc de Milan, à Arbedo. Cette défaite, cependant, est féconde : champions de la hallebarde, les fantassins des cantons sont mis en échec par une combinaison d'arbalétriers, de cavaliers lourds, et, surtout, de piquiers. Peu après la bataille, une diète fédérale fait donc officiellement adopter la pique comme arme principale, tandis que l'arquebuse fait elle aussi son apparition. Le ciment social qui unit des soldats-citoyens défendant leurs terres, combattant par paroisses ou par corporations, assure la cohésion dans des formations où la discipline et la ténacité sont des qualités cardinales.

## Grandson, le coup d'essai

Le carré de piquiers, pour autant, n'est pas la panacée. Les Suisses, paysans montagnards pauvres, n'ont

pas de quoi étoffer leur artillerie et manquent de puissance de feu. Ils ne peuvent en outre s'offrir la cavalerie lourde prisée par les princes. En 1444, une troupe de piquiers

retranchée dans la petite localité de Saint-Jacques-sur-la-Birse se fait exterminer par une attaque de mercenaires français préparée par un copieux pilonnage. Avec ses canons, ses chevaliers mais aussi ses fantassins et ses gens de trait (archers et arquebusiers), l'armée

Le royaume de **Lotharinge**, qui s'étend de la Frise aux Vosges, est issu du traité de Prüm de 855 qui divise entre les trois fils de l'empereur Lothaire I<sup>er</sup>, petit-fils de Charlemagne, la Francie médiane. Il est dépecé dès 870 au profit de la Francie occidentale de Charles le Chauve (futur royaume de France) et orientale de Louis le Germanique (futur Saint Empire romain germanique).

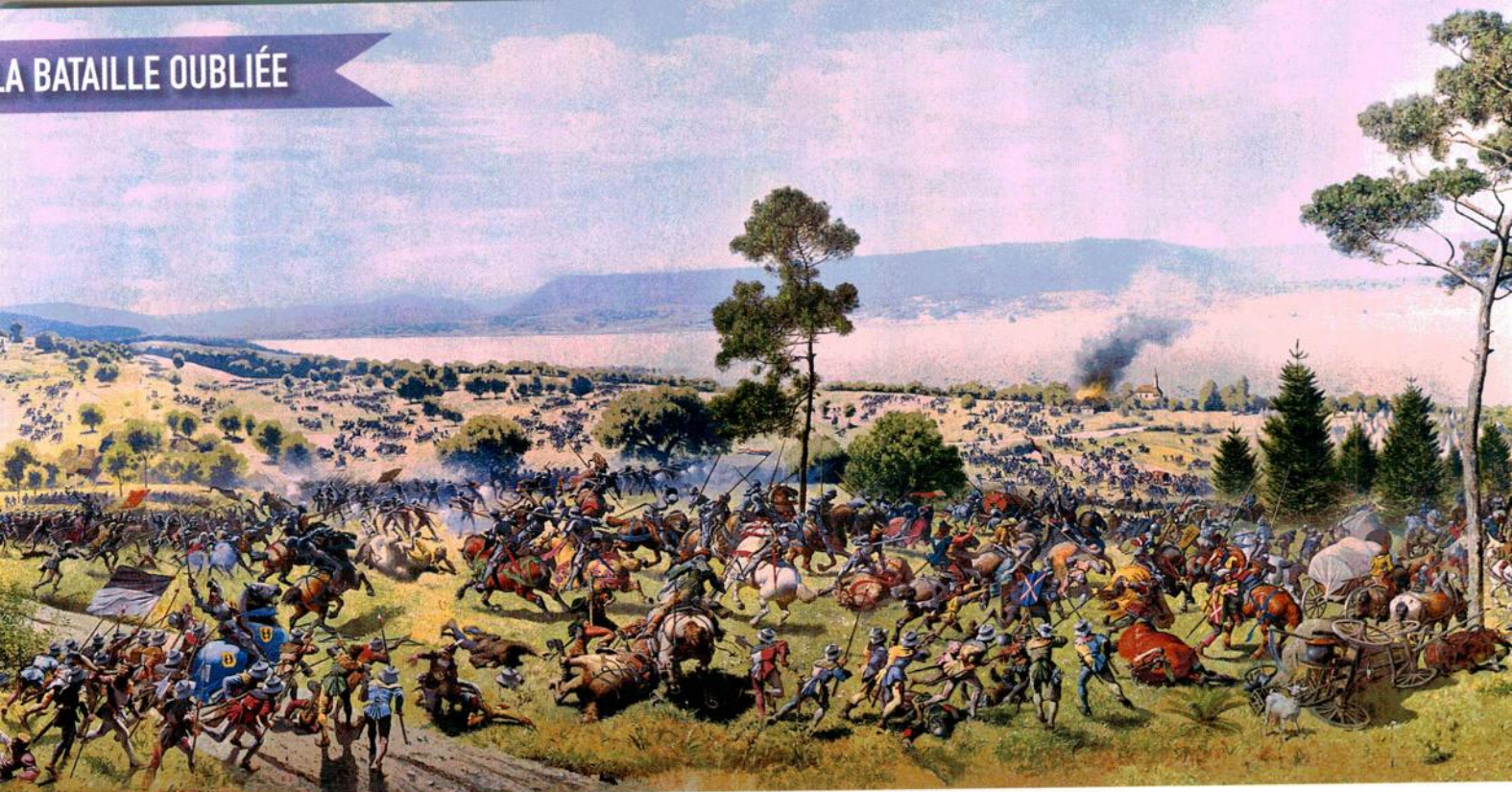


## GRANDSON, MARS 1476 : UNE SUBTILITÉ TACTIQUE MAL INSPIRÉE

Maîtres le 1<sup>er</sup> mars de la redoute et de la place de Vaumarcus ①, les Suisses déboulent au matin du 2 sur l'avant-garde bourguignonne, qui barre la route de son camp, à Concise ②. Arrêtés par la puissante artillerie sur la droite adverse, les piquiers suisses se retranchent. Pour les débusquer, Charles feint alors une retraite... Mais son arrière-garde, qui voit au même moment déboucher des renforts ennemis, croit que les deux mouvements sont liés et décampe ③ ! Charles, mortifié, doit s'avouer vaincu.

Originaire du canton suisse d'Argovie, la famille de **Habsbourg** se hisse en 1273 sur le trône du Saint Empire en la personne de Rodolphe I<sup>er</sup>. Elle s'empare ensuite de l'Autriche, puis, par alliance, s'étend à toute l'Europe. Ce n'est qu'en 1490 que tous les domaines des Habsbourg sont rassemblés sous une seule autorité par Frédéric III. Sous Charles Quint (1519-1558), les Habsbourg contrôlent l'Espagne et son empire, les Pays-Bas, le Sud de l'Italie, la Franche-Comté et le Saint Empire.





## Charles, un guerrier blindé d'armoiries

Six fois duc, huit fois comte, Charles de Bourgogne (1433-1477) collectionne les titres, sauf celui de roi, bien sûr, le seul auquel il aspire...

Il ne manque pas de légitimité. Descendant direct de Jean II le Bon par son père, c'est un Valois comme le roi de France. Mais il descend aussi par sa mère de Jean de Gand, fondateur de la lignée

royale anglaise des Lancastre. Son trône, Charles va s'évertuer à le gagner les armes à la main. Ce qui ne le gêne pas. Dès 19 ans, en 1452, il aide son père Philippe le Bon à noyer dans le sang la révolte des Gantois. En 1465, il prend la tête d'une coterie de nobles révoltés, la ligue du Bien public, contre Louis XI... La bataille livrée à Monthéry aboutit à une victoire de fait pour le roi de France, qui sauve son trône (et jure la perte des Bourguignons). Mais Charles, resté maître du champ de bataille, se voit en grand général. Et continue de guerroyer, aussi brutalement que possible. En 1466 et 1467, il brûle les villes de Dinant et Liège révoltées, tue les prisonniers, massacre en 1472 les citoyens de Nesle. Il conquiert et pille tant et si bien que se forme, en 1474, l'alliance qui cause sa perte.



■ Héritage de Philippe le Bon  
■ Les acquisitions du Téméraire

bourguignonne reste redoutable. À condition de savoir s'en servir... Or, Charles n'est pas aussi bon tacticien qu'il est stratège.

Le plan de campagne du Téméraire, en ce début d'année 1476, est fort simple : foncer sur Berne, cœur de la Confédération. Les murs de Grandson, sur le lac de Neuchâtel, sont un obstacle vite balayé à coup de boulets, et Charles, histoire de donner le ton, fait pendre et noyer fin février les 412 survivants de la garnison. Les quelque 18 000 Confédérés qui accourent le 1<sup>er</sup> mars au secours de leurs malheureux concitoyens sont informés du massacre, avec des conséquences imprévues pour les deux camps. Après s'être emparé de quelques avant-postes le 1<sup>er</sup> mars (voir illustration p. 71), l'avant-garde (*Vorhut*) suisse déboule le 2 au matin en vue du camp bourguignon. Ses officiers voudraient temporiser, pour laisser arriver le gros des troupes mais les soldats-citoyens, sans doute animés par l'idée de vengeance et/ou provoqués par le parti adverse, s'engagent sans attendre.

Charles, prévenu, ordonne à une partie de son infanterie de culbuter les importuns. Mais la contre-attaque est repoussée. À la fin de la matinée, une partie du corps principal (*Gewalthaufen*) suisse est sur place, 10 000 hommes bien alignés. Assez pour passer à l'offensive : piques en avant, ils descendent des hauteurs vers les

positions bourguignonnes en rangs serrés. Ils sont accueillis par un feu d'artillerie nourri et, étrillés, préfèrent se retrancher. Pendant trois heures, les charges de cavalerie dirigées par le duc en personne tentent de réduire les carrés. En vain. Les Suisses, toutefois, sont ébranlés.

Charles imagine alors de simuler une retraite de son centre pour faire sortir la solide phalange de sa position défensive et la cueillir entre ses deux ailes. L'initiative n'est pas mauvaise, mais elle repose sur deux idées fausses. D'abord, mal renseigné, le Téméraire croit qu'il a affaire à la totalité (et non à la moitié) des troupes confédérées. Ensuite, son armée, assemblée d'éléments disparates, n'a pas la cohésion nécessaire pour la manœuvre. Pas de chance : au moment où l'infanterie bourguignonne entame son pseudo-recul, surgissent, à grand bruit de cors et trompes, deux colonnes de renforts suisses. Les mercenaires italiens et allemands qui composent l'arrière-garde bourguignonne estiment logiquement que les deux mouvements sont liés : croyant leur centre battu, ils prennent le parti classique des mercenaires, celui de sauver leur peau... La panique se propage bientôt au reste de l'infanterie et Charles, resté en l'air avec cavalerie et artillerie, ne peut faire autrement que retraiter.

## Morat, le coup de maître

Au soir du 2 mars, Charles a subi un revers mais il n'est pas battu. Certes, le manque de discipline de ses troupes lui a coûté une victoire





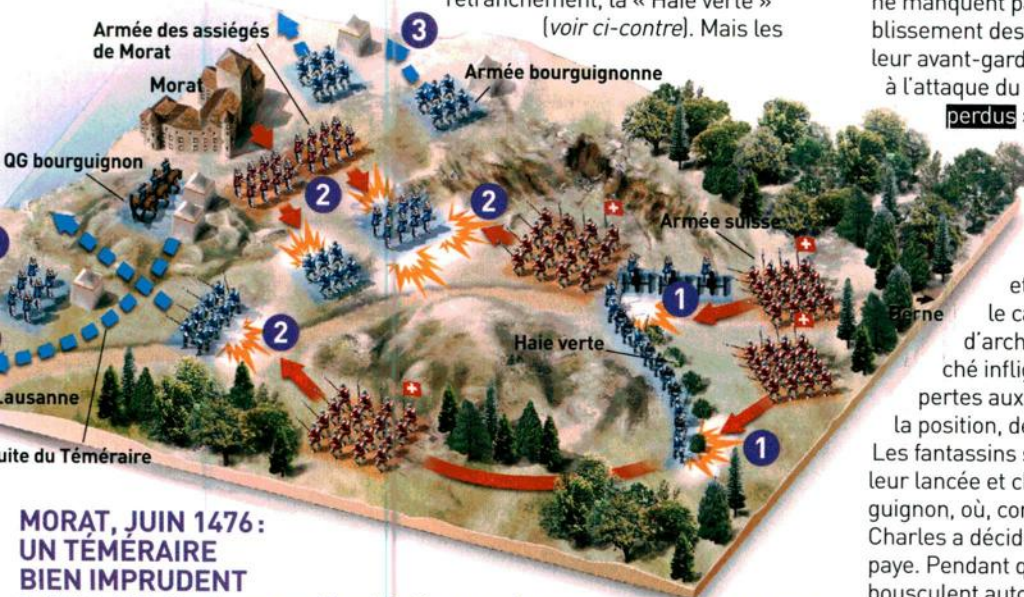
possible. Mais les Suisses, sans cavalerie, ne peuvent le poursuivre ou lui couper le chemin. Les pertes, au demeurant, sont modestes et équilibrées : 300 hommes côté bourguignon, 200 en face. Bien plus ennuyeux, en revanche, Charles a dû abandonner près de 400 armes à feu aux Confédérés. Butin précieux pour une armée pauvre... Et qui va être exploité à bon compte. C'est à Lausanne, 25 km au sud de Grandson, que Charles se réfugie pour panser les plaies de son armée et reconstituer son artillerie. Début juin, il reprend la route de Berne,

passant cette fois par la rive sud du lac de Neuchâtel vers l'étape obligée de Morat, adossé à un autre lac. Quand Charles s'y présente le 9 juin, les Confédérés sont prêts. Ils ont aligné sur les murs l'artillerie prise à Grandson et cueillent les assaillants à froid. En dépit des brèches ouvertes dans l'enceinte par les bombardes ducales, Morat tient. Le 18, Charles apprend l'arrivée d'une armée de secours, épaulée par un contingent lorrain, entre 20 000 et 25 000 hommes au total. Échaudé par Grandson, Charles barre la route d'approche d'un solide retranchement, la « Haie verte » (voir ci-contre). Mais les

Suisses, eux aussi, sont prudents. Pendant que les gros rejoignent et restent cachés dans les bois, l'avant-garde tâte les défenses, temporise, patrouille... Ne voyant rien de sérieux venir, le Téméraire va reconnaître en personne les formations adverses. Il n'en voit probablement que l'avant-garde et en déduit que la menace est négligeable. Il ordonne alors le 21 au gros de ses troupes de quitter le camp retranché pour retourner sous les murs de Morat, ne laissant que 3 000 soldats et quelques canons pour couvrir la Haie verte. Le 22 dans la matinée, les Suisses ne manquent pas de noter l'affaiblissement des défenses et lancent leur avant-garde de 5 000 hommes à l'attaque du camp en « **enfants perdus** », le gros des troupes,

La **Confédération suisse** naît officiellement en 1291 avec le pacte d'assistance conclu entre les trois cantons ruraux de Schwyz (qui donnera son nom au pays), d'Uri et d'Unterwald, en Suisse centrale. Ces « cantons primitifs », États souverains, sont rejoints entre 1332 et 1353 par cinq autres (dont les grosses communautés urbanisées de Lucerne, Zurich et Berne), unis dans leur lutte commune contre la tutelle des Habsbourg. Après la guerre de Bourgogne, les cantons sont au nombre de 13, puis de 26 après la naissance de l'État fédéral en 1848.

Les **enfants perdus** sont un parti de soldats à qui l'on confie, contre promesse d'argent ou d'avancement, la réalisation d'une mission quasi suicidaire. Chez les Suisses, il peut s'agir de soldats chargés de sortir du carré de piquiers pour briser les piques – et la cohésion – des lignes adverses.



### MORAT, JUIN 1476 : UN TÊMÉRAIRE BIEN IMPRUDENT

Le 18 juin 1476, Charles apprend l'arrivée d'une armée venue au secours de la place de Morat qu'il assiège. Bien inspiré, le duc fait barrer la route par un retranchement, la Haie verte, couverte par un ravin. Mais il sous-estime les forces adverses et découvre ses défenses le 22... Les Suisses en profitent pour percer la Haie verte en dépit d'un feu nourri ① et surprennent le gros des Bourguignons au camp ②. Pour éviter la noyade dans le lac, Charles doit s'enfuir une nouvelle fois ③.

disposé non en colonnes mais en échelons refusés, tente de tourner le flanc bourguignon et de se rabattre sur le camp. Le contingent d'archers anglais retranché inflige certes de lourdes pertes aux assaillants, mais la position, débordée, s'écroule... Les fantassins suisses continuent sur leur lancée et chargent le camp bourguignon, où, comble d'imprudence, Charles a décidé de faire distribuer la paye. Pendant que les mercenaires se bousculent autour du coffre, l'armée helvético-lorraine — et la garnison de Morat décidée à sortir — leur tombe dessus. La bataille, selon l'historien Pierre Streit (voir bibliographie p. 74), se résume à « une heure de combat,





L'empereur dirige le Saint Empire romain germanique. Ce titre apparaît progressivement, depuis la reprise du titre d'« Empereur des Romains » par le prince allemand Otton I<sup>er</sup> en 962. Il devient « Saint Empire » en 1157. Élu par sept princes électeurs, l'empereur domine de fait Autriche et Allemagne.

« cinq heures d'épouvante ». Piégés, surpris et incapables de s'organiser, 12 000 Bourguignons sont rappelés au bon souvenir de Grandson : ils sont étripés ou noyés dans le lac. Surpris dans son quartier général, Charles n'a que le temps de sauter à cheval. Il est un des rares à en réchapper.

## Nancy, le coup mortel

Le désastre de Morat est terrible. Charles, pourtant, n'avait pas mal anticipé : après l'échec de

la cavalerie lourde à Grandson face à des piquiers bien armés contre les charges, ses retranchements défensifs étaient bien vus. Mais les fortifications de campagne ont besoin de défenseurs. De leur côté, les chefs alliés — Hans von Hallwyl, Hans Waldmann et René II — tirent le meilleur parti possible de leur armée moins sophistiquée :

pour pallier le manque de cavalerie, ils adoptent une disposition en échelons et exécutent l'encercllement parfait. Après Morat, l'armée de Charles est exsangue. Et la Lorraine en profite pour se soulever. À Nancy, les partisans du duc René II

se révoltent et capturent la garnison. Le Téméraire tente alors de récupérer cette ville symbole, qu'il assiège le 22 octobre 1476 avec les 12 000 hommes qui lui restent. René II lève alors 8 400 mercenaires suisses pour secourir sa capitale. Le 5 janvier 1477, c'est Morat qui recommence. Charles barre la route par un camp retranché, qu'une avant-garde d'« enfants perdus » attaque et dont elle fixe les défenses, pendant que les gros débordent et attaquent de flanc. À nouveau, l'avance rapide des piquiers empêche Charles de se réorganiser et, une fois de plus, la panique fait le reste. Pour parfaire

le désastre, le duc de Campobasso, allié des Bourguignons, trahit, espérant la mansuétude des vainqueurs. Cette fois, le duc ne peut s'enfuir. Rattrapé, il est abattu de cheval, son crâne fendu. Ainsi trépassa le Téméraire. Ainsi passe la gloire du monde. D'un coup de hallebarde, les Suisses viennent de redessiner pour plus de trois siècles la carte de l'Europe.

Avec la mort de Charles, en effet, c'est la fin du rêve bourguignon. Marie, sa fille unique âgée d'à peine 20 ans, est sans défense. Louis XI tente alors de lui imposer son fils Charles, à coup d'épée s'il le faut. Son agressivité prématurée est une grande erreur :

la jeune Marie, effrayée, se réfugie dans les bras de Maximilien de Habsbourg, l'héritier de l'empereur Frédéric III. Les Pays-Bas passent ainsi sous tutelle autrichienne — et bientôt espagnole. Ils y resteront jusqu'en 1794. ■

## En tuant Charles, les Suisses redessinent pour plus de trois siècles la carte de l'Europe.

### Pour en savoir +

- *Armies of Medieval Burgundy, 1364-1477*, Nicholas Michael (textes), Gerry Embleton (illustrations), Osprey, 1983.
- *The Swiss at War, 1300-1500*, Douglas Miller (textes), Gerry Embleton (illustrations), Osprey, 1979.
- *Morat (1476) : l'indépendance des cantons suisses*, Pierre Streit, Economica, collection Campagnes et Stratégies, 2009 (rééd. 2013).



## ■ Le carré suisse, succès à l'export et produit d'avenir

Après la guerre de Bourgogne, le piquier suisse est vu comme invincible. Mais la bataille de Marignan, en 1515, montre les limites du carré de piquiers seul face à la cavalerie et l'artillerie combinées. La coopération

interarmes esquissée par Charles le Téméraire s'avère

donc nécessaire pour tirer pleinement profit de la pique.

Or, la Confédération ne peut ou ne veut pas développer une telle armée. Le piquier suisse quitte donc le pays pour s'exporter comme mercenaire dans les armées les plus offrantes. Produit militaire à succès, il est abondamment copié. Les rois de France emploient des Suisses pour former leurs propres piquiers, tandis que les lansquenets allemands rivalisent sur le marché du mercenariat. Surtout, les *Tercios* espagnols (voir G&H n° 1, p. 84) perfectionnent pendant les guerres d'Italie l'emploi conjoint de l'arquebuse et de la pique, que les Suisses n'ont fait qu'ébaucher. Ils vont dominer ainsi les champs de bataille jusqu'au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle.



# ABONNEZ-VOUS!

## OFFRE EXCEPTIONNELLE



### SCIENCE & VIE

# GUERRES & Histoire

**1 AN** | 6 numéros  
(Prix de vente en kiosque : 35,70€)



**LA SOURIS ULTRA-FINE**  
(Prix public : 12€)

**29€** au lieu de ~~47,70€~~  
**SEULEMENT**

soit **39%**  
**DE RÉDUCTION**

**+ La souris ultra-fine**



Souris optique, 2 boutons et molette, enrouleur rétractable  
Dim.: 10x5x1.5 cm

Photo non contractuelle.

## BULLETIN D'ABONNEMENT

**KIOSQUE mag** Disponible sur [KiosqueMag.com](http://KiosqueMag.com)

à compléter et à retourner dans une enveloppe affranchie à : GUERRES ET HISTOIRE - B400 - 60643 CHANTILLY Cedex

- OUI, je m'abonne pour 1 an (6 numéros) à Guerres&Histoire pour 29€ seulement au lieu de 47,70€\* soit 39% de réduction. Je recevrai la souris ultra-fine**
- je m'abonne pour 2 ans (12 numéros) à Guerres&Histoire pour 55€ seulement au lieu de 83,40€\* soit 34% de réduction. Je recevrai la souris ultra-fine**
- je préfère m'abonner pour **1 an (6 numéros) pour 28,90€ seulement.**
- je commande seulement **la souris ultra-fine** au prix de 12€.

762377  
762385  
762393  
762294

**> Mes coordonnées :**

Nom : \_\_\_\_\_ Prénom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Complément d'adresse (Résidence, lieu-dit, bâtiment...): \_\_\_\_\_

Code Postal : \_\_\_\_\_ Ville : \_\_\_\_\_

Tél. : \_\_\_\_\_ Email : \_\_\_\_\_

Grâce à votre numéro (portable) nous pourrions vous contacter si besoin pour le suivi de votre abonnement.

Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles des partenaires de SVJ (groupe Mondadori)

**> Je règle l'abonnement par :**

Chèque à l'ordre de **Guerres et Histoire**

\_\_\_\_\_ Signature: \_\_\_\_\_

Expire fin : \_\_\_\_\_ Cryptogramme: \_\_\_\_\_  
Les 3 derniers chiffres au dos de votre CB

\* Prix public et prix de vente en kiosque. Offre valable pour un premier abonnement livré en France métropolitaine jusqu'à fin février 2014. Je peux acquérir séparément chacun des numéros de Guerres et Histoire au prix de 5,95€ frais de port non inclus. La souris vous sera adressée dans un délai de 4 à 6 semaines après réception de votre règlement. En cas de rupture de stock, un produit d'une valeur similaire vous sera proposé. Vous disposez du droit de rétractation de 7 jours ouvrés pour la souris. Vous ne disposez pas de ce droit pour l'abonnement au magazine. Conformément à la loi «informatique et liberté» du 6 janvier 1978, cette opération donne lieu à la collecte de données personnelles pour les besoins de l'opération ainsi qu'à des fins de marketing direct. Ces informations sont nécessaires pour le traitement de votre commande. vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant ainsi que votre droit d'opposition, en écrivant à l'adresse d'envoi du bulletin. Vous êtes susceptible de recevoir des propositions commerciales de notre société pour des produits et services. Si vous ne le souhaitez pas, veuillez cocher la case ci-contre





**Découvrez**  
des vidéos exclusives

**Rejoignez**  
la communauté des experts

**Partagez**  
les secrets des intervenants

Et bien plus encore...

**HIER, TOUT COMMENCE**



# La guerre du temps

Par Jean-Dominique Merchet

**S**ur le plateau de Satory à Versailles, le Groupement d'intervention de la gendarmerie nationale (GIGN) invente le contre-terrorisme de demain. Il tient en un concept : « la guerre du temps ». Ou selon la formule anglaise, le *shorter battle process*, le raccourcissement de la bataille. Pour en comprendre l'enjeu, il faut revenir au 22 juillet 2011. Ce jour-là, le néonazi norvégien Anders Breivik attaque l'université d'été de jeunes sociaux-démocrates sur l'île d'Utøya, après avoir fait exploser une bombe dans le centre d'Oslo (huit morts) pour créer une diversion. Déguisé en policier, il tue 69 personnes, jeunes pour la plupart. Une unité de la police est bien arrivée rapidement en face de l'île, mais elle met près de cinquante minutes avant de franchir le bras d'eau, le temps de s'organiser et de comprendre contre qui elle va aller combattre : un commando d'al-Qaïda ? Un tueur solitaire ? « *Pendant ce laps de temps, chaque minute, plus d'une personne a été tuée* », constate le général Thierry Orosco, qui commande le GIGN. L'officier s'interroge : quel dirigeant politique peut accepter cela ? « *Face à une situation qui nous échappe, on ne peut pas rester les deux pieds dans le même sabot. Nous devons pouvoir offrir une solution immédiate et intervenir dans des délais très restreints. On ne peut pas dire aux responsables politiques : attendez un peu qu'on installe notre état-major bien organisé et qu'on comprenne ce qui se passe. Si le contexte l'oblige, notre mode d'action doit être : on arrive et on pénètre.* »

Au fil des ans, le temps des prises d'otages terroristes raccourcit. En 2002, à Moscou, il avait fallu attendre cinquante-deux heures avant que l'assaut soit donné contre les Tchétchènes du théâtre de la Doubrovka. En janvier dernier, les Algériens n'ont mis que vingt-quatre heures pour passer à l'action contre le commando d'AQMI retranché sur le site gazier d'In Amenas. En dix ans, cette durée a été divisée par deux. La récente affaire de Nairobi, avec la prise d'otages dans le centre Westgate, sur laquelle toute la lumière n'a pas encore été faite, semble être un contre-exemple, en s'étendant sur trois jours. Mais l'essentiel des victimes ont été tuées ou blessées dès les premières heures.

« *Les terroristes savent désormais qu'ils ne peuvent pas s'en sortir. Leur préoccupation est médiatique : donner le maximum d'impact à leur action, explique-t-on au GIGN. Leur problème est de savoir combien de temps ils peuvent tenir à la une de la presse et des télévisions mondiales. On pense aujourd'hui qu'après vingt-quatre heures, les médias passent à autre chose et on entre alors dans une zone de vulnérabilité. Du coup, cela peut accélérer la liquidation des otages et le suicide collectif des terroristes. Ceux-ci ont compris que leur faiblesse, c'est de durer. Ils mèneront donc de plus en plus des opérations flash...* » Flash comme flash d'info : le terrorisme est d'abord une arme de communication massive, dont les médias sont, par nature, les complices obligés.

Aller plus vite, gagner du temps, c'est donc la nouvelle obsession des gendarmes du GIGN. « *Si on discute et si on négocie avec les terroristes, c'est aussi pour "acheter" du temps. Parce qu'eux aussi en ont besoin. Même Mohammed Merah discutait avec la police afin de pouvoir se reposer avant de mener le combat final auquel il se préparait.* »

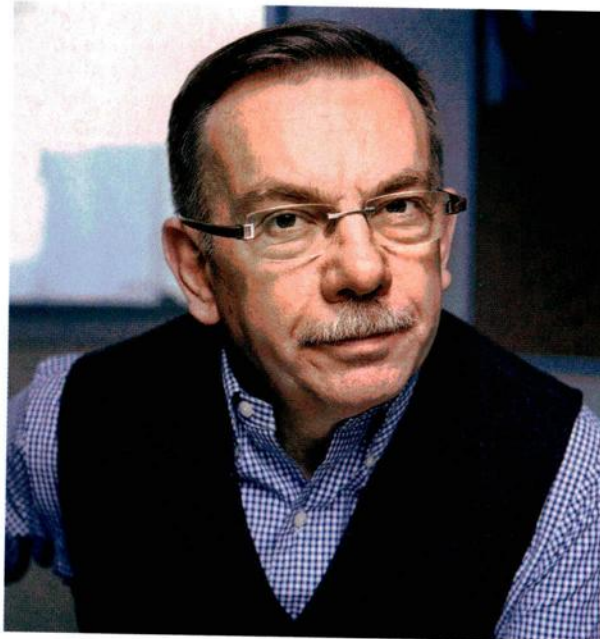
Depuis sa création en 1974, la réactivité a toujours été dans le code génétique du GIGN : « *Montre en main, la première vague quitte la caserne en moins de trente minutes.* » Il faut voir rouler un convoi de monospaces Mercedes à plus de 200 km/h pour comprendre ce que la vitesse peut signifier... Des hélicoptères militaires sont en alerte permanente sur la base voisine de Villacoublay et le « groupe » — c'est ainsi que les hommes du GIGN parlent de leur unité — peut également utiliser des avions Transall pour les plus longues distances. Mais cela ne suffit pas : « *Nous en sommes aujourd'hui à tenir nos briefings dans les véhicules, par radio. Et nos spécialistes confectionnent même les explosifs en roulant* », assure-t-on à Satory.

Si l'urgence de la situation l'exigeait, la première vague devrait pouvoir passer à l'action dès son arrivée sur le terrain. Après ce premier « dard », les vagues suivantes débarqueraient en pleine zone de combat. C'est ce que l'on appelle en langage maison un PAI, un plan d'action d'immédiat. « *Nos plans doivent être validés par le pouvoir politique, explique le général Orosco. C'est lui qui donne le feu vert* ». Des moyens de transmission exceptionnels ont été spécialement développés, comme un système de visioconférence mobile permettant de faire de lien, en mode secret-défense, avec le président de la République et la cellule interministérielle de crise, place Beauvau.

Ces modes d'action obligent le GIGN à se réorganiser : les hommes chargés du soutien, par exemple l'approvisionnement en munitions, doivent aussi être en alerte quasi permanente. Ce à quoi se préparent les gendarmes du contre-terrorisme, ce n'est pas à gérer un forcené ou un terroriste isolé, comme Merah. Leur défi, c'est la prise d'otages massive ou POM. Le théâtre de la Doubrovka à Moscou, Beslan dans le Caucase russe (2004),

les attentats de Bombay (2008), In Amenas en janvier 2013, sans oublier la tuerie de Breivik ou Westgate à Nairobi.

Cette approche du contre-terrorisme suscite l'intérêt de nombreux pays. Ainsi les Israéliens du Yamam — les forces spéciales des gardes-frontières — sont, au plan de la réflexion, très proches du GIGN. Les Algériens du Détachement spécial d'intervention (DSI) sont jugés « très bons » ainsi que les Russes des groupes Alpha ou Vypel. En Europe, une coopération étroite existe avec les Allemands et les Belges. Mais, dans la guerre du temps, le GIGN a aujourd'hui une vraie longueur d'avance. « *Nous sommes leaders* », finit par lâcher le général Orosco, l'homme qui fait battre plus vite le tempo du contre-terrorisme. ■



« *“Si on discute et si on négocie avec les terroristes, c'est aussi pour “acheter” du temps”, explique-t-on au GIGN.* »



# Carnot, le Vauban de la Révolution

Propos recueillis par Jean Lopez

Remarquable mathématicien autant que penseur militaire, le « Grand Carnot » jette les bases de l'état-major impérial. Sa vision globale de la stratégie, qui intègre tous les domaines — géographie, économie, démographie, progrès scientifiques... —, le rattache au maréchal de Louis XIV. Ce modernisateur de l'outil militaire, critique quant à la guerre de conquête, est adepte d'une stratégie défensive. Laurent Henninger décrypte cette figure mythique de la Révolution.

Chercheur à l'Irsem spécialisé dans l'étude des révolutions militaires, Laurent Henninger est notamment le coauteur, avec Thierry Widemann, de *Comprendre la guerre: histoire et notions* (Perrin, collection Tempus, 2013). Il est également l'un des piliers de *G&H*.

Les **montagnards** sont les députés qui, à l'Assemblée, siègent sur les plus hauts bancs, la Montagne, et qui défendent les positions les plus radicales.

La **levée en masse** est décidée par la Convention le 23 février 1793. Elle prévoit l'enrôlement obligatoire de 300 000 hommes. Cette première mesure est suivie d'autres, qui dotent les armées révolutionnaires de 800 000 hommes fin 1793.

Le **Comité de salut public** est l'organe exécutif collégial de la Convention, institué sur proposition de Barère le 25 mars 1793, d'abord sous la houlette de Danton puis de Robespierre fin juillet. Chargé de la guerre et des fabrications avec Prieur de la Côte-d'Or, Carnot y entre le 14 août. Le Comité survit au coup d'État du 9 Thermidor (27 juillet 1794) contre Robespierre mais ses pouvoirs s'évanouissent et il disparaît en 1795 avec le Directoire.

**G&H: Carnot, c'est le produit même de la bourgeoisie des Lumières...**

**Laurent Henninger:** Son père est en effet notaire, issu d'une famille de la vieille bourgeoisie bourguignonne [voir encadré p. 81]. Le jeune Lazare aurait pu suivre dans cette voie mais il montre très tôt du talent pour les mathématiques et décide de s'engager dans l'armée. Il rentre à l'École royale du génie de Mézières, ce qui n'est pas étonnant car c'est seulement dans les « armes savantes » — génie et artillerie — que les roturiers peuvent devenir officiers, infanterie et cavalerie étant réservées à la noblesse. Il mène alors une existence morne dans des garnisons de province, mais se fait toutefois remarquer en 1783 en publiant un *Éloge de Vauban*. Il s'y montre effectivement typique des officiers des Lumières: confiant dans les progrès des sciences et dans leurs conséquences pour le bonheur de tous les hommes, mais aussi critique d'un ordre social injuste, fondé sur la naissance et non sur les talents. Comme son modèle Vauban [voir *G&H* n° 3, p. 86], Carnot entend soulager la misère du peuple, réformer un système fiscal inique, supprimer l'inégalité extrême des fortunes et des conditions.

**Il est donc tout disposé à passer à la Révolution lorsqu'elle éclate.**

Cela va sans dire. En août 1791, il est élu député du Pas-de-Calais à l'Assemblée législative, où il agit essentiellement dans le comité militaire. Ses interventions publiques vont plutôt dans le sens du renforcement de la discipline à l'armée et contre l'action politique des clubs

révolutionnaires à l'intérieur de celle-ci. Il ne fait ainsi partie ni de la « gauche » jacobine, ni des girondins de Brissot, ni de la « droite » des feuillants [monarchistes constitutionnels, NDLR] et apparaît surtout comme un « spécialiste » militaire. C'est la raison pour laquelle il est souvent envoyé en mission: à la veille du 10 août 1792, il est au camp de Soissons et on le retrouve à l'armée du Rhin en septembre. Enfin, il aide à mettre sur pied à Bayonne l'armée des Pyrénées occidentales. Il est ensuite élu à la Convention.

**Peut-on le considérer comme un montagnard ?**

C'est vrai qu'il a rejoint leurs rangs, ce qui fait que les historiens l'ont classé comme tel. Mais sa position n'est pas aussi claire. S'il vote bien avec les **montagnards** pour la mort de Louis XVI, il reste en fait très éloigné des robespierristes. Et puis, son action reste, là encore, d'ordre surtout militaire. Il est envoyé en mission dans le Nord en mars 1793 pour faire appliquer le décret sur la **levée** des 300 000 hommes. Élu au **Comité de salut public** au mois d'août suivant, il y déploie l'activité qui lui vaudra beaucoup plus tard le titre d'« Organisateur de la victoire »: il dirige la levée et le ravitaillement des armées, organise la production d'armes et rédige le fameux décret du 23 août 1793 sur la levée en masse. Ingénieur militaire, Carnot est particulièrement sensible à l'utilité de la mobilisation des savants pour la guerre, et il met en place des commissions scientifiques chargées de superviser la recherche en matière d'armement.







**En 1793, il organise  
la production d'armes,  
orchestre la levée  
et le ravitaillement  
des armées.**

Lazare Carnot est bien présent à Wattignies, le 16 octobre 1793... Mais c'est sa seule bataille et il n'y brille guère. Organisateur et intellectuel hors pair, il n'est pas un tacticien ou un meneur d'hommes.





Comme Vauban son modèle, Carnot est un théoricien de la guerre de siège (ici, celui d'Ypres, le 17 juin 1794) : sa stratégie est appuyée avant tout sur l'idée d'un réseau de places fortes.

La bataille de **Marengo**, remportée par Napoléon au Piémont le 14 juin 1800 sur les Autrichiens de Mélas, assure la victoire française en Italie et consolide notablement le pouvoir du Premier Consul face à ses rivaux militaires.

**Carnot est-il donc avant tout plus un pur technicien qu'un politique ?**

Non ! Le fait qu'il se méfie de Robespierre et n'a que mépris pour les ultrarévolutionnaires comme Saint-Just n'exclut nullement un rôle politique. Simplement, Carnot est plus modéré : il est proche des montagnards conservateurs, s'oppose à la démocratie directe dans l'armée. Surtout, il n'est pas, comme en fera la III<sup>e</sup> République, l'unique « organisateur de la victoire. » Il n'est jamais seul responsable des affaires militaires. Prieur de la Côte-d'Or et Lindet jouent un rôle comparable au sien et les autres membres du Comité de salut public — Saint-Just et Robespierre, notamment — interviennent dans les questions militaires. En outre, Carnot sait s'entourer d'officiers capables, souvent issus de l'ancienne noblesse, ce qui lui vaut la réputation de protéger les « ci-devant ». Nous sommes loin de l'image du génie solitaire.

**Est-il seulement un militaire de bureau ?**

Il participe à la bataille de Wattignies, en octobre 1793 : il codirige l'armée française, même si la victoire revient surtout à l'excellent tacticien qu'est Jourdan. Il joue aussi un rôle non négligeable dans la politique répressive du Comité de salut public en l'an II et même dans l'écrasement

de la rébellion vendéenne. Encore une fois, il exerce cependant un rôle bien plus politique que celui de simple « technicien neutre ». Au printemps 1794, il a de graves divergences avec Saint-Just quant aux objectifs des campagnes à mener. Il souhaite conquérir une partie des Pays-Bas pour conserver à la France la ligne de la Meuse, tandis que Saint-Just veut frapper en masse pour assurer la défaite des coalisés et une paix rapide. Ces divergences stratégiques se doublent de désaccords politiques car il est opposé aux mesures sociales révolutionnaires préconisées par les robespierristes. Cela le décide à prendre part au complot du 9 Thermidor, qui renverse Robespierre et ses amis. Il poursuit dans les années suivantes son travail d'organisation et de planification, participant ainsi à la préparation des opérations combinées des armées d'Allemagne et d'Italie, en 1796. De 1795 à 1797, il prend une part active à la politique militaire et diplomatique du Directoire. Il est en outre éminemment favorable à la création de l'École polytechnique, en 1794.

**Comment voit-il Napoléon ?**

Il lui semble au début favorable et lui affirme toute son estime en août 1797, peu avant le coup d'État de Fructidor [4 septembre 1797]... que Bonaparte

mène en sous-main. Carnot ne lui en a apparemment pas tenu rigueur et il garde de bonnes relations avec Napoléon, puisqu'il devient ministre de la Guerre du Premier Consul, du 2 avril au 8 octobre 1800. Brièvement, certes, mais c'est une période importante marquée par la bataille de **Marengo**. Puis, les relations se gâtent : Carnot refuse en 1802 les pleins pouvoirs et se prononce contre l'Empire. C'est, de fait, la fin de sa vie politique.

**Qu'a-t-il écrit ?**

Il y a bien sûr l'*Éloge de Vauban*, déjà cité, et qui remporte le prix de l'Académie de Dijon en 1784. Mais il est surtout connu pour un grand nombre de textes, mémoires, rapports et discours rédigés pendant la Révolution et qui sont par nature des textes « d'action » plus que de théorie proprement dite. L'un des plus connus — et des plus importants — est son *Système général des opérations militaires de la campagne prochaine*, du 14 pluviôse an II [2 février 1794], où il expose sa vision de ce que doit être la stratégie globale de la France à partir de considérations géographiques et même géopolitiques.

**Quelles sont les idées-forces dans cette vision ?**

On l'a souvent vu comme un théoricien de la guerre de masse. C'est un



peu réducteur. Il est en fait marqué par Vauban et par les théoriciens de la défensive du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il s'appuie sur les places fortes pour construire un plan tactique fait d'offensives et de contre-offensives destinées à détruire les assiégeants par des forces de secours. Il est donc abusif de faire de Carnot un théoricien de l'offensive en masse et certains révolutionnaires le lui reprochent d'ailleurs. Mais on peut dire qu'il appartient à un courant de la pensée stratégique française qui analyse d'abord en termes défensifs, même si cette défensive peut prendre des formes très actives, parfois même assez offensives, paradoxalement. On retrouve d'ailleurs ce courant à plusieurs reprises dans notre histoire, au moins depuis Vauban et jusqu'aux théoriciens français de la dissuasion nucléaire, dans les années 1960 et 1970, en passant par André Maginot.

### Carnot en défenseur du « pré carré », comme disait Vauban ?

Il est plutôt le défenseur des « frontières naturelles ». Elles représentent pour lui un horizon indépassable, et il n'est guère partisan des guerres de conquête ni du messianisme révolutionnaire, d'où son attention constante au système des places fortes. La conception générale de la guerre qu'il pratique, c'est qu'il n'existe de guerre

**« Guère partisan des guerres de conquête, il défend le système des places fortes. »**

défensive efficace que par la multiplication des opérations offensives. Et, de fait, on doit bien reconnaître qu'il a véritablement centralisé l'effort de guerre pour assurer l'unité du commandement sous la supervision du pouvoir politique. Sous son impulsion, le Comité de salut public agit comme un levier stratégique. Au centre de ses moyens opérationnels, le cabinet topographique, qui rassemble les matériaux (cartes, reconnaissances, mémoires historiques et politiques, tableaux statistiques, voire peintres et dessinateurs) qui vont ensuite être transformés en directives et instructions impératives pour les commandants militaires. On a là le socle du futur état-major impérial qui sera plus tard confié à Berthier. Sa vision globale de la stratégie, non seulement en termes géographiques, mais également économiques, industriels, scientifiques, démographiques et organisationnels, le rattache à

encore au maréchal de Louis XIV. Il partage ainsi l'idée d'une rationalisation globale de l'économie et de la défense. Pour lui, le développement économique doit être supervisé par un aréopage de savants, statisticiens, ingénieurs, etc., tout comme il mobilise les savants dans l'économie de guerre.

### Carnot révèle aussi une pensée historique intéressante.

Oui, à travers un discours prononcé en 1800 à la cérémonie de la translation des cendres de Turenne au temple de Mars (l'actuel hôtel des Invalides). L'intérêt de ce petit texte réside dans la volonté appuyée de son auteur de marquer une nette continuité dans l'histoire de France, que la Révolution n'aurait pas interrompue. Turenne y est présenté comme un défenseur de la France avant d'être celui de son roi, et Carnot l'assimile aux grands noms des armées de la République. On y constate bien que Carnot représente une tendance de la Révolution en quête de légitimité historique, au détriment de son caractère de rupture. Les textes

similaires sont nombreux et, s'ils ne sont pas toujours très longs, ils n'en possèdent pas moins une grande importance politique, stratégique et même militaire.

### Et il y a bien sûr les œuvres militaires !

Enfin, il y a son *Traité de la défense des places fortes*, publié en 1812, et qui est comme la clef de voûte de son œuvre. Il y synthétise sa pensée dans ce domaine militaire pour lui fondamental qu'est la fortification. Domaine souvent occulté dans la geste napoléonienne, la fortification est en effet l'un des pivots de la pensée stratégique de Carnot. Il se livre ici à une analyse critique du système de Vauban, qui tranche avec les éloges qu'il avait pu consacrer au maréchal de Louis XIV dans son premier écrit, près de trente ans auparavant. Mais son analyse critique est néanmoins constructive, et faite au profit d'un système nouveau que l'auteur appelle de ses vœux. Résolument modernisateur, Carnot persiste dans sa préférence pour une stratégie défensive. Il ne sera cependant pas écouté par l'Empereur, comme on pourra le constater notamment durant la campagne de France de 1814...

## ■ Carnot, de la révolte à l'exil

Lazare Nicolas Marguerite Carnot naît à Nolay (Côte-d'Or) en 1753 et étudie à Autun, puis à l'École royale du génie de Mézières, où il rencontre Benjamin Franklin. Ingénieur et mathématicien doué, il est lieutenant en 1773 et se fait remarquer par ses ouvrages théoriques sur les machines. Élu à l'Assemblée législative en 1791 puis à la Convention en 1792, il se hisse dans les rangs montagnards. Membre du Comité militaire, il vote la mort du roi et le 14 août 1793 devient l'organisateur des affaires militaires au Comité de salut public. Associé au Directoire (dont il est un des cinq membres) en 1795, il est chassé par le coup d'État du 4 septembre 1797. Réfugié à l'étranger, il reprend ses travaux théoriques mais il est rappelé par Napoléon, devenu Premier Consul, dont il est le ministre de la Guerre en 1800. Opposé au pouvoir dictatorial héréditaire, puis à l'Empire, il revient à ses chères mathématiques. Il offre cependant ses services en 1814 et assume alors brillamment la défense d'Anvers, avant d'accepter d'être ministre de l'Intérieur pendant les Cent Jours. Banni au retour de Louis XVIII, il meurt en exil à Magdebourg en 1823.

Signalons aussi que son œuvre scientifique est de très haut niveau, tant dans le domaine de la physique que dans les mathématiques. Par ailleurs, et comme beaucoup d'hommes instruits de son époque, il publie quelques recueils de poésie.

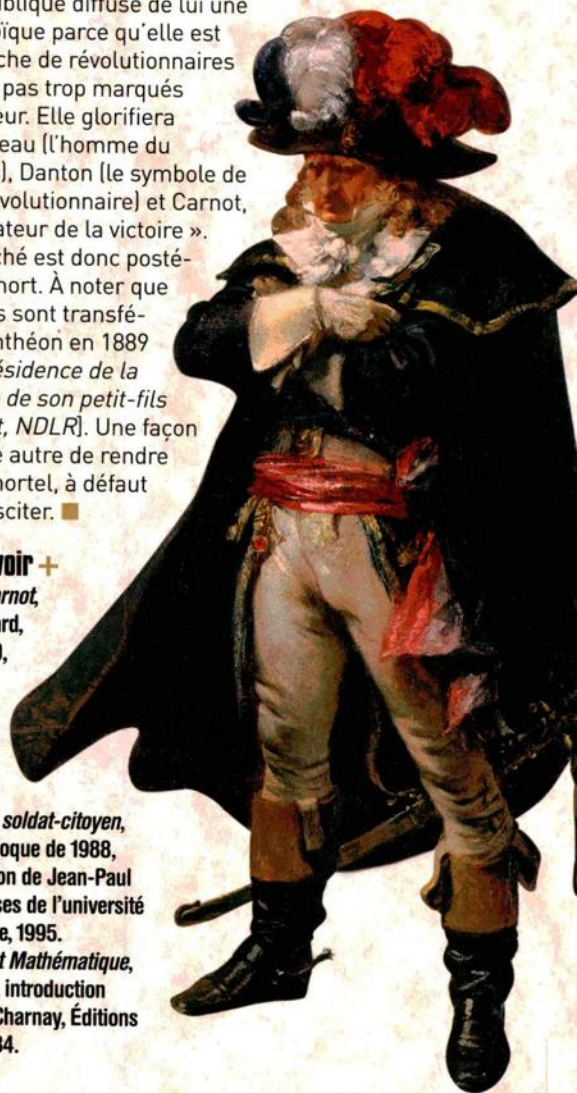
### Comment la mémoire nationale le retient-elle ?

La III<sup>e</sup> République diffuse de lui une image héroïque parce qu'elle est à la recherche de révolutionnaires « positifs » pas trop marqués par la Terreur. Elle glorifiera ainsi Mirabeau (l'homme du compromis), Danton (le symbole de l'énergie révolutionnaire) et Carnot, « l'organisateur de la victoire ». Mais ce cliché est donc postérieur à sa mort. À noter que ses cendres sont transférées au Panthéon en 1889 [sous la présidence de la République de son petit-fils Sadi Carnot, NDLR]. Une façon comme une autre de rendre Lazare immortel, à défaut de le ressusciter. ■

### Pour en savoir +

- *Le Grand Carnot*, Marcel Reinhard, Hachette, 1950, rééd. 1994.
- *Carnot*, Jean et Nicole Dhombres, Fayard, 1997.
- *Carnot ou le soldat-citoyen*, actes d'un colloque de 1988, sous la direction de Jean-Paul Charnay, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 1995.
- *Révolution et Mathématique*, Lazare Carnot, introduction de Jean-Paul Charnay, Éditions de L'Herne, 1984.

L'image romantique du « sauveur » ombrageux, plumes tricolores en bataille, est construite par la III<sup>e</sup> République. Si Carnot est extrémiste, c'est dans la modération.





# Guerriers sikhs : un mythe tissé par les Britanniques

Par Joanne Taaffe

Certes, ils ont dominé le Penjab au XIX<sup>e</sup> siècle. Mais ce sont les Britanniques qui, en inventant le concept de « race martiale » et en exploitant leur pauvreté à leur profit, ont créé autour d'eux le mythe du peuple guerrier encore vivace aujourd'hui.

Les **Moghols** sont une peuplade de conquérants turco-mongols musulmans venus d'Asie centrale au XVI<sup>e</sup> siècle. À son apogée, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'Empire moghol contrôle la totalité du sous-continent indien, pointe sud exceptée.

Élite de l'élite sikhe, ce guerrier nihang (« crocodile »), saisi en 1865, porte le **dastar bunga**, turban bleu couvert d'insignes et de **chakkar**, cercles de métal aiguisés comme des rasoirs utilisés comme arme de jet. Seuls les combattants éprouvés ont le droit d'arborer cette coiffure.

«

Il vient du Nord de l'Inde, je crois... Probablement **sikh**. Ils étaient les plus formidables des guerriers. » Ainsi parle le lieutenant Marla McGivers, historienne à bord du vaisseau spatial *Enterprise*, à propos de Khan Noonien Singh, un superméchant génétiquement programmé dans *Star Trek II : la colère de Khan*, de Nicholas Meyer sorti en 1982...

Les sikhs pourraient certes s'offusquer du diplôme de férocité que leur décernent les scénaristes d'Hollywood. Mais voilà, cette image de super guerriers reconnus jusqu'à la « frontière de l'infini » n'est pas pour leur déplaire, explique Gajendra Singh, historien à l'université d'Oxford et spécialiste de l'armée indienne dans l'Empire britannique : « *Aucune identité martiale n'a perduré aussi longtemps que celle des sikhs du*

*Penjab. Elle imbibe chaque jour leurs actes et leurs paroles.* »

Les chiffres plaident pour cette vision guerrière. Les sikhs ont servi de réservoir privilégié pour les recruteurs de Sa Majesté : au début de la Grande Guerre, par exemple, ils constituent 20 % de l'armée britannique des Indes. Aujourd'hui, ils continuent à jouer un rôle disproportionné dans l'armée indienne : ils y représentent entre 10 % et 15 % des effectifs (13 % selon Gajendra Singh) et occupent 20 % des postes d'officiers, dont celui de commandant en chef, le chef d'état-major Bikram Singh, quand leur poids démographique à l'échelle de la fédération est inférieur à 2 %.

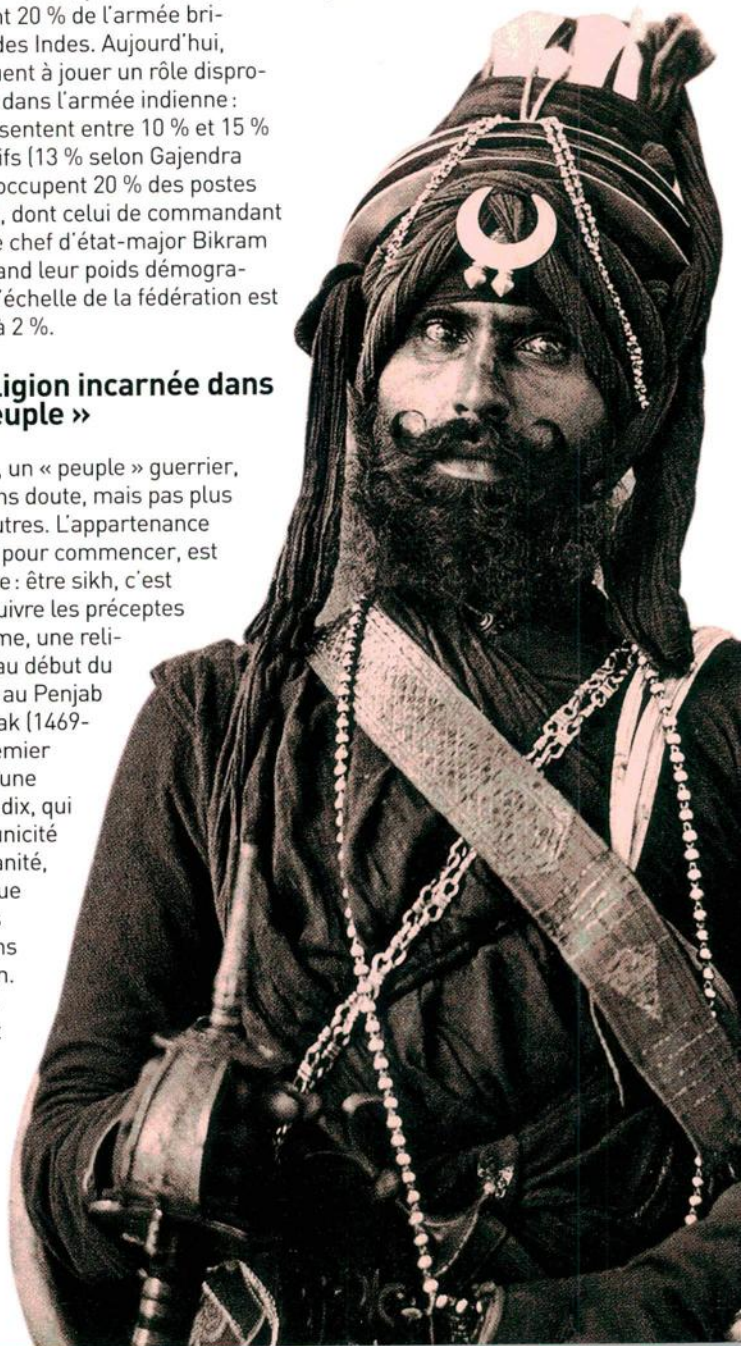
## Une religion incarnée dans un « peuple »

Les sikhs, un « peuple » guerrier, donc ? Sans doute, mais pas plus que les autres. L'appartenance ethnique, pour commencer, est fallacieuse : être sikh, c'est d'abord suivre les préceptes du sikhisme, une religion née au début du XVI<sup>e</sup> siècle au Penjab avec Nanak (1469-1539), premier gourou d'une lignée de dix, qui prêche l'unicité de l'humanité, quelles que soient les convictions de chacun. Le terme sikh vient

d'ailleurs du sanskrit *cishya* « disciple ». Dans cette branche issue de l'hindouisme, pas de prédominance de castes (bien que le système survive), mais l'insistance sur la nécessité de faire le bien et d'être généreux envers les moins fortunés

## La Khalsa, l'incarnation de la nation en armes

Selon la tradition sikhe, Gobind, dixième et dernier gourou, demande à ses disciples de venir à la fête de la moisson armés et arborant barbe et cheveux longs. Il annonce alors à l'assistance que son épée réclame une tête et demande un volontaire pour le sacrifice. Un homme se présente, que le gourou conduit dans une tente, avant de resurgir, l'épée dégoulinante de sang... Le gourou exige ensuite cinq autres volontaires et répète l'opération. Qui n'est qu'un simulacre : les volontaires reparaissent ensuite en tenue guerrière en lieu et place du *dhoti* (le drap pantalon traditionnel porté par Gandhi), et portant les attributs sikhs, les « cinq K » : cheveux longs (*kesh*), peigne en bois (*kanga*), caleçon en coton (*kachera*), épée courbe (*kirpan*, aujourd'hui une dague courte) et bracelet en fer (*kara*, à la place du fil sacré de l'hindouisme). Ils deviennent ainsi les premiers membres de la Khalsa (le mot signifie « pur »), le corps qui lie les initiés aux principes spirituels et militaires du sikhisme. Gobind lui-même rejoint les premiers élus, ainsi que 20 000 adultes dans les jours qui suivent. Chacun ajoute alors à son nom une extension empruntée à la royauté rajput (un peuple guerrier qui a dominé le Nord du Pakistan à partir du IX<sup>e</sup> siècle) : *Singh* (« tigre ») pour les hommes et *Kaur* (« princesse ») pour les femmes. Les simples paysans accèdent ainsi au rang de la « noblesse »...







Défenseurs farouches de leur liberté religieuse dans une région islamisée, les sikhs ont leurs martyrs, comme Baba Deep Singh (1682-1757), décapité au combat en défendant le temple sacré d'Amritsar contre les Afghans. La légende dit qu'il aurait poursuivi le combat en portant sa tête sous son bras.

considérés comme des égaux. Ainsi, les temples distribuent-ils gratuitement la nourriture à tous, sans distinction de religion. Et les femmes, « privilège » appréciable, ont le droit d'hériter de la terre et de se remarier plutôt que d'être immolées avec leurs défunts maris comme le veut alors la tradition. Dans cette religion plutôt progressiste pour l'époque, rien ne favorise encore la vertu militaire. L'association entre sikhisme et art guerrier découle purement des circonstances. « Pour protéger un verger, entoure-le d'arbres épineux », écrit Bhai Gurdas, le scribe qui a achevé la compilation des premiers textes sacrés sikhs, l'*Adi Granth*, en 1604. Il ne s'agit pas que d'une métaphore. Lorsque naît le sikhisme, en effet, le Penjab — « pays des cinq rivières » et vaste contrée fertile où prospère une multitude de peuples sans maîtres — est convoité, à la fin du *xvi*<sup>e</sup> siècle,

par des héritiers des Mongols, les **Moghols**. « La coexistence entre ces puissants envahisseurs musulmans venus du Nord et les sikhs, qui se sentent menacés dans leur territoire et leur foi, devient de plus en plus houleuse, explique Parmjit Singh, historien de la tradition militaire sikhe (voir bibliographie). Jusqu'au jour où, en 1606, le sixième gourou, Hargobind, fonde une milice appelée Akal Sana [armée de l'Immortel]. » La milice étant parvenue à freiner les envahisseurs, il s'ensuit une période de paix relative jusqu'au choc de deux personnalités : l'empereur moghol Aurangzeb, couronné en 1658, et Tegh Bahadur, devenu en 1664 le neuvième gourou sikh. Fervent défenseur de la liberté de croyance dans le Nord de l'Inde, le second ne cesse de dénoncer les conversions forcées à l'islam imposées par le premier. Et quand le gourou, capturé, refuse de se convertir sous la torture, Aurangzeb le fait décapiter à Delhi en 1675. Rien de tel qu'un martyr pour exciter les ardeurs

guerrières, ce que le fils de Bahadur et dixième gourou, Gobind Singh (1666-1708), ne manque pas d'exploiter. « En 1699, continue Parmjit Singh, Gobind place la milice au centre de la culture sikhe en créant une communauté d'initiés armés, la *Khalsa* [voir encadré p. 82], destinée à défendre la religion. »

## Ranjit Singh et ses brigades internationales

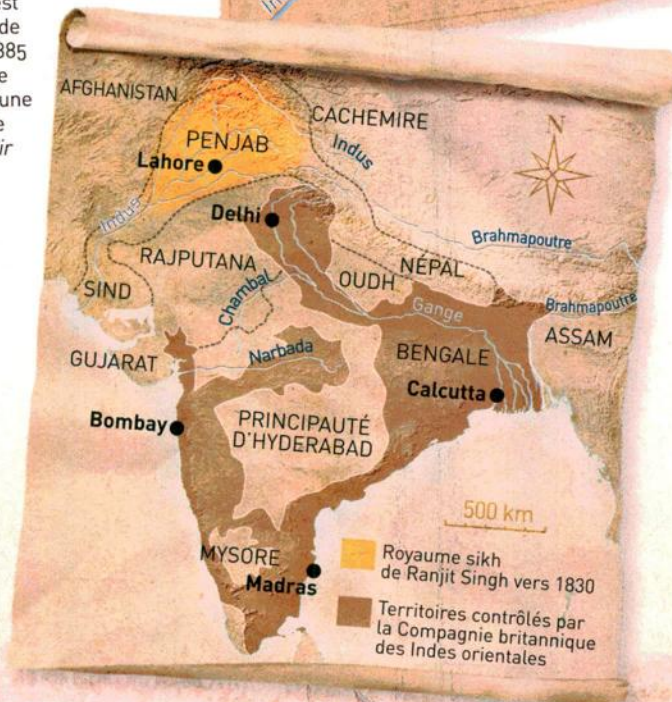
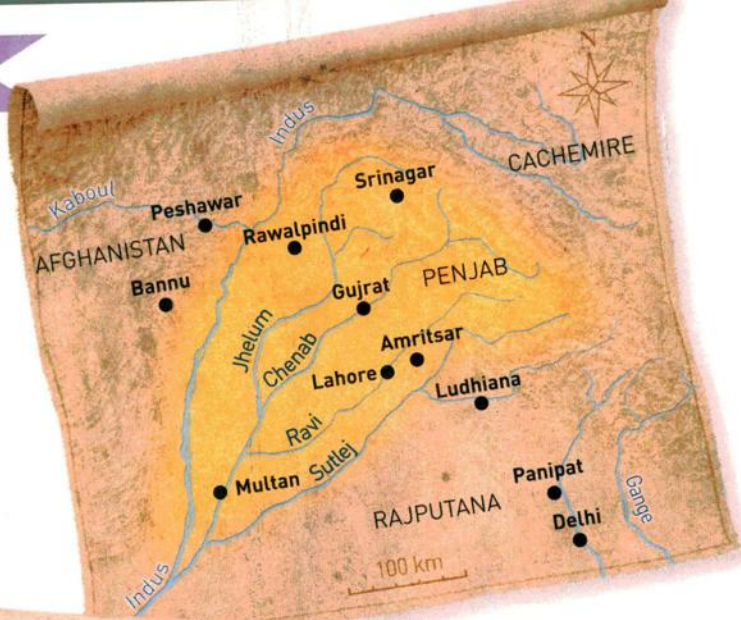
Cette armée des débuts n'est encore qu'une troupe de cavaliers bandits, guère différente de celles qui pulvèrent dans une région où la guerre est une constante. Deux circonstances vont cependant faire sortir les sikhs de la multitude. D'abord, le déclin de l'Empire moghol, grignoté et affaibli sous la pression des Afghans et des Perses au nord et de la **Compagnie britannique des Indes orientales** (CBIO) au sud. Ensuite, l'émergence chez les sikhs en 1799 d'un organisateur pragmatique

La **Compagnie anglaise puis britannique en 1707** des Indes orientales est une compagnie de négoce privée à laquelle Élisabeth I<sup>re</sup> confère, par une charte royale en 1600, le monopole du commerce dans l'océan Indien. Financée par de riches marchands et aristocrates, la CBIO mène la colonisation de l'Inde de 1757 à 1858, recrutant ses propres armées. Ébranlée par la rébellion de 1857, elle cède la main à la Couronne qui institue alors le Raj, l'empire des Indes. Elle est finalement dissoute en 1874.



La **révolte des cipayes** (ou sepoys), soldats auxiliaires indiens au service de la CBIO, éclate le 10 mai 1857 à Meerut, près de Delhi. Elle s'étend bientôt à tous les soldats et civils de la plaine du Gange et de l'Inde centrale, notamment à Delhi. La rébellion est difficilement maîtrisée le 20 juin 1858, ce qui explique une répression féroce.

**Lord Frederick Roberts**, considéré comme le père de la théorie des races martiales, est commandant en chef de l'armée indienne de 1885 à 1893. Sa prestigieuse carrière s'achève par une victoire dans la guerre des Boers en 1902 (voir G&H n° 15, p. 18).



## UN ROYAUME QUI COUVRE TOUT LE PENJAB

De 1799 à sa mort en 1839, Ranjit Singh forge un État grand comme la moitié de la France, au détriment des tribus afghanes. Ce royaume de l'apogée de la puissance sikhe ne survit pas cependant à la poussée britannique venue de Delhi.

et remarquable général, le roi Ranjit Singh (1780-1839). « Son armée n'a rien alors de partisan ou de religieux, souligne Parmjit Singh. Il y accueille des Gurkhas népalais hindouistes, des Penjabis musulmans, des Juifs, des ex-officiers de Napoléon [voir encadré p. 86], des déserteurs britanniques, des soldats irlandais, américains, espagnols... »

Ranjit manifeste un talent précoce : dès 1799, il s'empare de Lahore, la métropole de l'Ouest. Et en 1801, les sikhs sont assez forts pour fonder un royaume indépendant au Penjab (voir carte). Fin diplomate, Ranjit assure ses frontières en signant un traité avec la CBIO, puissance maîtresse du sous-continent, et se lance vers le nord. En 1836, son domaine couvre tout le Nord du Pakistan actuel.

Mais le royaume ne survit guère à son fondateur : dès sa mort en 1839, ses successeurs s'entre-déchirent... La CBIO en tire profit et s'empare du Penjab en deux guerres sanglantes (voir encadré p. 85).

Ces guerres perdues valent certes aux vaincus une certaine estime des vainqueurs. Mais les Britanniques misent alors tout sur les **cipayes** bengalis, qui ont brillé au combat contre les sikhs. Tout s'inverse cependant lors d'un épisode clé de la naissance du Raj, l'empire britannique des Indes : la grande **révolte de 1857**. Voilà en effet que les cipayes, 70 000 soldats sur les





84 000 que compte l'armée de la CBIO au Bengale, se soulèvent en masse ! La crise est gravissime. Il ne s'agit pas seulement de réprimer, mais aussi d'éviter la contagion. Or, les Européens ne représentent que 14 % des 280 000 soldats sous commandement britannique en Inde...

Les deux camps perçoivent l'enjeu du conflit et la violence, entre combattants mais aussi contre les civils, atteint des sommets inconnus localement,

selon l'historien Kaushik Roy (voir bibliographie). Les Britanniques trouvent alors des secours au Penjab. Six mois après le début de l'insurrection, 34 000 sikhs organisés en régiments d'infanterie et 14 000 irréguliers musulmans sont recrutés, pour

la plupart issus des 60 000 soldats démobilisés de la défunte armée royale sikhe. La rébellion est écrasée.

## L'invention des races martiales

Les colonisateurs, ébranlés, retiennent la leçon de leur infériorité numérique. « Ils perfectionnent l'idée classique de "diviser pour mieux

régner" et poussent consciemment les communautés les unes contre les autres », explique Gajendra Singh. Dans cette logique, les régiments sont redéfinis selon une ligne raciale justifiée dans les années 1880-1890 par les théories scientifiques pseudo-darwiniennes alors en cours en Europe. C'est ainsi que naît l'idée, principalement sous l'impulsion de **Lord Roberts**, de « races martiales », dotées de qualités guerrières innées.

Les cipayes du Bengale et autres mutinés des hautes castes de l'Inde centrale, manifestement, ne sont plus dignes d'en faire partie. Ce n'est pas le cas des peuples du Nord restés loyaux : sikhs avant tout, mais aussi Dogras, Gurkhas,

Garhwalis et autres Pachtoues dont on flatte l'ego et sur lesquels les scientifiques de Sa Majesté se penchent, « mesurant les crânes et utilisant le discours médical en vogue — miasmes et autres théories de propagation des maladies — pour expliquer leur supériorité », souligne Gajendra Singh.

La totale refonte raciale de l'armée des Indes encourage une véritable quête de la pureté guerrière.

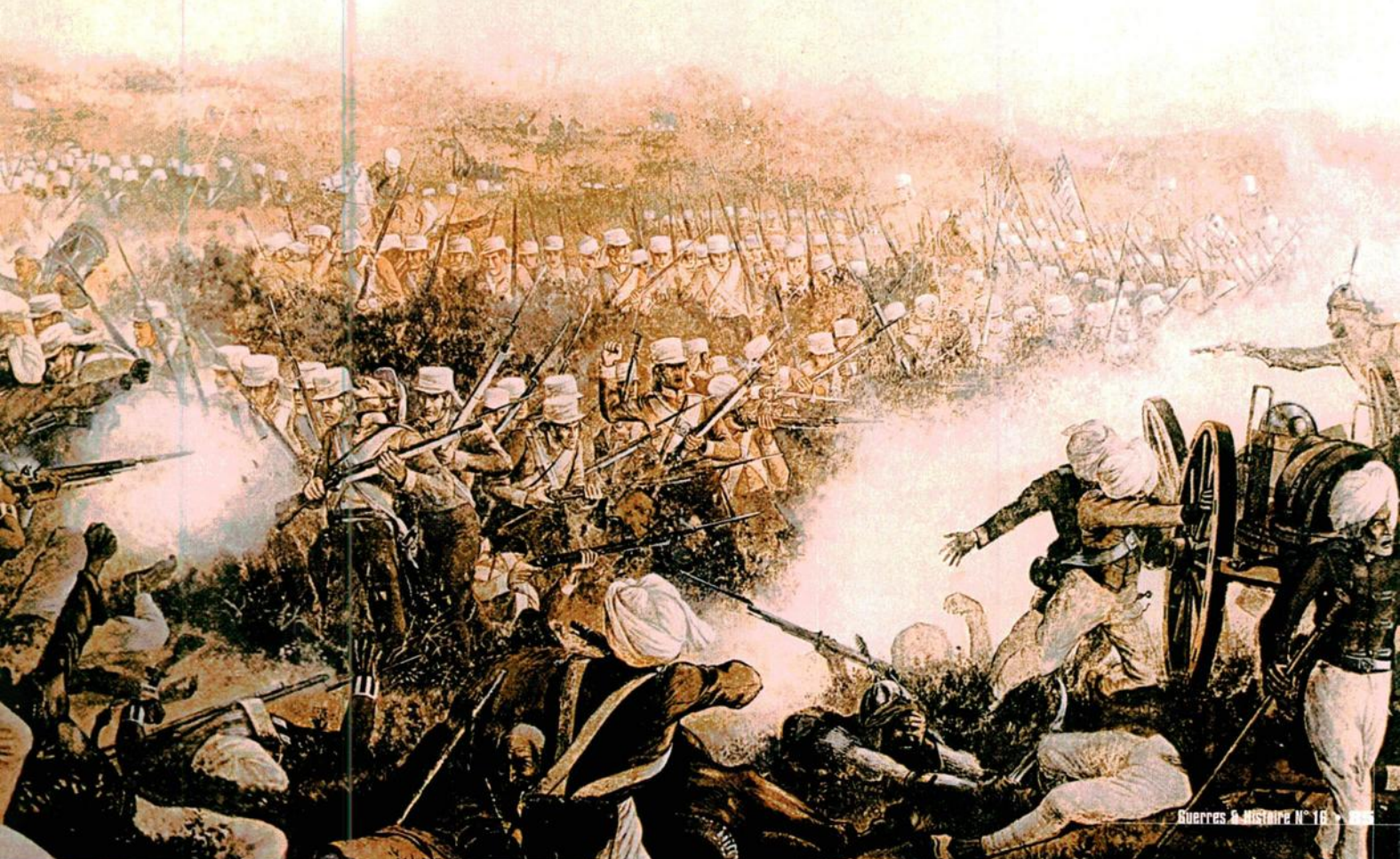
## ■ Deux guerres acharnées pour soumettre les sikhs

La mort du roi et grand général Ranjit Singh en 1839 est perçue comme un affaiblissement par la Compagnie britannique des Indes orientales (CBIO). Celle-ci se renforce immédiatement dans les régions adjacentes du Penjab puis, en 1843, saisit le Sindh, au sud du royaume sikh. L'anarchie croissante au Penjab, où se disputent les successeurs de Ranjit, excite les appétits du gouverneur général des Indes, Lord Hardinge. Lorsque les sikhs pénètrent préventivement en territoire britannique en décembre 1845, c'est la guerre. En dépit d'une résistance opiniâtre, les sikhs, trahis par certains chefs achetés par la CBIO, sont écrasés à Sobraon le 10 février 1846. Privé de la moitié de son territoire, le royaume de Ranjit n'est plus qu'une ombre. Il est annexé par la CBIO le 29 mars 1849 après une deuxième guerre, en fait une tentative d'insurrection.

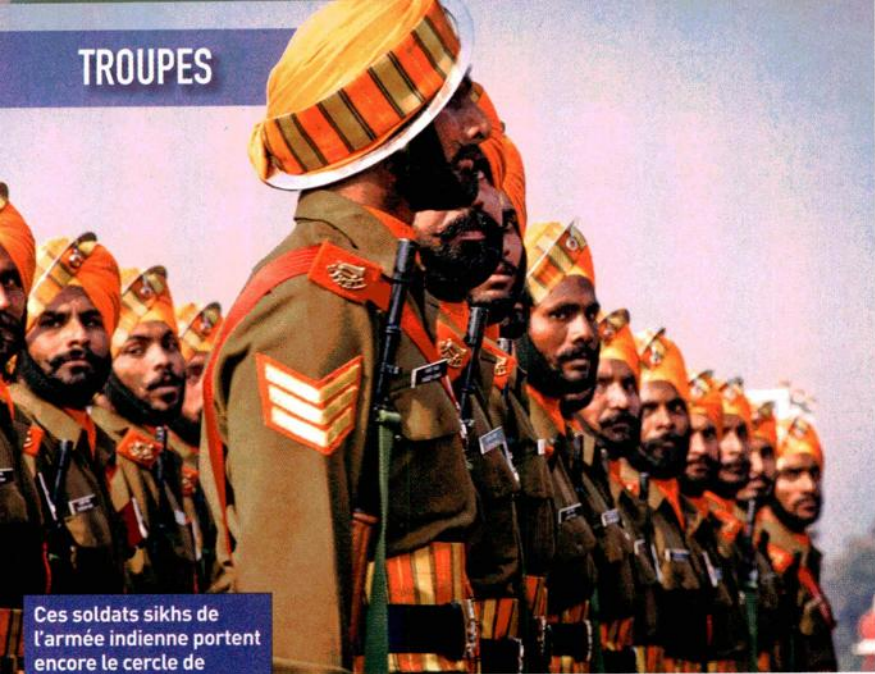
« Les Britanniques, échaudés par l'insurrection essentiellement urbaine de 1857, cherchent dans les contrées les plus rurales des paysans idéalisés, en fait les plus proches des Yeomen d'Angleterre [petits propriétaires fonciers, NDLR] », note Gajendra Singh. Selon ces considérations, il y a des nuances : tous les guerriers ne sont pas égaux... Dans le manuel qu'il consacre en 1899 aux castes sikhes, le capitaine Bingley fustige ainsi les Brahmanes pour leur mépris des castes inférieures, considère la basse caste des Mazbhis comme des criminels prédisposés et décrie les Khattris urbains pour leur répugnance aux travaux des champs. En revanche, il loue la virile impassibilité et l'obéissance des Jats, la caste des paysans.

Le 13 janvier 1849, les sikhs infligent 2 500 morts et blessés aux Britanniques à Chillianwala. Baroud d'honneur : supérieurs en nombre et en armement, les envahisseurs remportent la seconde (et dernière) guerre britannico-sikhe.

## L'armée des Indes est rebâtie sur des bases raciales. Les sikhs sont ainsi promus.







Ces soldats sikhs de l'armée indienne portent encore le cercle de métal, le *chakkar*, sur leur turban. Cette arme symbole de l'infinité divine rejoint *kirpan* (poignard courbe) et *khanda* (épée) sur l'emblème du même nom doublement arboré en bas.

Fédéré autour de l'idée d'un Penjab indépendant, le **nationalisme sikh** s'est heurté violemment au pouvoir de Delhi depuis les années 1970. Associé à des revendications sociales et agraires, le mouvement, devenu insurrectionnel, est réprimé durement début 1984. La crise culmine à Amritsar du 3 au 8 juin avec l'assaut sanglant donné au Temple d'or où sont retranchés les insurgés, puis avec l'assassinat d'Indira Gandhi par ses gardes sikhs le 31 octobre... S'ensuit une série de pogroms antisikhs, qui font des milliers de victimes.

« Le fatras de publications issu de ces recherches ne repose évidemment sur rien, à part un pur fantôme colonialiste, résume Gajendra Singh. Les militaires changent d'avis sans arrêt sur qui est digne ou non d'être une race martiale et certains manuels, tout frais imprimés, ne sont même pas distribués. Le discours, en outre, est adapté aux urgences. Lorsque les Britanniques épuisent leur réservoir de races martiales, ils se débrouillent pour en découvrir de nouvelles. En temps de paix, on favorise les Jats. Lors de la Première Guerre mondiale, on ajoute les hindous des hautes castes et les intouchables. Et quand éclate la Seconde Guerre mondiale, tout le monde est bon pour le service... »

### De l'épée à la baïonnette

L'idée d'« identités martiales », censée aider à la cohésion sur le champ de bataille et développer la fierté guerrière, est inculquée

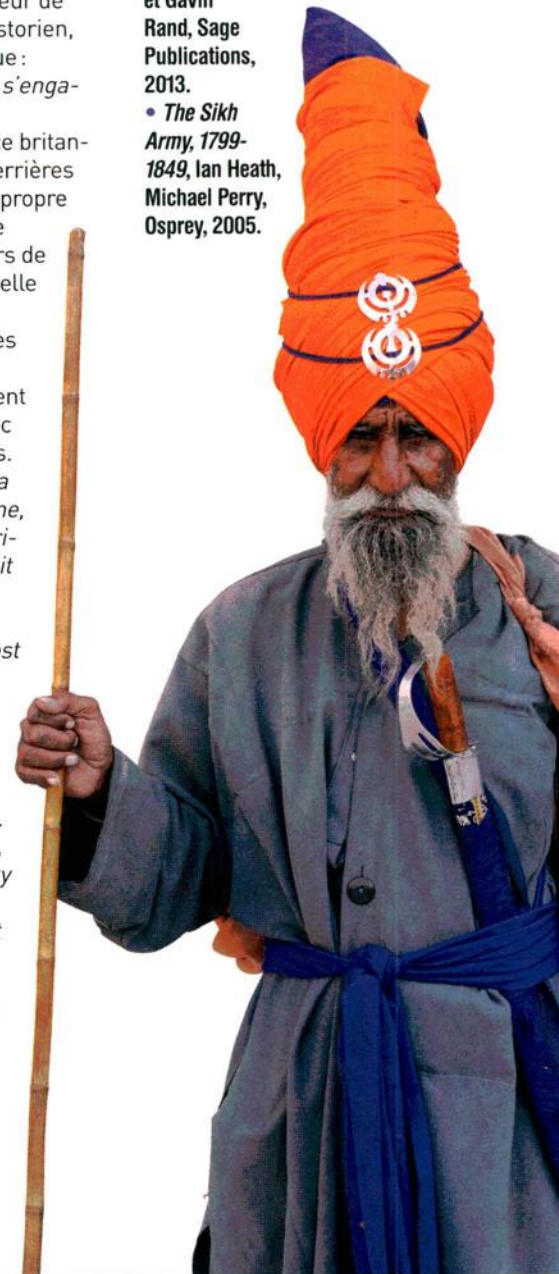
par l'encadrement aux recrues, en détournant et en arrangeant les traditions à son profit. Ainsi, en s'engageant dans l'armée des Indes, les recrues sikhs subissent une sorte de baptême qui mélange pratiques chrétiennes et traditions d'entrée dans la Khalsa : l'épée symbolique, un des cinq emblèmes rituels, est ainsi remplacée par la baïonnette. « Inquiets de voir

les sikhs se convertir en masse à l'hindouisme, les Britanniques cultivent en outre leur différence en les dotant d'un cri de guerre religieux », explique Gajendra Singh. En dépit de toute cette prétendue fierté guerrière, le vrai moteur de l'engagement, souligne l'historien, reste cependant économique : « Ce qui pousse les sikhs à s'engager, c'est la misère. » Quoi qu'il en soit, l'insistance britannique sur leurs qualités guerrières innées se superpose à leur propre passé et finit par convaincre les sikhs eux-mêmes. Piliers de l'armée coloniale dans laquelle ils acquièrent l'expérience, ils gagnent au fil des guerres l'acquis qui justifie a posteriori leur réputation et serrent des liens indissociables avec l'Empire qui les a distingués. « Nos ancêtres montaient la garde à ses confins, en Chine, à Malte, en Somalie et l'attribution d'une pension passait par un serment de loyauté à la reine Victoria, explique Parmjit Singh. Le résultat est que les institutions sikhs se sont effondrées, les références de l'enseignement ont changé et qu'une culture hybride, britannico-sikhe, a émergé. Dans l'armée, par exemple, on consomme rhum, whisky et bière et non les alcools locaux. Même la langue est affectée par des tournures britanniques. » Cette culture perdue sans réelle remise en question après que les sikhs ont hérité de leurs maîtres de Londres la suprématie dans l'armée indienne

postcoloniale. « Il est symptomatique par exemple que dans le temple d'Amritsar, lieu sacré du sikhisme, personne ne discute les plaques identifiant les morts tombés au service de l'Empire, note Gajendra Singh. Même le **nationalisme sikh** s'est constitué autour des idées martiales héritées des colonialistes. » Qu'importe les circonstances de sa naissance, l'identité militaire des sikhs fait partie désormais de leur héritage, conclut Parmjit Singh : « Nos arrières-grands-pères, nos grands-pères, nos pères ont été soldats... Comment pourrions-nous les renier sans nous renier nous-mêmes ? » ■

### Pour en savoir +

- *Warrior Saints, Four Centuries of Sikh Military History*, Amandeep Singh Madra et Parmjit Singh, Kashi House, 2013 (rééd.).
- *Mutiny at the Margins: New Perspectives on the Military Aspects of the 1857 Indian Uprising*, sous la direction de Crispin Bates et Gavin Rand, Sage Publications, 2013.
- *The Sikh Army, 1799-1849*, Ian Heath, Michael Perry, Osprey, 2005.



## Ce que l'excellence sikhe doit aux Français

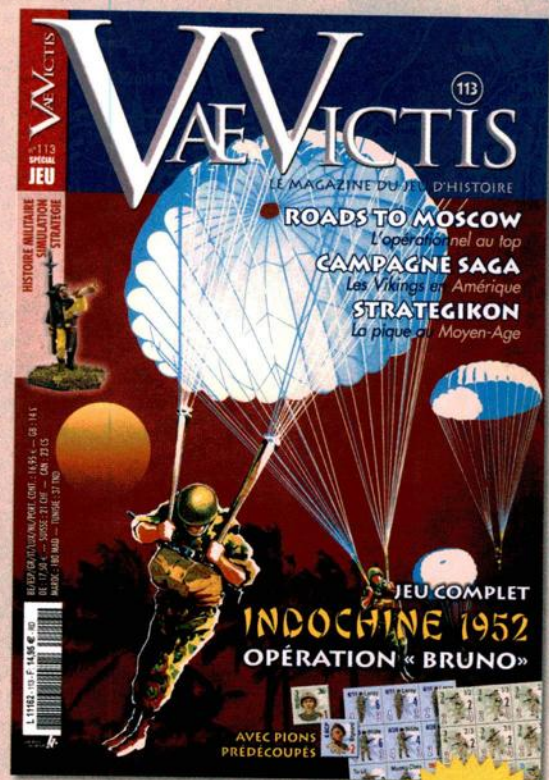
Incroyable destin que celui de Jean-François Allard (1785-1839). Grognard type de la Vieille Garde, où il est capitaine de chasseurs à cheval, il refuse Waterloo et part pour la Perse, où il retrouve un camarade de la Grande Armée, le jeune Jean-Baptiste Ventura (1794-1858), un Juif italien de Modène devenu colonel d'infanterie. Les deux sentent décidément trop le soufre révolutionnaire pour le Shah proanglais et terminent leur périple au Penjab en 1822. Où le roi sikh Ranjit Singh s'empresse de mettre leur science à profit. Les deux compères en rallient alors deux autres – l'artilleur polytechnicien Claude-Auguste Court (1793-1880) et le fantassin ingénieur Paolo Avitabile (1791-1850) – avec qui ils reforment l'armée sikhe en brigade à la française (le vocabulaire en garde la trace puisqu'un bataillon sikh est appelé *paltan*, du français peloton). Sa tâche accomplie en 1835, Allard rentre en France, où il est reçu comme un prince et nommé ambassadeur à Lahore. Il meurt en 1839, en même temps que Ranjit Singh. Les Français jouent donc un rôle essentiel dans l'expansion finale du royaume sikh, mais taperont parfois sans vergogne sur la carte anglaise. Waterloo ou pas.



# REDÉCOUVREZ L'HISTOIRE GRÂCE AU JEU

VaeVictis, LE magazine du jeu d'histoire, vous propose tous les deux mois de redécouvrir les grandes batailles et campagnes militaires au travers de nombreux jeux avec pions ou figurines.

VaeVictis est à la fois une revue d'histoire militaire, de part ses articles « art de la guerre » qui recadrent l'action dans son contexte d'époque, détaillent les doctrines stratégiques et tactiques du moment, et un magazine d'actualité ludique avec ses ouvertures de boîtes, analyses de jeux, techniques de peinture, nouveautés figurines, etc. Parallèlement à l'édition standard de 84 pages, l'édition «*Spécial Jeu*» contient un jeu complet avec 108 pions prédécoupés, sa carte et son livret de règles en couleurs, sous film ☐



**le Spécial Jeu avec  
PIONS PRÉ-DECoupÉS**

**14,95€**



## Actuellement dans VaeVictis n°113

ANALYSES DE JEUX: *To the Last Man*, *Adobe Walls*, *No peace without Spain*, *Roads to Moscow*...

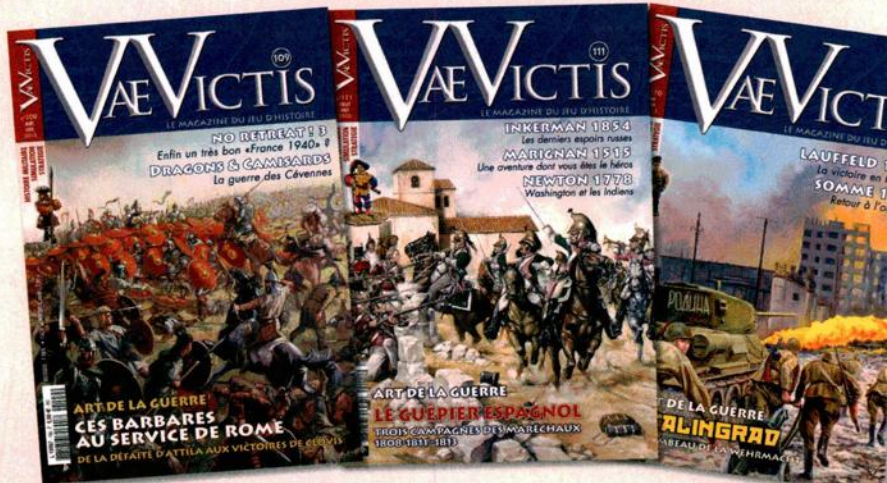
ARTICLES HISTORIQUES: *Le 6e BCP à Tu Lê 1952*, *Pont du Fahs 1942*.

FIGURINES: *Longstreet*, *la pique médiévale*, *la saga du Vinland*.

ET TOUJOURS: *la bibliothèque stratégique*, *l'actualité des conventions*, *des sorties de jeux...*

## DES GUERRES DE L'ANTIQUITÉ AUX CONFLITS MODERNES

**A paraître pour Noël 2013:  
Le jeu hors-série : Hanau 1813**



[www.vaevictismag.com](http://www.vaevictismag.com)





# Ermak, un Cosaque à l'assaut de la

## L'ŒUVRE

Il a fallu cinq ans pour réaliser cette immense huile sur toile de 2,85 m sur 6 m. Le peintre s'est documenté sur les Cosaques et leur armement, a voyagé sur le Don et en Sibérie, observant la nature, étudiant les costumes, afin de « ressusciter le siècle passé dans toute sa vérité ». La perspective du tableau place exprès le spectateur côté cosaque afin de l'« entraîner » dans la bataille. Exposé au palais d'Hiver à Saint-Petersbourg en 1895 pour célébrer à la fois les 300 ans de la conquête de la Sibérie et l'ouverture du chemin de fer transsibérien, l'œuvre est un succès. Et le tsar Nicolas II l'achète 40 000 roubles.

## L'ARTISTE

Vassili Sourikov (1848-1916), l'un des plus grands peintres russe, est né en Sibérie à Krasnoïarsk. Avec ses homologues du XIX<sup>e</sup> siècle, il appartient au cercle des artistes ambulants, dont l'objectif est d'organiser des expositions itinérantes dans les grandes villes de Russie. Issu lui-même d'une famille cosaque, Sourikov est très fier de ses origines. Après des études à l'Académie des beaux-arts de Saint-Petersbourg, il s'installe à Moscou, où bientôt il fonde une famille et travaille à ressusciter les grands épisodes de l'histoire nationale. En 1888, la mort de son épouse le plonge dans une crise artistique profonde et il faut attendre son voyage en Sibérie, en 1889-1890, pour qu'il revienne à la peinture sur des thèmes historiques, dont *La Conquête de la Sibérie par Ermak* est le premier résultat.





# Sibérie mongole

Par Yacha Maclasha

## LE CONTEXTE

L'invasion du khanat mongol de Sibirie par l'ataman (chef cosaque) du Don Ermak Timofievitch marque en 1581 le début de la conquête de la Sibérie par les tsars (voir aussi G&H n° 9, p. 78). Le détachement, qui compte 640 Cosaques du Don et 200 soldats de différentes nationalités, a été armé et financé par les riches marchands Stroganov dont les propriétés foncières frisent 10 millions d'hectares. Originaires de Perm, à l'ouest de l'Oural, les Stroganov subissent les razzias des peuples tatars venus de l'Est commandés par le khan Koutchoum. C'est pour les défendre qu'Ermak prend la tête de l'expédition, à l'insu de Moscou. Cette initiative privée n'en ajoute pas moins, en 1583, 12,6 millions de kilomètres carrés au domaine russe, plus de 73 % du territoire national !

## LA BATAILLE

La campagne d'Ermak se limite à quelques batailles entre le printemps 1581 et fin 1582, et se finit avec la prise de Kachlyk, capitale du khanat (en arrière-plan). C'est devant la citadelle, sur le fleuve Irtych, que se déroule ce combat à l'été 1582 : les Cosaques, dotés de mousquets, battent les Tatars de Koutchoum, qui ignorent les armes à feu. Après la mort d'Ermak, noyé dans ce même fleuve en 1584, la conquête marque le pas. Mais Moscou prend le relais. En 1587, on construit la première ville, Tioumen ; en 1587, celle de Tobolsk. Le mythe d'Ermak devient le moteur d'une poussée vers l'Est, qui s'achève sur le Pacifique. Dès la colonisation, les produits sibériens telles les fourrures deviennent une ressource capitale pour le Trésor russe. Mais la colonisation ne débouche pas sur l'asservissement des autochtones, comme l'imposent les autres puissances européennes.



# Leopard 1, le félin de la guerre

Par Benoist Bihan

Son histoire se confond avec celle des premières années de la guerre froide, mais se poursuit jusqu'à l'actuelle guerre d'Afghanistan. Dépositaire de l'expérience des panzers de la Seconde Guerre mondiale, le Leopard 1 marque de sa griffe l'histoire des blindés.

Créée en 1949, l'Organisation du traité de l'Atlantique nord (OTAN) est l'organisation militaire de l'Alliance atlantique, qui regroupe autour des États-Unis la plupart des pays d'Europe occidentale, la Grèce, la Turquie et le Canada. Sa mission première est la défense de l'Europe et de l'Atlantique nord contre une éventuelle attaque du bloc adverse, le Pacte de Varsovie créé en 1955 par l'URSS avec les pays de l'Est en réaction à l'annonce du réarmement ouest-allemand.

**S**elon la tradition des panzers, il a reçu un nom de félin. Mais il aurait pu s'appeler Phénix. La genèse du Leopard 1, char sorti des cendres de l'« année zéro », résume à elle seule les premiers temps de la République fédérale d'Allemagne (RFA) et, en parallèle, ceux de la guerre froide, avec son épineux problème : défendre l'Europe occidentale en cas d'offensive soviétique. Lorsque la RFA naît le 23 mai 1949, il ne reste rien en effet de l'ex-Wehrmacht, dont les derniers débris ont été démobilisés et dont

les appuis industriels sont démilitarisés. Seule une police armée de fusils a été recréée. C'est donc aux contingents franco-anglo-américains sur le sol allemand qu'incombe alors la défense de l'Occident face à une URSS perçue comme de plus en plus hostile. Or, le déséquilibre des forces entre Est et Ouest apparaît effarant. Derrière le rideau de fer qu'ils viennent d'abaisser, les Soviétiques massent quatre armées : près de 500 000 hommes en 25 divisions, avec des milliers de chars et d'avions. L'OTAN ne peut opposer en RFA que 14 divisions et 1 000 avions. Et encore, l'essentiel de ces unités, notamment celles de l'US Army, est-il configuré comme une

gendarmerie mobile pour assurer des missions d'occupation. C'est donc tout naturellement que se pose la question du réarmement allemand, appuyé autant par les militaires alliés (notamment britanniques) que par les dirigeants ouest-allemands, peu désireux d'être « réunifiés » de force avec les frères ennemis de la République démocratique allemande (RDA), créée le 7 octobre 1949 sous l'égide de Moscou. Les Français, naturellement, sont plus réservés, tout comme le Président Truman. Les réticences de la Maison Blanche s'effacent cependant dès juin 1950 : la guerre de Corée qui éclate alors mobilise l'US Army et fait craindre un



**Avec le Leopard,  
l'Allemagne invente  
le char de bataille  
moderne, un engin  
bon à tout faire !**



# re froide

coup de force similaire sur l'Europe de l'Ouest. Paris, dépendant de l'aide américaine en Indochine, s'incline...

## Réarmer le monstre

Après de longs débats — y compris en RFA, où le spectre du militarisme hante les élites — et sous les anathèmes de Moscou, qui craint une résurgence allemande, la décision est prise en 1954 : l'Allemagne de l'Ouest aura une armée fédérale. Formées en janvier 1956, les premières unités de cette Bundeswehr n'ont ni armes, ni véhicules, ni même uniformes. Pour équiper les 12 divisions (dont au moins 10 mécanisées ou blindées) prévues dans le plan élaboré à Bonn et Washington, tuteur de la jeune pousse, c'est vers les stocks de l'US Army

que se tournent, à contrecœur, les Allemands.

Les vétérans de la défunte Panzerwaffe ont en effet une piètre opinion des chars M47 livrés : trop hauts, trop gourmands en carburant, mal protégés, il ne peut s'agir que de machines de transition. Les M48 qui arrivent à la fin des années 1950 sont mieux accueillis ; mais la dépendance logistique ne sied guère aux chefs de la Bundeswehr, et ce d'autant plus qu'ils les considèrent malgré tout inférieurs aux récents T-54/T-55 soviétiques. En outre, ils ne veulent pas d'une armée faite de pièces rapportées, mais rêvent d'un dispositif interarmes intégré complet, digne héritier des Panzerdivisionen du passé, en plus abouti si possible. Dans le même temps, sous l'impulsion du chancelier

Konrad Adenauer (voir p. 94), la RFA entend s'émanciper de la tutelle industrielle américaine. Complexe, mais accessible à l'économie renaissante, un projet de char semble parfait pour remettre en route l'outil productif.

Ces deux impératifs s'unissent donc dans un projet que l'Allemagne envisage au début, par nécessité, de développer avec la France : encore privée du droit de produire ses matériels lourds, la RFA voit dans cette coopération un moyen d'apaiser la méfiance de Paris à son égard tout en décrochant l'autorisation de produire au moins une partie du futur char dans ses usines.

Français et Allemands sont d'accord : le char devra opérer sur les champs de bataille que l'on imagine alors saturés de tirs nucléaires. Pour

*Suite page 94.*

Le M47 Patton de 1951 est un tank de 44 t armé d'un canon de 90 mm. Il est effectivement haut (3,35 m contre 2,7 m au Leopard), ce qui le rend visible, et consomme de l'essence, ce qui limite son autonomie et augmente sa vulnérabilité. 9000 sont construits, dont 856 pour la France et 1120 pour la RFA. Lui succède en 1953 le M48 (canon de 90 mm, 12000 construits), que l'US Army dotera en 1959 de moteurs diesel. La Bundeswehr en obtient 1666, et en revend environ 250 à Israël, qui les rééquipe avec des canons de 105 mm.

Le T-54 et son dérivé immédiat T-55 apparaissent dès 1946. Ce char compact et léger (36 t), doté d'un puissant canon de 100 mm, est un immense succès : environ 100 000 exemplaires sont construits, et il est exporté dans une cinquantaine de pays. Mais malgré ses qualités, sa fiabilité en particulier, il se révèle au combat systématiquement inférieur à tous les chars occidentaux.

Adopté par une quinzaine de pays, le Leopard 1 marque le retour durable de l'Allemagne dans l'exportation d'armements. Les derniers des 172 Leopard 1 norvégiens (ci-contre) n'ont quitté le service qu'en 2011, avec 42 ans d'activité.





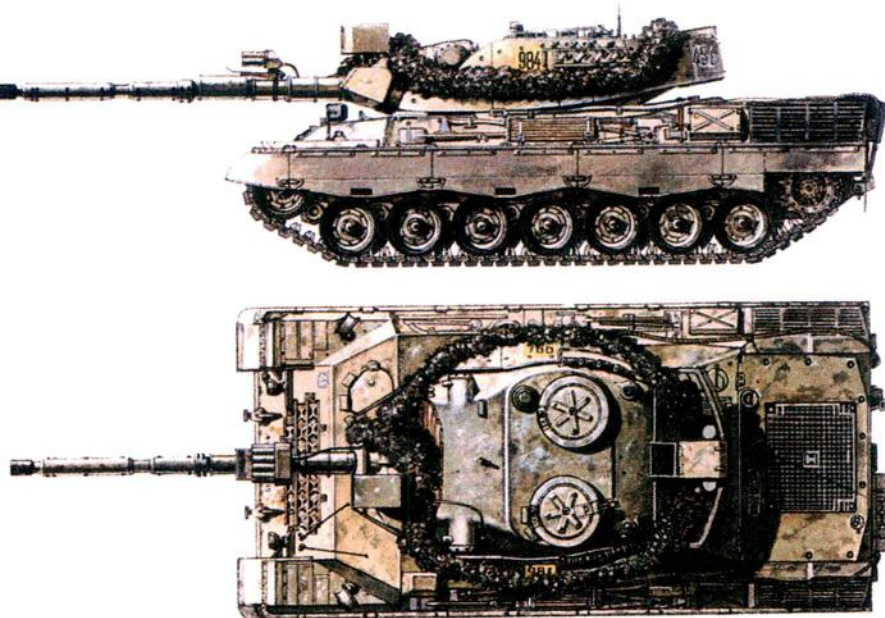
# UN CHAR PENSÉ POUR AFFRONTER L'ADVERSAIRE SOVIÉTIQUE

Le Leopard, expression de l'idéal antichar allemand, n'a rien de révolutionnaire dans sa conception, avec sa disposition classique : glacis protégeant le conducteur à l'avant, tourelle centrale et moteur à l'arrière. Le char, cependant, évolue considérablement au cours de sa longue carrière, avec un nouveau standard pratiquement tous les deux ans à partir de 1971. La version 1A1 reçoit ainsi un canon plus résistant à l'échauffement et stabilisé pour le tir en mouvement (*ci-contre*) ainsi que des jupes latérales. Les versions suivantes recevront des tourelles sans cesse agrandies et renforcées, un système de contrôle de tir informatisé, des munitions antichars à flèche, une radio numérique... Ultime développement, le A6 à canon de 120 mm est abandonné en 1987 : il est inutile, le Leopard 2, entré en service en 1979, étant bien supérieur. Le Leopard 1 n'a pratiquement pas combattu. Il est engagé cependant par les Danois en Bosnie (où trois Leopard 1A5 détruisent un T-55 serbe le 25 octobre 1994), tandis que le Canada en expédie en 2006 un escadron en Afghanistan... où ils sont remplacés en 2007 par des Leopard 2 équipés, eux, de l'air conditionné.

Le canon britannique L7A3 de 105 mm est la meilleure arme disponible dans les années 1970. Issu d'un programme naval, il peut tirer six coups par minute avec un équipage entraîné (la cadence théorique est de 10 coups par minute) et perce tous les blindages soviétiques du moment jusqu'à près de 2 000 m. La dotation est de 60 obus : pour moitié antichars, le reste explosifs et quelques fumigènes.

Le guidage du canon est assuré, outre des optiques traditionnelles (le chef de char dispose d'un périscope de jour ou infrarouge, pour le combat nocturne, le tireur d'un télescope coaxial au canon), par un télémètre dit « à coïncidence » (ou « stéréoscopique ») employé par le tireur : deux optiques situées de part et d'autre de la tourelle, dont l'image combinée permet par simple croisement de mesurer avec précision la distance du but. Un phare de recherche (lumière blanche ou infrarouge, jusqu'à 1 200 m) permet le combat de nuit.

Deux mitrailleuses de 7,62 mm, l'une coaxiale au canon, l'autre externe (servie par le chargeur ou le chef de char), et des lance-grenades fumigènes complètent l'armement. Au début des années 1970, le canon est stabilisé, ce qui permet le tir en roulant.



Autonomie sur route (km)    Vitesse max. (km/h)    Motorisation (chevaux)    Masse (tonnes)    Canon (mm)

Leopard 1	600	65	830	40	105
AMX-30	600	65	680	36	105
M48	460	48	750	45	90
M60	500	48	750	46	105
Chieftain	500	48	695	55	120
T-55	460	50	580	36	100
T-62	450	50	580	40	115

Tous les chars sont des compromis. Le Leopard 1 présente en 1970 le meilleur rapport entre vitesse, autonomie, punch... Ce qui explique son succès. À noter que les chars soviétiques peuvent voir leur autonomie étendue à 650 km, mais en ajoutant des réservoirs externes très vulnérables.



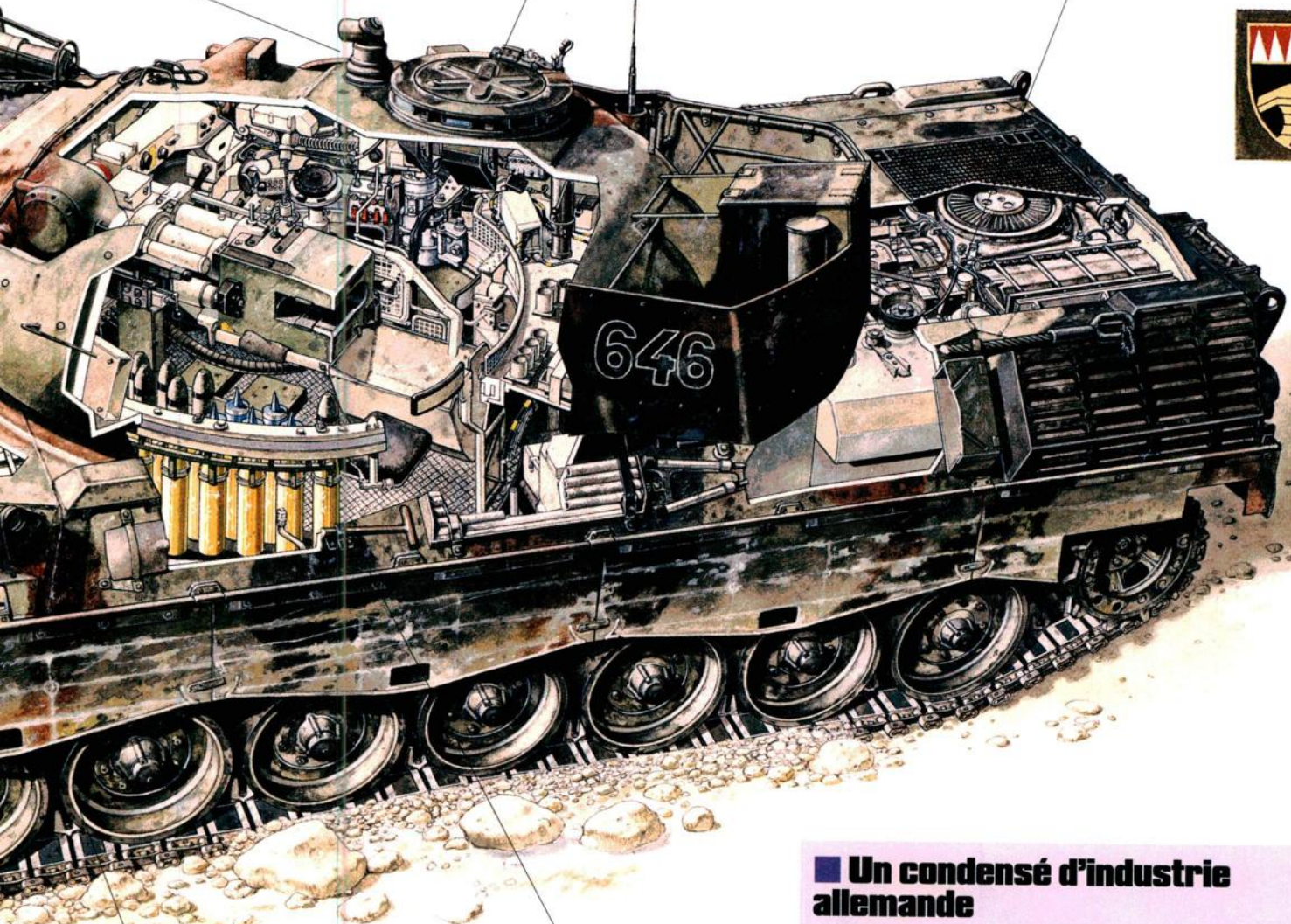


# SUR UN NOUVEL OSTFRONT

Abritant le chef de char, le tireur et le chargeur de canon, la tourelle, jugée trop étroite et insuffisamment protégée, est initialement le point faible du Leopard 1. Elle est d'abord renforcée (Leopard 1A2), puis remplacée par un modèle soudé (Leopard 1A3) plus résistant aux impacts, mais aussi plus ergonomique, améliorant significativement, outre la protection du char, les performances de son équipage.

Le Leopard 1 est doté d'un système de protection NBC (nucléaire, biologique, chimique) qui surpressurise l'intérieur du char, empêchant l'air contaminé de pénétrer, ainsi que d'un filtre permettant d'apporter de l'air pur. L'étanchéité du Leopard 1 lui permet également, avec des aménagements, de passer les cours d'eau en immersion.

Le moteur est un diesel – pouvant cependant opérer avec d'autres types de carburant – de 830 chevaux, puissance remarquable pour l'époque qui donne au Leopard 1 un rapport poids-puissance de près de 20 chevaux par tonne. Il lui permet d'atteindre sans peine 65 km/h, mais surtout de réaliser d'excellentes accélérations, faisant d'un Leopard en mouvement une cible difficile à atteindre et le dotant d'une mobilité tactique exceptionnelle. Le réservoir permet de parcourir 600 km.



La suspension du Leopard 1 est à barres de torsion, avec sept galets de route de chaque côté, cinq d'entre eux dotés d'un absorbeur de chocs hydrauliques, entraînant une chenille métallique renforcée de caoutchouc. Le tout permet de mouvoir avec une souplesse toute féline les 40 tonnes du monstre.

Le blindage du Leopard 1 n'est pas son point fort : bâti pour être agile, il est assez légèrement protégé pour un char de combat. Fait de plaques d'acier soudées, le blindage va de 10 mm (toit) à 70 mm (avant de la caisse et mantelet de tourelle). Il est progressivement renforcé au fil des versions, notamment pour la tourelle.

Comme tous les chars occidentaux, le Leopard 1 est plus haut sur pattes que ses rivaux soviétiques potentiels : 2,70 m de haut, contre 2,40 m au T-62. Ce qui est plutôt un avantage, car une tourelle plus haute favorise le pointage négatif du canon (-9°, contre -4°), un atout important mis en évidence par les Israéliens. La caisse mesure 3,37 m de largeur et la longueur est de 9,54 m (canon compris).

## ■ Un condensé d'industrie allemande

Le cahier des charges rédigé par la Bundeswehr est transmis en 1957 à trois bureaux d'études allemands – Porsche, Rheinmetall et Borgward – mis en compétition pour élaborer un prototype. C'est finalement Porsche qui l'emporte en 1963. La firme n'est pas une nouvelle venue. Elle a travaillé en 1937 sur un projet de char, le VK3001(P) déjà baptisé Leopard, destiné (sans succès) à remplacer le Panzer IV. Porsche se voit ensuite refuser en 1942 sa version du Tiger, mais transforme le châssis construit en un monstrueux chasseur de char, l'Elefant (65 t). La fabrication du nouveau Leopard est confiée à Krauss-Maffei (spécialisé avant guerre dans les locomotives) et Krupp. Le moteur est choisi chez MTU, héritier de Maybach, fournisseur de la Wehrmacht. De nombreux autres industriels interviennent par la suite. Blohm & Voss travaille au blindage, Herkules, Krupp et Carl Zeiss aux optiques... Le canon est acheté aux Royal Ordnance Factories, les armureries royales britanniques.





Ne pas se méprendre : derrière les jeunes équipages et les chars neufs se cachent de vieux briscards de la Wehrmacht, comme Adolf Heusinger, ex-chef des opérations de l'OKH, ou Hans Speidel, ex-chef d'état-major de Rommel. Tous deux impliqués dans le complot du 20 juillet 1944 contre Hitler, ce qui les lave de tout soupçon.

**Konrad Adenauer** (1876-1967) est le premier chancelier de la RFA, qu'il a largement contribué à faire naître. Anticommuniste, mais opposé au nazisme, il est cofondateur du parti chrétien-démocrate allemand (CDU) après 1945. Attaché au redressement allemand, il noue des partenariats stratégiques avec les États-Unis et la France gaullienne.

L'AMX-13 est un char léger conçu en 1946 pour être transportable par air (la France vit alors en plein mythe para ; voir dossier G&H n° 3), d'où une masse inférieure à 15 t. Bien armé (canon de 75, 90 ou 105 mm, quatre missiles antichars SS-11), il est apprécié pour sa mobilité. Le char et ses dérivés (blindé d'infanterie, obusier...) sont construits à 7700 exemplaires et exportés dans 35 pays.

le reste, les avis diffèrent radicalement. Marqués par le fer des chevauchées des panzers de mai-juin 1940 et des combats douloureux de 1944 entre Sherman et Tiger, les Français penchent pour un héritier du superlourd Tiger II de 1945 (68 tonnes!), agissant de concert avec d'agiles AMX-13. Les Allemands accueillent fraîchement cette combinaison du panache hexagonal avec la pesanteur d'inspiration germanique. Leur expérience de la guerre est d'abord celle des incohérences de la production industrielle, qui a dispersé ses efforts entre une pléthore de modèles. Le futur char doit donc être un « *Standard-Panzer* », bon à tout faire. À une époque où l'on distingue encore entre chars légers, moyens et lourds, l'idée est audacieuse et clairvoyante : l'Allemagne vient d'inventer là en effet le char de bataille moderne, le *Main Battle Tank* (MBT ; char de bataille principal). Une fois ce choix imposé aux Français, reste à définir le « standard » par rapport à une expérience : celle du front de l'Est. Ce qui est doublement logique, tant en raison du passé des cadres de la Bundeswehr que parce que leur adversaire désigné est, justement, l'Armée soviétique. Plus que les caracoles de 1941-1942 et outre la prise en compte du nucléaire, les Allemands gardent surtout en mémoire les combats

défensifs de 1944-1945 : ils forment le cadre de référence du cahier des charges. De cette terrible expérience, les concepteurs retirent trois leçons principales. D'abord, la relative inefficacité des lourds blindages d'acier face aux armes antichars à charge creuse distribuées en masse aux fantassins. La deuxième leçon est celle de la mobilité : dans un combat défensif en infériorité numérique, il faut pouvoir se porter rapidement d'un secteur à l'autre pour enrayer une percée avant qu'elle n'atteigne la profondeur. Il s'agit là de contrer la doctrine soviétique, mais aussi d'éviter les positions statiques vulnérables au tir nucléaire : une

bonne défense ne peut être que mobile, au moins tactiquement. La troisième leçon tient à l'exigence de fiabilité : avec seulement douze divisions, la Bundeswehr ne peut se permettre de laisser, comme la défunte

Wehrmacht, plus de la moitié de ses chars en réparation. De ces exigences émergent les spécifications du futur char. Pour garantir la mobilité et puisque le blindage n'est plus primordial, on abaisse la masse à 30-35 tonnes : 10 de moins que le Panther, moitié moins que le Tiger II (68 tonnes). L'allègement volontaire enclenche un mécanisme vertueux : le train de roulement sur barres de torsion est simple

d'entretien et performant, tandis que la transmission et le moteur peinent moins et gagnent en fiabilité. Le diesel, emprunté aux Soviétiques, est en outre moins inflammable que l'essence et il offre une économie de consommation (20 à 30 %) très appréciée : le char est assez autonome pour se transporter à un autre point du front sans faire appel au réseau ferroviaire, cible indubitable des frappes nucléaires. L'armement, en revanche, n'est pas défini : les Allemands pensent au canon de 90 mm américain des M47 et M48, tandis que les arsenaux français développent un canon de 105 mm performant.

### Le meilleur char du moment

À ce stade, les fées commencent à se quereller au-dessus du berceau. Les Français tiennent à leurs charges de cavalerie en AMX-13 quand les Allemands, plus réalistes, imaginent un combat plus méthodiquement destructeur. Mais, surtout, Bonn veut réserver à ses industriels la conception et la construction, outre celles de la tourelle, du canon et du moteur. Les différends accumulés éclatent finalement en 1958, avec le retour de de Gaulle au pouvoir. Pour le général en effet, la coopération militaire entre les deux pays doit se plier à la priorité française donnée à la puissance nucléaire, quête à laquelle l'Allemagne ne peut évidemment être associée. Cette orientation traduit en outre la recherche de l'indépendance militaire qui éloigne la France de l'OTAN, dont Bonn reste en revanche

## Outil de la relance industrielle, le char permet de s'émanciper de la tutelle américaine.



le loyal pilier... Ces impératifs plus politiques que techniques conduisent à la rupture en 1963. Chacun aura son char... Et les Italiens, un temps associés au projet commun, optent quant à eux pour le M60 américain. Le divorce, à dire vrai, fait des heureux outre-Rhin, où les industriels, entre-temps dégagés de toute contrainte, se préparent à tailler des croupières aux Français à l'exportation... Et la Bundeswehr a les mains libres pour terminer l'engin dont elle rêve. Diverses modifications portent la masse à 40 t, ce qui reste malgré tout léger. Et la tourelle reçoit le meilleur canon de l'époque : le L7 de 105 mm britannique, dont les obus à très grande vitesse pénètrent sans peine les T-55 et les nouveaux T-62 soviétiques. Quand le Leopard entre finalement en service en 1965, il est sans aucun doute le meilleur char du monde. Outre son exceptionnelle mobilité tactique et son armement, il perpétue en effet les qualités qui ont fait le succès des panzers de jadis. La distribution des tâches au sein de l'équipage est excellente. Le chef de char bénéficie d'une parfaite visibilité, le dotant d'une « intelligence de situation » tactique optimale,



même avec les écrouilles fermées en ambiance nucléaire. Bien que performant, l'engin reste enfin simple à produire et à entretenir. Bien vite, l'excellence du Leopard éclate sur les terrains d'essais et les armées de l'OTAN n'ont guère à se forcer pour s'en équiper : la Belgique, dès 1968, puis à leur suite les Pays-Bas, le Danemark, la Norvège, le Canada, l'Italie, la Grèce et la Turquie. L'Australie rejoint également la liste, puis le Brésil et le Chili (en seconde main après la fin de la guerre froide) et, enfin, l'Équateur et le Liban. Au total, 6485 Leopard sortent d'usine, dont 4744 chars de combat proprement dit, le reste étant des variantes spécialisées (voir encadré).

### Pilier de l'OTAN et défenseur du Vaterland

Pour Bonn toutefois, le nouveau char n'offre pas que des opportunités de redressement économique et de développement industriel. L'engin devient de fait le socle d'une armée désormais assez puissante pour faire entendre sa voix à ses alliés, et, en premier lieu, aux Anglo-Américains. Washington et Londres, en effet, voient dans le territoire de la RFA, étendu de la frontière de la RDA au Rhin, un champ de manœuvres voué à une défense mobile, au besoin appuyée de tirs de barrage atomiques. Perspective assez peu réjouissante pour les Allemands... Le poids croissant de la Heer (l'armée de terre) — 415 000 hommes en 1964 — dans l'Alliance atlantique, mais aussi son rôle de pourvoyeuse de chars pour l'OTAN, vont permettre à la Bundeswehr d'imposer progressivement une défense « de l'avant », fermement ancrée sur la frontière entre les deux blocs (et les deux Allemagnes), et surtout de moins en moins nucléaire. Dans ce jeu politique, les Allemands ont avec le Leopard et ses « compères » blindés (voir encadré ci-contre), appuyés par les Panzergrenadiers, un argument de poids en faveur d'une défense conventionnelle : celui de

Ulrich de Maizière, vétéran du front de l'Est, devient de 1966 à 1972 le chef d'état-major d'une Bundeswehr réputée sans taches mais appuyée dans l'ombre sur des anciens au passé discuté : Guderian, Manstein ou Manteuffel...

la supériorité qualitative, capable de contrebalancer l'infériorité numérique de l'OTAN et évitant de ce fait non seulement l'invasion mais la destruction de l'Allemagne. Fidèle à ce principe, à peine quinze ans après l'entrée en service d'un Leopard sans cesse modernisé, la Bundeswehr adopte en 1979 un nouveau félin plus impressionnant : le Leopard 2, probablement le meilleur char du monde actuellement (voir G&H n° 14, p. 29) — son prédécesseur reçoit alors pour le différencier le chiffre « 1 ». Le pari allemand d'une défense conventionnelle de l'avant, auquel tout l'OTAN finit par se rallier, n'aura finalement jamais à être tenu, preuve au moins de son efficacité dissuasive. Le Leopard 1, nouveau standard d'excellence blindée, joue sans conteste un rôle dans le choix de l'OTAN de délaisser peu à peu l'option nucléaire au profit de plans plus souples. Au-delà, le rééquilibrage militaire imposé par la Bundeswehr face aux masses soviétiques contribue à préserver une paix, armée certes, mais stable, compatible avec l'esprit de la nouvelle Allemagne. C'est tout le mérite du Leopard que d'avoir aidé à remporter cette victoire sans sortir les griffes. ■

### Pour en savoir +

- « Tip of the Spear: The Formation and Expansion of the Bundeswehr, 1949-1963 », Leo J. Daugherty III in *Journal of Slavic Military Studies* n° 24, Routledge, 2011.
- « The Tip of the Spear – The Bundeswehr, Soviet Force Restructuring and Development of West Germany's Armored Forces, 1951-1986 », Leo J. Daugherty III in *Journal of Slavic Military Studies* n° 25, Routledge, 2011.
- *Leopard 1 MBT 1965-2005*, Michael Jerchel, Peter Sarson, Osprey, 1995.
- *Leopard 1*, Yves Debay, Éric Baltzer, Histoire & Collections, 2005.

### ■ Un félin à grande portée

Costaud, fiable, mobile, l'excellent châssis de Leopard est exploité pour développer de nombreuses variantes, conformément à la recherche allemande d'unités interarmes intégrées. La plus impressionnante est le char antiaérien Gepard (420 exemplaires produits), le plus lourd de la « famille » avec 47,5 tonnes justifiées par une énorme tourelle dotée d'un radar et de deux canons de 35 mm. Parmi les petits frères, figurent également le dépanneur Bergepanzer 2 (444 ex.), un engin de combat du génie (*Pionierpanzer*) Dachs (« blaireau » ; 140 exemplaires produits en convertissant d'autres modèles), un poseur de ponts (*Brückenlegepanzer*) Biber (« castor », 105 ex.), un char-école à tourelle vitrée pour l'instructeur (60 ex.). Tous ces engins opèrent à partir de 1971 avec le véhicule de combat d'infanterie Marder (« martre » ; 28,5 t pour trois hommes d'équipage et sept soldats ; 2136 construits) et ses dérivés (chasseurs de chars en particulier). Le tout forme un ensemble cohérent et redoutable, entièrement blindé et destiné à rester opérationnel en environnement contaminé par des attaques nucléaires, biologiques et chimiques (NBC).

Une charge creuse est un explosif configuré de façon à ce que l'explosion forme un jet de métal en fusion capable de transpercer les blindages. Pas besoin ainsi de grande vitesse initiale : l'arme est simple et peut être distribuée en masse. Le Panzerfaust allemand de 1943 et le RPG-2 soviétique de 1949 en sont les premiers exemples.

Dans la suspension à barre de torsion, l'élément ressort est fourni (comme le nom l'indique) par la torsion d'une simple barre de métal à laquelle est rattaché un bras sur lequel est fixée une roue. Simple, facile à entretenir, c'est le système adopté sur le Panther ou le Tiger.

Les Panzergrenadiers (les « grenadiers blindés ») sont l'infanterie mécanisée de l'armée allemande, dont la particularité est d'être rattachés directement à l'arme blindée plutôt qu'à l'infanterie, conformément à une doctrine blindée recherchant une intégration optimale de l'ensemble des armes composant une division Panzer.



**A** l'aube du cinéma japonais, le samouraï est le personnage central de nombreux *chanbara* (films de sabre japonais) très populaires. Mutique et solitaire, le héros est un tueur surdoué, qui place le *bushido* (le code de l'honneur guerrier) au-dessus de tout. Cette vision idéalisée s'efface à partir des années 1950 au profit d'un regard plus distancié, plus critique des institutions féodales : hiérarchisation excessive de la société, manque de mobilité sociale, concentration des pouvoirs... Le chevalier inflexible cède alors la place au *rônin*, samouraï sans maître et aux cheveux en bataille, plus proche du spectateur. Ce guerrier se trouve souvent en position de faire des choix entre la fidélité (à son maître et à l'ordre établi), une valeur essentielle pour les féodaux, et l'honneur. Il fait, en somme, l'expérience de la liberté et celle, indissociable, de la responsabilité individuelle. ■

### 1954 Les Sept Samourais

De Akira Kurosawa – Avec Toshiro Mifune, Takashi Shimura, Seiji Miyaguchi – DVD N&B VOST.

En 1586, dans un pays ravagé par les guerres civiles, les paysans d'un village misérable harcelés par les bandits engagent sept rônins pour les défendre. Ces derniers, pas vraiment partants pour aider les loqueteux, se prennent au jeu et trouvent dans cette bataille sans rétribution un sens à leur existence guerrière : sans maître, libres... Mais déjà condamnés à disparaître. « *Ce sont les paysans les vrais vainqueurs, pas nous* », constate avec amertume l'un des samourais à la fin. Un grand film dominé par le bondissant guerrier paysan Kikuchiyo (interprété par Toshiro Mifune).

### 1955 Le Héros sacrilège

De Kenji Mizoguchi – Avec Raizo Ichikawa, Narutoshi Hayashi – DVD couleur VOST.

Mieux vaut réviser un peu l'histoire locale (en lisant *G&H* n° 3 p. 72 par exemple) avant de se plonger dans la période troublée qui précède l'avènement du shogunat, dictature militaire surimposée au pouvoir impérial. Déchiré entre deux clans, le pays est en crise. Les nobles et moines cherchent à profiter de la situation et les samourais sont maintenus dans la pauvreté... Situation injuste qui amène Kiyomori, jeune guerrier du clan Taïra, à se rebeller par le biais d'une transgression symbolique. Pas de combats ici, mais un film riche en détails sur la vie dans les villages, à la cour impériale et chez les nobles.

### 1962 Harakiri

De Masaki Kobayashi – Avec Tatsuya Nakadai, Rentaro Mikuni, Shima Iwashita, Akira Ishihama – DVD et Blu-ray N&B VOST.

Culte au Japon, *Harakiri* ne vous lâche pas. L'incandescent Tatsuya Nakadai y interprète le *rônin* Tsugumo venu venger son beau-fils, forcé par le clan Iyi à se suicider avec un sabre en bambou (long plan séquence d'une force inouïe...). Bien que l'essentiel de l'intrigue se passe dans une cour, Kobayashi parvient à un film d'action au suspense puissant, où le code de l'honneur est dénoncé comme paravent à des comportements inhumains. Le duel en plein vent entre deux samourais, l'un âgé l'autre jeune, est une séquence d'anthologie.

### 1969 Goyokin – L'or du Shogun

De Hideo Gosha – Avec Tatsuya Nakadai, Kinoshita Nakamura, Tetsuro Tanba – DVD couleur VOST.

1841. Un groupe de guerriers doit tuer des villageois afin de s'emparer de l'or qui renflouera les caisses du clan, ruiné par les demandes excessives du shogunat. Pour le samouraï Wakisaka Magobei, le dilemme moral est insupportable. Se soumettre au code de l'honneur, est-ce être loyal au clan avant tout ou refuser le meurtre d'innocents ? Reflet de ce conflit, l'image joue le contraste : le registre au début est sombre, proche de l'épouvante, mais l'action se déroule sur le tapis immaculé de la neige, arrière-plan idéal pour quelques beaux duels au sabre. La musique légère, voire joyeuse, intrigue.

### 1969 Hitokiri, le châtiement

De Hideo Gosha – Avec Shintaro Katsu, Tatsuya Nakadai, Yukio Mishima – DVD couleur VOST.

1862 : c'est la fin de l'ère Tokugawa, le shogunat est moribond. Izo Okada, *rônin* fauché et un peu porté sur le saké, s'allie au clan des loyalistes Tosa pour sortir de la pauvreté. Nulle question d'honneur ici : la fidélité d'Izo a pour but son enrichissement personnel. Aveuglé par ses rêves de noblesse, il ne s'aperçoit que trop tard qu'il a été manipulé... Gosha revisite l'image du samouraï devenu ici un vulgaire tueur à gages, un « coupeur d'hommes ». Belles scènes de combat et surprenant marathon comique, façon manga.



# GUERRIERS SOLITAIRES

1980

## Kagemusha

D'Akira Kurosawa - Avec Tatsuya Nakadai - DVD et Blu-ray couleur VF/VOST.

En 1573, le général Takeda Shingen (formidable Tatsuya Nakadai, encore une fois) meurt alors qu'il tentait de s'opposer à l'unification du Japon par Nobunaga, Hideyoshi et Ieyasu. Un sosie - *kagemusha*, « l'ombre du guerrier » - lui est substitué pour éviter la dissolution du clan. L'homme, un vulgaire voleur, va progressivement s'identifier à Shingen... Mais le stratagème ne suffit pas. Nobunaga a tiré parti de la présence des étrangers pour s'équiper en arquebuses et vaincre ainsi la formidable cavalerie du clan Shingen. Un film d'une grande beauté formelle, mais aussi un documentaire exceptionnel sur la vie des guerriers au XVI<sup>e</sup> siècle.

2003

## Le Dernier Samouraï

D'Edward Zwick - Avec Tom Cruise, Ken Watanabe - DVD et Blu-ray couleur VF/VOST (anglais).

Nathan Algren (Cruise, de tous les plans), vétéran alcoolique et désabusé des guerres indiennes, est engagé par un conseiller de l'empereur du Japon pour entraîner la première armée citoyenne japonaise (la conscription est instituée en 1873). Capturé par les samouraïs, Algren retourne sa veste et se croise contre le vilain monde moderne et ses cravates... Grand spectacle (très) arrangeant avec l'histoire, le film se regarde avec plaisir et offre une bonne mise en contexte du Japon du XIX<sup>e</sup> siècle. Le combat final, lances et arcs contre canons en bronze et mitrailleuses à manivelle Gatling, illustre bien le passage du Japon à la modernité.

2003

## Zatoichi

De Takeshi Kitano - Avec Takeshi Kitano, Tadanobu Asano, Yui Natsukawa - DVD et Blu-ray couleur VF/VOST.

Kitano reprend à sa sauce l'histoire de Zatoichi (qu'il incarne), masseur itinérant, joueur de dés et as du sabre dans le Japon des années 1830-1840. Personnage mythique du cinéma japonais, l'invincible Zatoichi prend ici une dimension plus moderne, avec clins d'œil à l'univers du manga : scènes hyperviolentes mais peu réalistes, narration chaotique faite d'histoires dans l'histoire à la manière d'un feuilleton et comique absurde. Les flash-back insistants et la longueur du film en font un exercice de style un peu forcé, allégé par une musique très présente. Un film plein d'énergie pour une approche inhabituelle.



Équivalent japonais du western, le film de samouraïs (en fond et en haut, *Kagemusha*) inspire régulièrement Hollywood. *Les Sept Samouraïs* (deux images en bas) y deviennent mercenaires en 1960. Et Tom Cruise épouse la cause du dernier samouraï (deuxième image).





INTERVIEW

## « L'armée d'Italie a perdu la bataille de la mémoire »

Propos recueillis par Pierre Grumberg

En 1943 et 1944, le corps expéditionnaire français en Italie réhabilite auprès des Alliés les armes françaises déconsidérées après 1940, tout en réconciliant les Forces françaises libres gaullistes et l'armée d'Afrique pétainiste. Entachée de brutalités et occultée par la geste du Débarquement, sa bataille a sombré dans l'oubli, explique **Julie Le Gac**.

Le 6 juin 1944, les goumiers marocains du corps expéditionnaire français défilent dans Rome tout juste prise. Ce triomphe, clé de leur campagne, reste cependant ignoré. Car le même jour, en Normandie...

**G&H: Vaincre sans gloire... Votre livre porte un titre terrible. Pourquoi ?**

« Vaincre », parce que le corps expéditionnaire français (CEF) a contribué utilement à la victoire alliée en Italie, en apportant la rupture du front sur le Garigliano en mai 1944. Mais ce succès a été payé par de lourdes pertes et entaché aussi par des exactions à l'encontre des populations. En outre, si les victoires du CEF sont reconnues dans le monde

militaire, le grand public, même en France à l'époque, n'en sait pas grand-chose. C'est le Débarquement qui a retenu l'attention, puis les Forces françaises libres (FFL) et la Résistance ont incarné la Libération. Le CEF a perdu la bataille de la mémoire.

**Cette histoire méconnue que vous racontez, c'est celle d'une armée déchirée. Si le CEF parvient à amalgamer finalement FFL et**

**armée d'Afrique, la plus grande partie de ses cadres sont vichystes, antisémites et antigauillistes. Pourquoi ?**

L'armée d'Afrique fin 1942, celle qui va servir de base au CEF, est toujours encadrée par les généraux qui se trouvaient sur place en 1940. Ils vivent repliés sur eux-mêmes, traumatisés par la défaite. Beaucoup sont incapables d'admettre la responsabilité des militaires. Pétain, qui rejette la faute sur les politiciens,



# IR A JOUER

conforte ces chefs dans leur attitude et renforce du coup l'adhésion à Vichy. Le tout en Afrique du Nord dans un milieu encore plus conservateur et antirépublicain qu'en métropole. Dans ces conditions, l'idée de collaborer avec les Allemands est d'autant plus acceptable qu'ils ne sont pas présents physiquement. Quant à l'antisémitisme, il est répandu et le reste bien après l'arrivée des Alliés [le statut des Juifs hérité de Vichy, qui les prive de la citoyenneté française, n'est totalement abrogé qu'en octobre 1943, NDLR]. Même lorsqu'il est question de recruter des Juifs, on les cantonne à des unités de pionniers, destinées aux travaux de voirie. Il y a là un caractère vexatoire évident, puisqu'on leur interdit ainsi de porter les armes et que les conditions de vie y sont déplorables. Et les cadres s'assurent ainsi que les Juifs ne revendiqueront pas plus tard le statut d'anciens combattants.

**Outre ses dissensions, l'armée que vous décrivez souffre déplorablement du manque d'unités de services et de cadres, son service de santé est indigent, ce qui oblige les Alliés à prendre en charge de nombreux blessés... Et, pour couronner le tout, le CEF subit un terrible hiver en Italie.** Ses débuts sont très difficiles, en effet. Le CEF, qui ne compte alors que 20 000 hommes, c'est-à-dire très peu, est engagé dès la fin décembre 1943 sous un commandement américain pas toujours inspiré et que l'on n'ose pas questionner. Pas encore aguerris mais très désireux de faire bonne impression, l'encadrement commet des erreurs. Lors de la première offensive, le 14 décembre contre le massif du Pantano, des unités partent trop tard, se perdent en route... On s'en tire, mais au prix de pertes très lourdes. Les conditions météo — la pluie et le froid — sont effroyables et la progression ressemble au châtimement de Sisyphe : un piton conquis vous laisse en bas d'un autre à conquérir, sur lequel les Allemands vous dominent... Ce calvaire et les

frustrations qu'il entraîne peuvent expliquer les exactions qui suivent la percée, au printemps.

## **Les Alliés, et bien entendu les Italiens, se plaignent d'une véritable campagne de viols. Quelle a été son ampleur ?**

Il est difficile de donner un décompte précis. Mais la France, après guerre, accepte d'indemniser 2 000 victimes (et 20 000 cas de pillage). Vu la réticence des femmes à porter plainte à cause de la honte, la réalité devrait se situer entre 4 000 à 5 000 viols. C'est une évaluation personnelle, arbitraire, mais on ne peut en rester au chiffre

italien de 60 000, évidemment gonflé dans l'idée d'obtenir un levier de négociations. Mon estimation est déjà considérable, quand on sait qu'elle porte sur un mois, entre mai et juin, et sur un effectif total de 120 000 hommes à l'époque.

## **Comment expliquer ces crimes ?**

On relève déjà quelques exactions commises pendant l'hiver, notamment à Naples. La décompensation due au déblocage du printemps n'explique pas tout. Joue également la rancœur vis-à-vis des Italiens, en souvenir du « coup de poignard dans le dos » asséné par Mussolini en juin 1940. Pour les Français, les Italiens sont des traîtres qui s'en tirent à bon compte. On les déteste même plus que les Allemands, respectés au moins pour leur valeur militaire. On évoque également le « droit de razzia » ou le « droit de viol » tolérés chez certains supplétifs, comme les goumiers, pendant la pacification du Maroc et qui seraient passés dans les mœurs. Le manque d'encadrement et le relief difficile qui empêche les liaisons ont certainement nui au contrôle des troupes.

## **Les chefs ont-ils autorisé de tels actes ou fermé les yeux ?**

Je n'ai pas trouvé de trace d'une « carte blanche » ou même d'un « désintérêt » du général Juin, comme on l'a avancé à l'époque. Juin condamne les méfaits, tout en

les minimisant en même temps. Je remarque cependant que les mêmes troupes accusées de crimes en Italie se comportent honorablement en Provence. Puis l'on voit les exactions reprendre en Alsace et en Allemagne, ce qui dénote probablement une attitude différente des cadres.

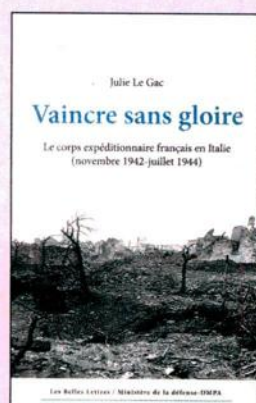
## **Ces actes sont-ils réprimés ?**

Dès la fin mai, Juin, qui est bien ennuyé par les protestations des Anglo-Américains, ordonne de fusiller tout soldat pris sur le fait. On compte alors des dizaines d'exécutions sommaires, qui n'ont guère laissé de trace. On peut supposer qu'il s'agissait d'irréguliers, des goumiers. Puis la prévôté [justice militaire, NDLR] intervient et la répression entre dans le domaine du droit. Or, le viol n'est passible de la peine de mort que s'il est suivi de meurtre. Si l'on compte alors 185 condamnations pour violences sexuelles, un seul soldat, finalement, est officiellement fusillé pour ce crime, en janvier 1945, à Naples. ■



**Docteur en histoire, Julie Le Gac est chercheuse à l'Institut**

**des sciences sociales du politique (ISP/CNRS, Cachan). Spécialiste de la Seconde Guerre mondiale, du régime de Vichy et de l'histoire coloniale, elle a choisi de consacrer sa thèse en 2011 au CEF en Italie, travail récompensé par le Prix d'histoire militaire du ministère de la Défense 2012 et dont est tiré le présent ouvrage. Spécialiste de ce front sur lequel elle a rédigé de nombreux articles et contributions, Julie Le Gac prépare pour 2014 un ouvrage sur la bataille du mont Cassin.**



## **Vaincre sans gloire – Le corps expéditionnaire français en Italie (novembre 1942-juillet 1944)**

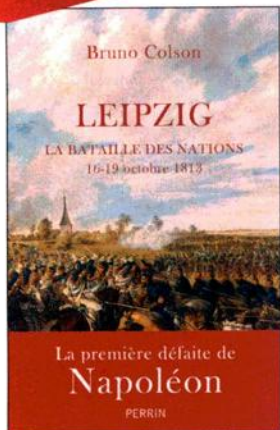
**Julie Le Gac – Les Belles Lettres/Ministère de la Défense-DMPA, 614 p., 29,50 €.**

Comme le souligne l'auteur, la campagne du CEF est très largement ignorée du public. À tort, comme le démontre ce très remarquable ouvrage. Bien loin de se limiter aux seules opérations d'Italie, l'historienne dissèque en

fait en profondeur ce qu'est l'armée française de la fin 1942 à l'été 1944, celle de la « renaissance ». Et le résultat est fort éloigné de l'image d'Épinal. Ce que décrit Julie Le Gac, c'est une armée viscéralement vichyste, antirépublicaine, que l'Italie purifie dans le sang. Celui de ses cadres d'origine européenne, mais aussi des « indigènes » d'Afrique du Nord qui constituent 60 % de ses effectifs. À ce titre, l'ouvrage montre en profondeur à quel point le CEF — et les promesses (non tenues) qui justifient le recrutement des soldats — constitue une étape importante dans l'émergence des mouvements nationalistes de l'après-guerre. Ahmed Ben Bella, futur leader de la révolte algérienne, a reçu la médaille militaire pour ses exploits au mont Cassin. On l'oublie. Tout comme on a glorifié les exploits du CEF en laissant de côté ses méfaits. L'auteur les remet à leur juste place, sans les minorer mais en expliquant et en ouvrant pour la première fois les archives de la justice militaire. Foisonnant, passionnant, doté d'un appareil savant (index, bibliographie...) impeccable, ce livre est incontournable. ■



LIVRES

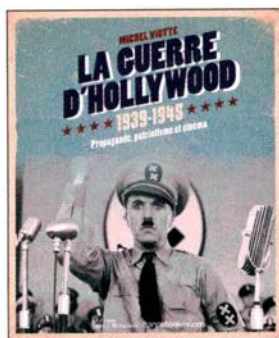


## Leipzig, la bataille des Nations

**Bruno Colson**  
Perrin, 498 p., 25 €. Bruno Colson répond, ici, à une attente. Il traite, tout d'abord, d'un sujet largement délaissé par l'historiographie de langue française jusqu'à cette année, bicentenaire oblige. Il confronte, ensuite, des sources provenant de tous les belligérants et ruine ainsi des légendes et romans nationaux tenaces. Enfin, il tente un essai d'histoire totale en donnant à entendre les voix des témoins et acteurs, qu'ils soient civils ou militaires, troupiers, généraux ou monarques. Il nous présente ainsi tous les niveaux de perception et d'interprétation, de la politique à l'expérience personnelle en passant par la stratégie, l'opérative, dans une moindre mesure, et la tactique. L'ouvrage imposant peut provoquer le vertige chez le lecteur. Montrant la voie, Bruno Colson n'a pas encore résolu tous les écueils d'un tel exercice. Néanmoins, cet ouvrage peut d'ores et déjà être considéré comme une référence qu'il sera difficile de surpasser avant longtemps, sous cette forme et s'agissant de Leipzig. ■ **P. Bouhet**

## La Guerre d'Hollywood : propagande, patriotisme et cinéma 1939-1945

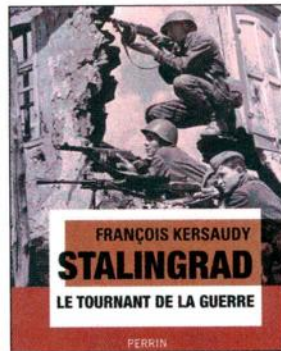
**Michel Viotte**  
La Martinière/France Télévisions, 232 p., 38 €. C'est LE livre à offrir au cinéophile qui sommeille chez tout amateur d'histoire mili. Bourré de documents, c'est non seulement un plaisir de le feuilleter mais on y découvre aussi une foule de faits sur l'engagement



massif des stars (hommes et femmes) et leur guerre : oui, James Stewart et Gary Cooper ont réellement bombardé l'Allemagne, et aux pires heures de 1943. Le livre ne traite pas seulement en outre du glamour, il se penche sur l'utilitaire, comme cette extraordinaire maquette - 432 m<sup>2</sup> - de la côte sud du Japon, filmée pour entraîner les équipages de B-29. ■ **P.G.**

## Stalingrad

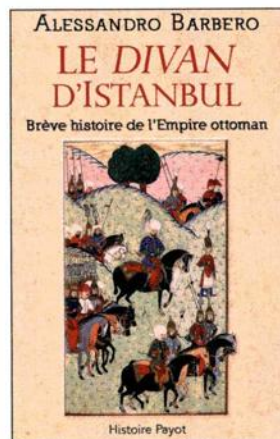
**François Kersaudy**  
Perrin, 172 p., 19 €. La collection Un monde en guerre est très inégale, comme l'a prouvé, pour le pire, un récent Manstein. Sa faible pagination, si elle ne permet guère de s'étendre, est favorable à la synthèse. Bonne surprise, François Kersaudy réussit le pari de condenser au couteau la « mère de toutes les batailles ». Agréable, solide, documenté, ce *Stalingrad* est une bonne introduction et



nous rappelle que son auteur est un des rares bons historiens français de la Seconde Guerre mondiale. ■ **J.L.**

## Le Divan d'Istanbul - Brève histoire de l'Empire ottoman

**Alessandro Barbero**  
Payot, 205 p., 21,50 €. Très remarqué pour ses ouvrages sur les batailles d'Andrinople, Lépante et Waterloo, l'historien italien publie ici une brève mais synthétique et intense histoire d'un des empires les plus célèbres et les plus puissants de

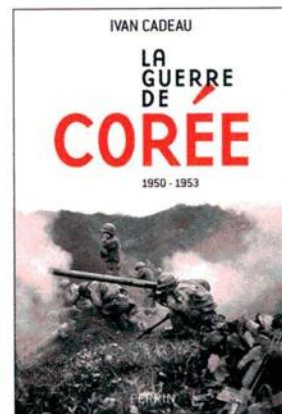


l'histoire, sous tous ses aspects, tant militaires que politiques ou même sociaux et religieux, de sa création à son pitoyable déclin. ■ **L.H.**

## Les Mousquetaires ou la violence d'État

**Rémi Masson**  
Vendémiaire, 156 p., 18 €. Cette courte et passionnante histoire d'une des formations militaires les plus célèbres

de l'histoire universelle montre à quel point la légende littéraire bâtie au XIX<sup>e</sup> siècle est éloignée de la réalité. Les mousquetaires, formation d'élite et de choc, constituent aussi la police politique du régime de Louis XIV (ce n'est pas par hasard que d'Artagnan orchestre à ce titre la violence d'État la plus froide, la plus brutale et la plus implacable qui soit, à une époque où l'État moderne se construit et se renforce. Encore une petite « brique fondamentale » à une nouvelle histoire militaire de la France ! ■ **L.H.**



## La Guerre de Corée 1950-1953

**Ivan Cadeau**  
Perrin, 370 p., 24 €. Ce livre comble un vide scandaleux dans l'historiographie française : il n'existait depuis longtemps aucun ouvrage général sur ce conflit qui a vu la guerre froide se réchauffer au point d'opposer non seulement les Coréens mais les Chinois, Soviétiques [voir G&H n° 9, p. 6], Américains, troupes du Commonwealth, Français, Turcs mandatés par l'ONU... Solide point de départ pour étudier cet épisode militaro-diplomatique, l'ouvrage a cependant le défaut de se limiter par trop au point de vue occidental. Dommage

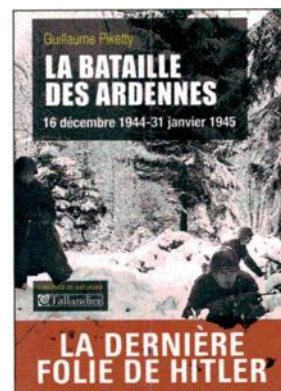
à l'heure où des travaux récents illustrent le côté adverse. ■ **L.H.**

## Grand Atlas 2014

**Sous la direction de Frank Tétart**  
Autrement, 128 p., 16,90 €. Pas de l'histoire militaire ? Oui, mais ça aide rudement à la comprendre... Sous-titré « Comprendre le monde en 200 cartes », cet atlas est un outil remarquable (et une bonne idée cadeau) pour l'étudiant, le lycéen ou tout simplement le citoyen responsable qui cherche à mieux décoder un monde chaque jour plus complexe. ■ **L.H.**

## La Bataille des Ardennes

**Guillaume Piketty**  
Tallandier, 230 p., 19,90 €. À travers un texte limpide, Guillaume Piketty, professeur à Sciences politiques, propose un récit bref mais enlevé du dernier coup de dé d'Hitler. Difficile cependant, vu le format, d'atteindre le double objectif fixé en introduction : à la fois « rendre précisément compte de la bataille elle-même », tout en profitant de l'âpreté des

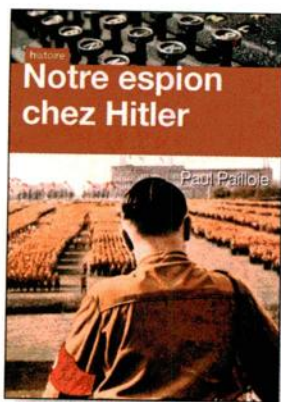


combats pour questionner l'expérience combattante dans la continuité des travaux de Stéphane Audoin-Rouzeau. En ne voulant oublier aucun moment clé ou vedette de la bataille, il propose un récit assez convenu



# IR A JOUER

qui phagocyte l'analyse et où la dimension mythologique de Bastogne n'est guère questionnée. Il n'y a pas non plus d'analyse tactique ou opérative. L'expérience combattante se borne à quelques commentaires sur l'environnement hostile, la violence et les souffrances, avant de disparaître de la conclusion. Ouvrage introductif, donc, à compléter impérativement. ■ **N. Aubin**



## Notre espion chez Hitler

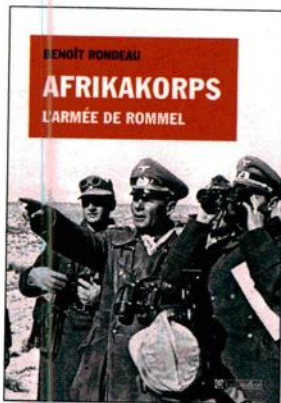
**Paul Paillolle**  
Nouveau Monde, 340 p., 8,50 €.

Riche idée que de rééditer cette histoire d'une relation durable entre un traître à son pays, l'Allemand Hans-Thilo Schmidt, et le renseignement français des années 1930. Le témoignage de Paul Paillolle, l'un des chefs du « 2<sup>e</sup> Bureau », décédé il y a quelques années, datait de 1985. Il n'a rien perdu de son intensité. Il est utilement introduit par Frédéric Guelton, qui fait le point historiographique sur les origines de la fameuse affaire Enigma, le cassage des codes allemands de la Seconde Guerre mondiale par les Polonais et les Britanniques, dont les Français sont à l'origine via leur agent Schmidt, bien introduit dans la hiérarchie nazie. ■ **J.-C. Delhez**

## La Révolution militaire : la guerre et l'essor de l'Occident, 1500-1800

**Geoffrey Parker**  
Folio-Histoire, 448 p., 11,50 €.

Ce livre a fait l'effet d'une bombe lors de sa parution à la fin des années 1980, et n'en finit pas d'engendrer d'interminables – mais passionnants – débats et querelles sur les origines de la puissance militaire de l'Occident, à la Renaissance et durant l'ensemble de la période moderne. Faut-il une autre raison de lire ce livre indispensable ? ■ **L. H.**



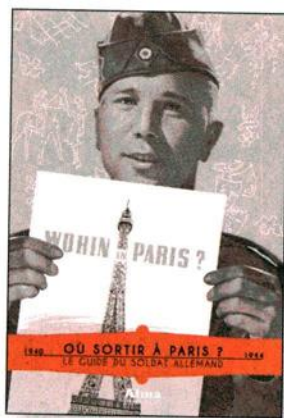
## Afrikakorps, l'armée de Rommel

**Benoît Rondeau**  
Tallandier, 510 p., 26,90 €.  
Cet ouvrage ne permet pas seulement d'en finir avec les « références » datées et hagiographiques de Carell ou Fitère, il dépasse le cadre de son titre pour embrasser toute la guerre du désert de 1941 à 1943. Benoît Rondeau, à l'aide d'une large bibliographie et dans un cadre chronologique, raconte les combats, livre les spécificités de la guerre dans le désert et n'oublie pas de questionner le mythe Rommel et celui de la « guerre sans haine ». Certes, il est difficile d'embrasser un si vaste sujet et la structure du livre s'en ressent. L'étude des mythes aurait pu

être approfondie au lieu de s'attarder sur les anecdotes. Facile d'accès, *L'armée de Rommel* reste cependant une introduction bienvenue. ■ **N. Aubin**

## Wohin in Paris/ Où sortir à Paris ? Le guide du soldat allemand

**Alma Éditeur, 158 p., 19 €.**  
Durant l'Occupation de la capitale française, la Kommandantur édite un opuscule destiné aux troupes allemandes.



Tiré à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires, il est vendu dans les gares et les librairies. Les éditions Alma proposent, accompagné d'une intéressante introduction et d'une chronologie, une sélection d'articles publiés à l'époque. *Wohin in Paris* tient à la fois du *Pariscope* et du *Guide bleu...* ou plutôt *feldgrau* : il est très intéressant de découvrir la sélection réalisée par les autorités de la Wehrmacht. Peintures, théâtres, cinémas, restaurants, cabarets, « spectacles suggestifs »... Sans compter les conseils pratiques sur les usages du *Soldatendampfer* (le Mouche-Boot) et du métro ou le langage à tenir à der Flic. Ce petit livre est aussi une bonne occasion de découvrir, en négatif, l'intensité pas forcément drôle de la vie parisienne sous la botte allemande. ■ **S. D.**

## 14-18 à tous les étages

Dans le torrent du centenaire de la Grande Guerre, nous avons pêché...

### Témoignages de poilus

- **Les Poilus**, Jean-Pierre Guéno, Librio, 189 p., 3 €. Lettres largement reprises d'un précédent ouvrage du même, *Paroles de Poilus*.
- **Les Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918**, La Découverte/Poche, 560 p., 15 €.

### Rééditions de classiques littéraires

- **Journal de guerre, 1914-1918**, Maurice Bedel, Tallandier, 660 p., 29,90 €. La Grande Guerre, vue avec distance par un Prix Goncourt.
- **La Ferveur du souvenir**, Maurice Genevoix, La Table ronde, 212 p., 21 €. Articles et discours du grand écrivain sur la Première Guerre mondiale, presque tous écrits après la Seconde.
- **Les Fantassins du Chemin des Dames**, René-Gustave Nobécourt, Albin Michel, 440 p., 25 €. Publié par un ancien de la boucherie commandée par Nivelles.

### Analyses et thématiques

- **Les Femmes au temps de la guerre de 14**, Françoise Thébaud, Petite Bibliothèque Payot, 475 p., 10,75 €. Réédition d'un ouvrage important sur un aspect majeur du conflit.
- **La Grande Guerre des civils**, Éric Alary, Perrin, 455 p., 24 €. L'arrière tiendra-t-il ?
- **Les Soldats de la honte**, Jean-Yves Le Naour, Perrin, Tempus, 220 p., 8,50 €. Réédition d'un beau livre sur les poilus atteints du syndrome du shell shock.
- **Cinq deuils de guerre, 1914-1918**, Stéphane Audoin-Rouzeau, Tallandier, 251 p., 9,50 €. Que signifie perdre un proche à la guerre ? Comment surmonter le deuil sans même une sépulture ? Un texte remarquable d'Audoin-Rouzeau, réédité en poche.

### Batailles

- **1915. L'enlèvement**, Jean-Yves Le Naour, Perrin, 390 p., 23 €. Second volume d'une série qui couvrira toute la guerre. L'auteur connaît son affaire et sait tenir la plume.
- **Les Dardanelles 1915. Une stratégie en échec**, Pierre Rigoux, Economica, 175 p., 23 €. Analyse pertinente mais sèche d'une affaire peu abordée en français.
- **La Grande Guerre, carnet du centenaire**, André Loez et Nicolas Offenstadt, Albin Michel, 256 p. (prix nc). Magnifiques illustrations.

### Biographies

- **La Première Guerre de Charles de Gaulle 1914-1918**, Frédérique Neau-Dufour, Tallandier, 380 p., 20,90 €. Utile car ces années n'ont pas été perdues par le grand Charles, y compris les 32 mois de captivité.
- **Foch, Chef de guerre**, Elizabeth Greenhalgh, Tallandier, 680 p., 29,90 €. Un bon portrait du patron de la coalition victorieuse, par une historienne australienne. ■



# A LIRE A VO

## BEAUX LIVRES

Histoire de marquer le centenaire de la Grande Guerre, pourquoi ne pas offrir pour Noël un de ces « beaux livres » ? Il n'y a vraiment que l'embaras du choix, si ce n'est de la qualité...

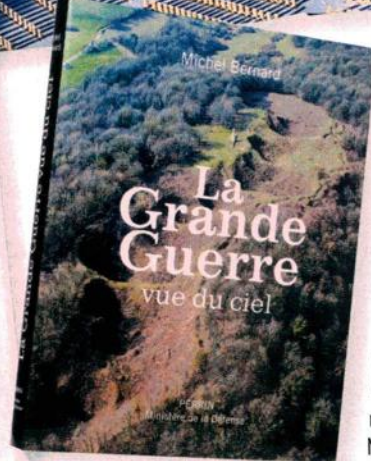
### LE PLUS GADGET **La Grande Guerre en relief**

Jean-Pierre Verney  
*Les Arènes, 176 p., 29,90 €.*  
Ce joli coffret contient une paire de lentilles stéréo, un porte-vues, 34 vues noir et blanc cartonnées en paires 6x6. Les photos sont archi connues. Pour fondus de 3D.

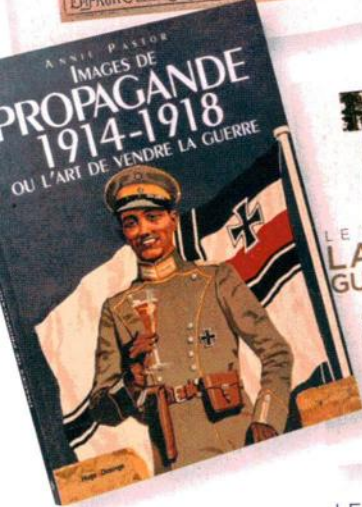


### LE PLUS RÉJOUISSANT (autant que faire se peut) **Baionnette aux crayons. Caricatures et propagande de la Grande Guerre**

Jean-Pierre Auclert  
*Gründ, 208 p., 29,95 €.*  
On a oublié aujourd'hui l'importance et l'impact de la caricature dans la presse et dans l'esprit du public. Ce livre remarquable



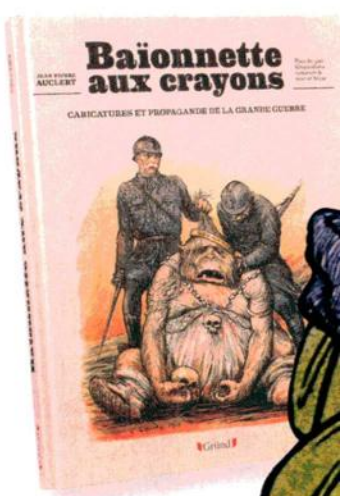
Faute de nous aider à comprendre l'impact de la guerre sur lesdits paysages, on nous propose une sorte de balade poétique. Cela finirait par être lassant n'était la plume magnifique de Michel Bernard.



énorme de bout en bout, y compris après la révolution de 1917. On se demande ce que l'excellent Patrick Facon est allé faire dans cette galère. Des mêmes auteur et éditeur, on préférera *La Guerre des affiches*, 190 p., 35 €.

### LE PLUS AFFRANCHI **La Grande Guerre à travers la carte postale ancienne**

Jean-Yves Le Naour  
*HC Éditions, 160 p., 28,90 €.*  
Intéressant bouquin avec, à la plume, un des meilleurs historiens du sujet. La carte postale fonctionne comme un filtre à horreur, qui épargne l'arrière en lui présentant une vision aseptisée du front. Voilà un livre qui a au moins un point de vue.

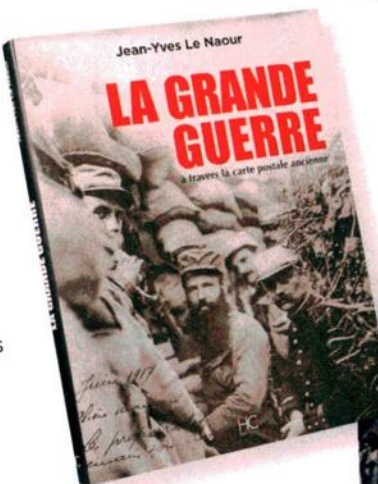


### LE PLUS IRRITANT **Les Secrets de la Grande Guerre**

Chêne E/P/A, 130 p., 29,90 €.  
Qui a écrit le texte ? On ne sait pas. Les documents proposés en fac-similés sont sans grand intérêt. Quant au titre, ne cherchez pas à découvrir d'autre secret que celui de l'éditeur qui publie à un livre inutile.

### LE PLUS VERTICAL **La Grande Guerre vue du ciel**

Michel Bernard  
*Perrin, Ministère de la Défense, 230 p., 29,90 €.*  
C'est plein de belles photos aériennes des paysages de bataille tels qu'ils se montrent aujourd'hui.



### LE PLUS DESIGN **Images de propagande 1914-1918 ou l'art de vendre la guerre**

Annie Pastor  
*Hugo et Desinge, 160 p., 17,50 €.*  
Deux cents affiches de tous les camps pour donner un autre éclairage au conflit, comprendre les rouages de la propagande et saisir un peu des « représentations » des contemporains. Excellent ouvrage.

### LE PLUS MAL TITRÉ **Le Grand Atlas de la Première Guerre mondiale**

Patrick Facon (dir.)  
*Éditions Atlas, 384 p., 35 €.*  
Circulez, il n'y a quasiment pas de cartes dans cet atlas. À peine quelques dioramas assez jolis mais qui n'amènent guère d'intelligence à la compréhension des événements. Le plus incroyable est qu'il n'y a pas un mot sur le front russe, qui a joué un rôle

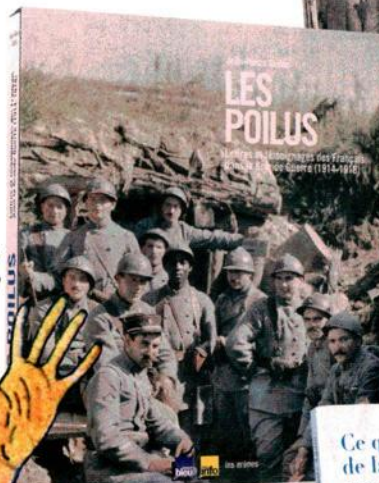


# IR A JOUER

nous le rappelle en 450 illustrations commentées avec humour et intelligence par un spécialiste du genre. Beau, intelligent, que du bonheur. Pas moins réjouissant, mais



sur les affiches et de la main de l'écrivain de polars Didier Daeninckx: *La Pub est déclarée* (Hoëbeke, 110 p., 19,50 €).



## LE PLUS PÉDAGOGIQUE **Les Poilus. Lettres et témoignages des Français dans la Grande Guerre**

Jean-Pierre Guéno  
*Les Arènes, 110 p., 34,80 €.*

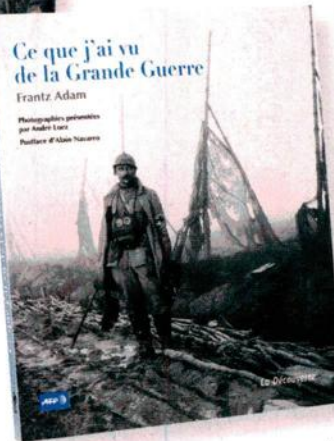
Voilà un livre sous coffret (un peu cher, mais reconnaissons la qualité du travail d'édition) qui devrait ravir les profs d'histoire. Sur pratiquement chaque double page, on trouve le fac-similé d'un document d'époque dont beaucoup peuvent servir de base à un travail scolaire vivant.



## Ce que j'ai vu de la Grande Guerre

Frantz Adam

Photographies présentées par André Lacroix  
Publiées d'Alain Nourissier

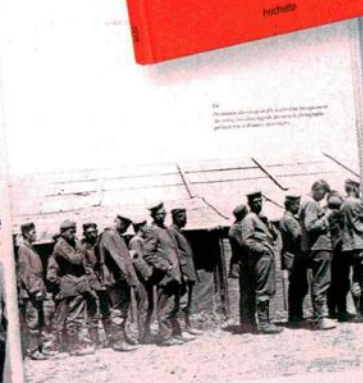


## LE PLUS NEUF **Ce que j'ai vu de la Grande Guerre**

Frantz Adam

*La Découverte/AFP, 200 p., 29,90 €.*

G&H a présenté en avant-première dans le portfolio de son numéro 7 quelques-unes des superbes photos prises par le petit Vest Pocket Kodak du médecin-chef du 23<sup>e</sup> R.I. C'est exceptionnel.

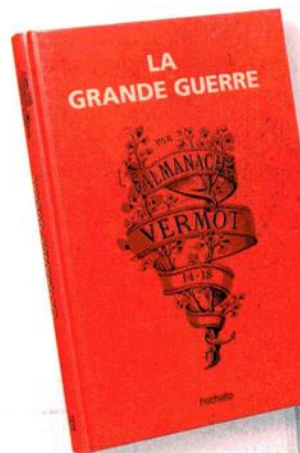


## LE PLUS PROVERBIAL **La Grande Guerre par l'Almanach Vermot**

Hachette, 412 p., 30 €.

Bons mots, proverbes et calambours... Oui mais pas seulement. Cette sélection des meilleures pages de l'Almanach rappelle que c'était aussi un véritable journal avec reportages illustrés, portraits, analyses politiques, croquis explicatifs... Sans oublier

les recettes de cuisine, les conseils pour animer un repas de famille. Et des blagues évidemment. Rafraîchissant.





# A LIRE

BD

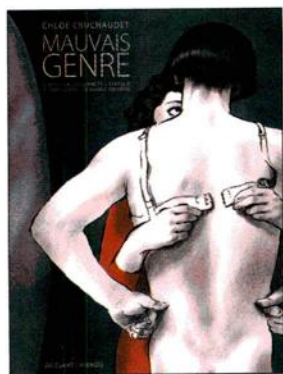


## Les Trois Royaumes

Luo Guanzhong, traduit par Nicolas Henri et Si Mo Éditions Fei, coffret 30 volumes, 3960 p., 89 €. Avec *Au bord de l'eau*, *Le Rêve dans le Pavillon rouge* et *Le Voyage vers l'Ouest*, *Les Trois Royaumes* est LE grand texte historique de la littérature chinoise.

Il raconte la lutte entre les royaumes Shu, Wei et Wu, épisode précurseur à l'unification de la Chine au III<sup>e</sup> siècle. Attention, le souci de fidélité historique n'est pas l'objet de ce récit, mais plutôt l'édification morale et politique, sur fond de combats incessants : comme le résume Jean Levi, chercheur au CNRS spécialiste de l'histoire militaire chinoise antique, « d'une certaine façon, *Les Trois Royaumes* ne sont rien d'autre que la projection narrative des principes stratégiques de Sun Zi ». Ce long texte que tous les Chinois connaissent, les Éditions Fei ont choisi, comme l'an dernier avec *Au bord de l'eau*, de le transformer en *lianhuanhua*, bande dessinée traditionnelle en petit format et en noir et blanc. Éditée pour la première en 1956, cette série hors norme a déjà été vendue à 100 millions d'exemplaires. La présente édition est composée

de 30 petits volumes qui racontent un épisode de l'épopée. Ils peuvent se picorer séparément, ou d'un trait, pour s'immerger avec plaisir dans 3960 pages et rencontrer plus de 400 personnages. Bonus indispensables pour ne pas se perdre : une carte de la Chine de l'époque, un index des personnages et un portrait des princes, ministres et guerriers. Le plus beau cadeau de Noël *made in China* qu'on vous fera cette année. ■ S. D.

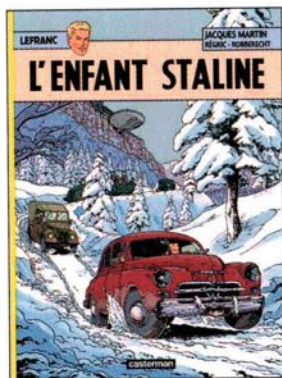


## Mauvais Genre

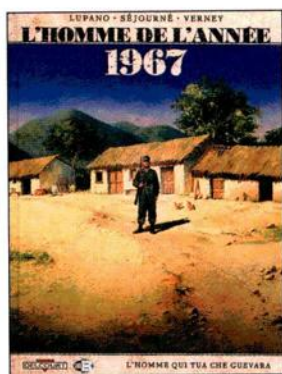
Chloé Cruchaudet Delcourt, 158 p., 18 €. Paul doit quitter sa jeune épouse Louise pour partir dans les tranchées... Blessé deux fois, il finit par déserteur pour la rejoindre. Et vit habillé en femme pour échapper à la police jusqu'à l'amnistie des déserteurs. Cette histoire vraie ne sent pas l'eau de rose, mais l'alcool et les scènes de ménage : Paul aime sa vie de femme, mais il boit, et les tranchées l'ont changé... Probablement un des plus beaux albums de l'année. ■ S. D.

## L'Enfant Staline

Régéric et Robberecht, d'après Jacques Martin Casterman, 48 p., 10,95 €. Moscou, 1953. Au cours d'un voyage professionnel, Lefranc, le célèbre journaliste, est embringué bien malgré lui dans un complot visant



à kidnapper le clone de Staline : un enfant de 12 ans créé et conditionné dans un laboratoire secret et destiné à continuer la politique du « Petit Père des peuples » après sa mort. Qui intervient justement ce 5 mars 1953. Lefranc n'a plus le choix... Il faut agir. Une histoire surprenante, menée tambour battant avec une pointe de nostalgie en plus. ■ P. Q.



## L'homme de l'année 1967 - L'homme qui tua Che Guevara

Lupano, Séjourné et Verney Delcourt, 56 p., 14,50 €. Bolivie, 1967. Mario est furieux. Deux de ses compagnons de l'armée régulière bolivienne ont été tués par les guérilleros du révolutionnaire argentin Guevara dans les gorges du Yuro. Quand le général Zenteno demande un volontaire pour exécuter le Che suite à sa capture, Mario n'hésite pas.

Quarante ans plus tard, ce choix tragique révèle toute son ironie, comme seule la vie sait le faire. ■ P. Q.

## De l'autre côté

Jason Aaron et Cameron Stewart Urban Comics, 144 p., 15 €.

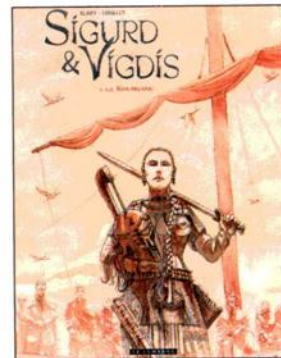
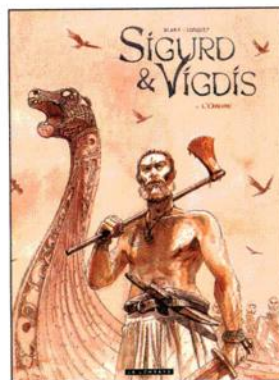
« Avec un peu de chance, tu te feras seulement tuer », ainsi commence ce récit croisé d'un gars de l'Alabama expédié en 1967 au Vietnam et de son adversaire endoctriné et volontaire de l'Armée populaire. Ils vont vivre



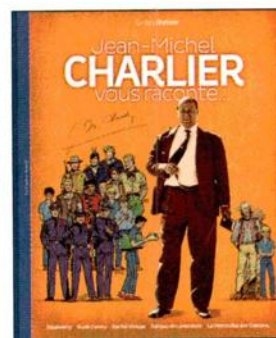
l'enfer de la guerre, cette folie incarnée par la mort, omniprésente, jusqu'au camp retranché de Khê Sanh... Un roman graphique puissant qui prend aux tripes. ■ P. Q.

## Sigurd & Vigdis, 2 tomes

Blary et Loiselet Éditions Le Lombard, 56 p., 14,45 € chaque. Les histoires de Vikings sont rares dans la bande dessinée. Celle-ci raconte



fort intelligemment la saga du guerrier Sigurd et de sa compagne d'aventures Vigdis, fille d'un noble, jusqu'aux frontières de l'Asie. Le scénario de Loiselet, fondé sur des découvertes archéologiques récentes, tricote une intrigue foisonnante et le dessin en couleurs directes de Blary est toujours aussi envoûtant. ■ S. D.



## Jean-Michel Charlier vous raconte

Gilles Ratier Éditions Le Castor Astral, 320 p., 45 €. Nos lecteurs connaissent tous Jean-Michel Charlier (1924-1989), inlassable créateur de héros guerriers, Buck Danny, Tanguy et Laverdure, le lieutenant Blueberry... Gilles Ratier publie la première biographie de ce scénariste sous la forme d'une longue interview. Il fait aussi la part belle aux documents, planches d'album, souvenirs qui montrent que Charlier n'était pas seulement un auteur de génie mais aussi un grand découvreur de talents. ■ S. D.



## 17 MAGAZINES à offrir ou à s'offrir sur [www.KiosqueMag.com](http://www.KiosqueMag.com)

À partir de

# 15€

seulement l'abonnement



**15€**  
au lieu de 26,40€\*

1 an - 12 n<sup>os</sup>  
soit -43% de réduction

**15€**  
au lieu de 25,20€\*

18 mois - 9 n<sup>os</sup>  
soit -40% de réduction

**15€**  
au lieu de 27,20€\*

FORMAT POCHÉ

16 mois - 16 n<sup>os</sup>  
soit -44% de réduction

**15€**  
au lieu de 24,50€\*

7 mois - 7 n<sup>os</sup>  
soit -38% de réduction

**15€**  
au lieu de 24,50€\*

14 mois - 7 n<sup>os</sup>  
soit -38% de réduction

**20€**  
au lieu de 33,60€\*

1 an - 12 n<sup>os</sup>  
soit -40% de réduction

**20€**  
au lieu de 34,80€\*

1 an - 12 n<sup>os</sup>  
soit -42% de réduction

**20€**  
au lieu de 36€\*

8 mois - 8 n<sup>os</sup>  
soit -44% de réduction

**20€**  
au lieu de 29,75€\*

près de 8 mois - 5 n<sup>os</sup>  
soit -32% de réduction

**20€**  
au lieu de 23,70€\*

1 an - 6 n<sup>os</sup>  
soit -15% de réduction

**30€**  
au lieu de 45,77€\*

23 semaines - 23 n<sup>os</sup>  
soit -34% de réduction

**30€**  
au lieu de 52,50€\*

près de 7 mois - 15 n<sup>os</sup>  
soit -42% de réduction

**30€**  
au lieu de 50,40€\*

1 an - 12 n<sup>os</sup>  
soit -40% de réduction

**30€**  
au lieu de 52€\*

10 mois - 10 n<sup>os</sup>  
soit -42% de réduction

**30€**  
au lieu de 52,80€\*

11 mois - 11 n<sup>os</sup>  
soit -43% de réduction

Jusqu'à **44%** de réduction...

...et bénéficiez de **-10%** supplémentaires dès 2 abonnements.

### Abonnez-vous en 1 clic !

Et découvrez tous nos autres magazines

[www.KiosqueMag.com](http://www.KiosqueMag.com)



**30€**  
au lieu de 54,45€\*

11 mois - 11 n<sup>os</sup>  
soit -44% de réduction

**30€**  
au lieu de 44€\*

40 semaines - 40 n<sup>os</sup>  
soit -31% de réduction



# A VOIR

EXPOS



## Pour vous, Mesdames! La mode en temps de guerre

Jusqu'au 13 avril 2014, Centre d'histoire de la résistance et de la déportation, Lyon (69), site : [www.chrd.lyon.fr](http://www.chrd.lyon.fr)

L'occupant ayant chassé la mode de Paris en 1940, Lyon devient temporairement la capitale d'une haute couture qui refuse de rendre les armes. C'est cette histoire que raconte cette exposition originale qui ne se cantonne pas aux « grandes maisons » mais aborde le quotidien des Lyonnaises et leur approche particulière du système D. Les garde-robes portées par des actrices célèbres dans des films emblématiques – Romy Schneider dans *Le Vieux Fusil*, Carole Bouquet dans *Lucie Aubrac*, Isabelle Adjani dans *Bon Voyage* – sont mises à contribution. Sans compter les tenues

confectionnées pour la série *Un village français*. On n'adhère pas forcément à la présentation de la coquetterie comme arme psychologique ou quasi-acte de résistance. Mais comme façon de rester digne, oui, et c'est déjà beaucoup. ■ S.D.



## War & Game(s)

Jusqu'au 30 décembre, musée de la Grande Guerre du pays de Meaux, Meaux (77), site : [www.museedelagrandeguerre.eu](http://www.museedelagrandeguerre.eu)

Il vous reste encore quelques jours pour courir voir cette exposition sur les jeux et les jouets pendant la Grande Guerre. C'est d'abord terrible : dioramas, poupées, jeux de cubes, loteries, uniformes miniatures et soldats de plomb participent à l'effort de conditionnement des futurs combattants (et de leurs épouses), dans tous les camps. C'est émouvant aussi quand les vitrines dévoilent

des jouets fabriqués dans les tranchées par les poilus. À quoi pensaient ces papas en créant ces petits morceaux de tendresse ? Ça serre le cœur de l'imaginer. ■ S.D.

DVD

## Juifs et musulmans. Si loin, si proches

Documentaire de Karim Miské, coécrit avec Emmanuel Blanchard et Nathalie Mars

*Cie des Phares et Balises*, DVD VF, 25 €.

Mille quatre cents ans d'histoire commune en quatre heures, c'est le pari réussi de ce film, bien utile pour

rappelez que les relations entre Juifs et Arabes ne se résument pas au conflit entre Israël et ses voisins. Très complet, le documentaire démontre qu'en dépit (ou à cause ?) d'origines très proches (le premier volet, VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles, correspond à la période couverte par notre dossier), les religions musulmane et juive ont fini par se heurter, avant que ne soit trouvé un certain modus vivendi, il est vrai moyennant soumission. À partir de là règne une certaine harmonie, marquée par une culture et une co-civilisation brillantes, dont le rabbin Samuel Ibn Nagrela (vizir et chef de l'armée du royaume de Grenade) et le philosophe Maïmonide sont deux



personnalités clés... La suite, ou comment ces relations se sont tendues pour finir par un divorce, on vous la laisse découvrir dans ce DVD construit à partir d'entretiens avec des historiens du monde entier. Le tout s'appuie sur des images d'archives quand elles existent, ou – c'est un des charmes du documentaire – des dessins de Jean-Jacques Prunès (*voir ci-dessus*). Racontée simplement mais sans simplifications, cette histoire n'est certes pas strictement militaire, elle n'en éclaire pas moins les guerres récentes au Moyen-Orient. ■ S.D.

## Premier Noël dans les tranchées

Documentaire de Michaël Gaumnitz

Éditions Montparnasse, DVD VF, 9,90 €.

Pourquoi a-t-on conduit des hommes qui n'aspiraient qu'au simple bonheur familial dans un tel enfer ? Michael Gaumnitz pose la question en racontant les six premiers mois de la Première Guerre mondiale. Juxtaposant des lettres des soldats des deux camps associées à des images d'archives et des scènes reconstituées de manière très crédible, le réalisateur réussit à faire passer le sentiment de peur et d'oppression sans faire entendre le bruit d'un canon ou

la détonation d'un fusil. L'interrogation du départ prend plus d'ampleur à la fin du film, consacrée aux fraternisations de Noël 1914. Liaisons dangereuses que les états-majors ne parviendront jamais à empêcher totalement (*voir G&H n° 4, p. 70*). ■ S.D.

## La Guerre d'Hollywood 1939-1945

Documentaire de Michel Viotte

France TV Distribution, DVD VF, 20 €.

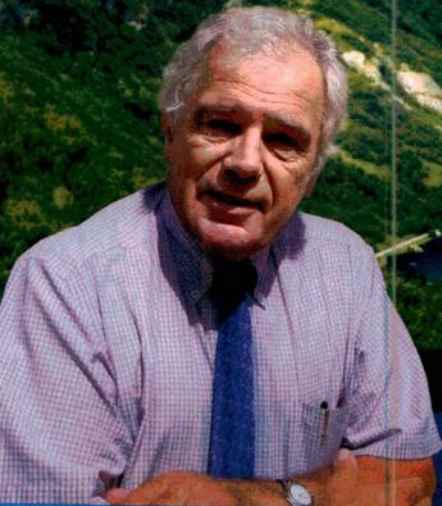
Complémentaire du somptueux livre présenté p. 100, cet excellent documentaire raconte l'engagement massif de l'industrie du cinéma américain dans l'effort de guerre. Aux côtés du gouvernement et des états-majors, producteurs, scénaristes et réalisateurs ont créé des milliers de films, de tous types (courts et longs métrages, dessins animés, reportages, films de formation...). Au travers d'archives et d'images inédites ou rarement vues, *La Guerre d'Hollywood* présente une approche nouvelle de la Seconde Guerre mondiale et la culture américaine contemporaine. Et puis, si le sujet est grave, on ne boude pas son plaisir en compagnie de Fred Astaire, Clark Gable, John Wayne ou Ida Lupino. ■ S.D.





EMBARQUEZ POUR  
**LA CROISIÈRE CAP NORD**  
**DE SCIENCE & VIE**  
DU 31 MAI AU 11 JUIN 2014

Laissez-vous envoûter par les fjords de Norvège, la beauté des îles Lofoten et le soleil de minuit sur le mythique Cap Nord



*"Rejoignez-moi pour cette nouvelle croisière exceptionnelle."*

En présence de Michel Chevalet, maître de cérémonie\*



Geiranger (Norvège)

**BERGEN - FJORDS - ILES LOFOTEN - TROMSO - CAP NORD**

12 jours / 11 nuits  
à partir de

**1995€**

EN PENSION COMPLÈTE

Vol Paris/Hambourg inclus

Prix par pers. en cabine double cat. IC.

**PLACES LIMITÉES**

Croisière gratuite  
pour les enfants de -18 ans<sup>(1)</sup>  
en cabine triple ou quadruple avec les parents  
hors taxes portuaires, vol(s), transferts  
et forfait de séjour à bord



**LE PROGRAMME\* DE VOTRE CROISIÈRE CAP NORD**

**SCIENCE & VIE**

- ✓ Des conférences passionnantes
  - Jean Jouzel, prestigieux climatologue honoré à titre collectif du prix Nobel de la Paix avec le GIEC en 2007 vous expliquera les enjeux liés au réchauffement climatique et à la fonte des glaces.
  - Michel Chevalet journaliste scientifique et maître de cérémonie interviendra sur la bataille de Narvik et l'épopée de l'eau lourde, deux événements majeurs de la II<sup>e</sup> guerre mondiale.
  - Et d'autres conférences à découvrir dans la brochure.
- ✓ Une excursion «Spécial Lecteurs» Science & Vie
- ✓ Tous les secrets des publications éditées sous la marque Science & Vie présentés par le Directeur d'Édition

**À BORD DU COSTA MEDITERRANEA**



\*Ce programme non contractuel est susceptible d'évoluer.

RENSEIGNEMENTS & RESERVATION AU :

**0 811 020 033**

OU SUR LE SITE : <http://capnord.scienceetvievoyages.com>

Du lundi au samedi de 9h30 à 17h30 - (0,09€ TTC/min depuis un poste fixe en métropole)

En précisant  
le code avantage :  
«Guerres et Histoire»

Cette croisière est organisée en partenariat avec Costa Croisières - Costa Crociere S.p.A. France - Atout France 092100081. Science et Vie est une publication du groupe Mondadori France Siège Social : 8 rue François Cray - 92 543 Montrouge Cedex. \* Sauf cas de force majeure.

Complétez, découpez et envoyez ce coupon à **SCIENCE & VIE CROISIÈRES - B 845 - 60643 CHANTILLY CEDEX**

**OUI, JE SOUHAITE RECEVOIR GRATUITEMENT ET SANS ENGAGEMENT LA DOCUMENTATION COMPLÈTE**  
de la croisière CAP NORD proposée par Science & Vie Croisières.

Mme  Mlle  M

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : ..... Code postal : .....

Date de naissance : ..... Ville : .....

Email : ..... Tél : .....

Oui je souhaite bénéficier des offres de Science et Vie et de ses partenaires.

Avez-vous déjà effectué une croisière (maritime ou fluviale)  OUI  NON

Conformément à la loi "Informatique et Liberté" du 6 janvier 1978, nous vous informons que les renseignements ci-dessus sont indispensables au traitement de votre commande et que vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification des données vous concernant.



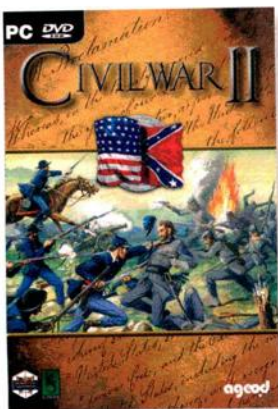
**SCIENCE & VIE**  
**CROISIÈRES**

Code avantage : **Guerres et Histoire** C14SV1P



## JEUX VIDÉO

Par Nicolas Gavet



### Civil War II

Support : PC  
Éditeur : Ageod

Prix : 45 €.  
À sa création, en 2005, la société Ageod s'est fixé un but : développer, éditer et distribuer des jeux historiques fondés essentiellement sur la stratégie au tour par tour. Loin des productions XXL à plusieurs dizaines de millions d'euros, les titres proposés par cet éditeur français basé à Grenoble se veulent plus classiques et se rapprochent de ce que l'on a l'habitude de voir dans les jeux de plateau traditionnels. Ici, pas de chichi, pas de longues séquences cinématiques, ni de graphisme en 3D. Non, dans *Civil War II* on va droit à l'essentiel : des cartes et des unités en 2D, façon *Risk*, et une précision historique de tous les

instants. Nous sommes là en pleine guerre de Sécession et le joueur incarne, au choix, un dirigeant des Confédérés ou de l'Union. À lui de gérer les problématiques militaires et politiques de ses factions, de prendre des décisions économiques et politiques, de bâtir, d'organiser et de commander ses armées sur une impressionnante carte de jeu qui compte, accrochez-vous, près de 3000 régions (dont le Mexique et les Caraïbes). Un record. Tout comme le nombre de généraux et de leaders historiques, pas moins de 400, et d'unités – le jeu en compte plus d'un millier : tireurs d'élite, cavalerie, artillerie, soldats volontaires, navires de combat, etc. Ça ne sera pas trop pour participer aux grandes batailles proposées ici, comme la campagne du Nouveau-Mexique, Shiloh, Bull Run ou encore Manassas. Sur le papier, la tâche qui vous attend est... compliquée. Dans la pratique, elle l'est encore plus ! Eh oui, à la différence d'un jeu comme *Total War Rome II* (voir G&H n° 15, p. 108) par exemple, le joueur ne dirige jamais directement ses troupes sur le terrain : la vue proposée reste toujours bloquée sur la carte. Tout juste une fenêtre apparaît-elle de temps à autre sur l'écran

pour vous tenir informé de la gestion et la formation des troupes, des objectifs à atteindre, des forces en présence et de leur puissance ou encore des ressources disponibles sur la région choisie. Le joueur se « contente » de déplacer ses unités à même la carte et l'ordinateur se charge alors, automatiquement, de décider de l'issue du combat en prenant en compte les forces en présence (généraux, leaders, garnisons, etc.). D'ailleurs, les deux didacticiels prévus par l'éditeur, clairs et plutôt bien faits, ne seront pas de trop pour comprendre et maîtriser toutes les subtilités assez complexes de la prise en main. Un passage obligatoire (et un peu laborieux il faut bien le reconnaître) pour qui débute dans le genre. Ou qui n'a jamais mis le doigt sur une production Ageod et ses mécaniques de jeu si particulières... ■

### Company of Heroes 2 : Case Blue

Support : PC  
Éditeur : Sega  
Prix : 10 € environ, en téléchargement uniquement.

Sorti fin juin, le jeu de stratégie *Company of Heroes 2* se paye sa toute première extension, *Case Blue* (plan Bleu), et offre aux joueurs de nombreuses heures d'action en rab. *Case Blue* s'inspire de l'offensive de la Wehrmacht sur le front de l'Est à l'été 1942 connue sous le nom allemand de *Fall Blau*. Cette opération fait suite à l'échec de Barbarossa, l'invasion lancée l'année précédente et arrêtée en décembre devant Moscou. Comme à l'époque, le joueur incarnant



le commandement allemand doit affronter la résistance acharnée de l'Armée rouge qui occupe, entre autres, une solide position défensive le long de la Volga. Ensuite, les panzers consomment méchamment et la gestion de l'essence devient critique quand on se lance à l'attaque du Caucase et de sa topographie peu engageante. Que les champs pétroliers de Bakou sont difficiles à atteindre ! En plus



de cette extension, le jeu dispose d'une importante mise à jour qui, non seulement, apporte quelques correctifs mais ajoute également deux nouvelles





# IR A JOUER



SEGA

cartes pour le mode multijoueur. La première, Rostov, s'inspire de la bataille livrée à l'embouchure du fleuve Don en novembre 1941. Six joueurs peuvent y prendre part. La seconde, Kharkov, tient son nom de la deuxième plus grande



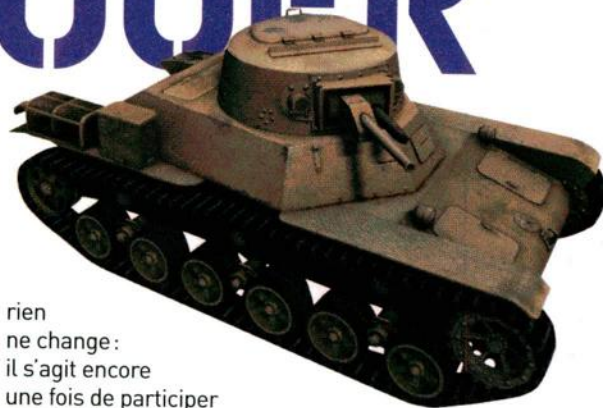
ville d'Ukraine, associée à plusieurs batailles en octobre 1941, mai 1942 et février-mars 1943. Quatre joueurs s'affrontent autour d'une carte urbaine où chaque bâtiment recèle son lot de dangers... ■

## World of Tanks

**Support :** PC  
**Éditeur :** Wargaming  
**Prix :** gratuit.

Depuis son lancement il y a deux ans maintenant, *World of Tanks* ne cesse d'évoluer au gré des mises à jour proposées par son éditeur. Dans sa dernière mouture (la version 9.0), les véhicules blindés japonais viennent s'ajouter aux six nations déjà présentes dans le titre. Dans le principe,

rien ne change : il s'agit encore une fois de participer à des batailles entre deux factions où chaque tank – il y en a 15 par équipe – est contrôlé par un joueur en ligne. La partie se termine une fois les objectifs atteints ou lorsque les troupes ennemies sont totalement détruites. Un principe immuable qui a fait le succès du jeu : aujourd'hui, ce ne sont pas moins de 70 millions d'adeptes qui, chaque jour, se pulvérisent et s'éparpillent façon puzzle sur les différentes cartes du jeu. L'arrivée des chars japonais comble un vide pour les amateurs du genre et permet d'explorer le design et l'innovation d'un certain



nombre de véhicules blindés légendaires : le prototype Chi-Ri, la première version japonaise d'après-guerre du Type 61, le léger Type 95 Ha-Go ou le char moyen Chi-Ha pour n'en citer que quelques-uns. À chaque tank ses performances : vitesse de déplacement, manœuvrabilité, blindage et armement. Au joueur de composer avec toutes ces caractéristiques mais aussi avec l'ensemble des tanks choisis par les autres membres de son camp pour accomplir les différents objectifs proposés. Enfin, à nouvelle nation, nouvelle carte



de jeu. Celle proposée se situe au cœur d'un village perdu dans une région montagneuse du Japon... Curieux domaine pour manœuvrer des blindés mais, au moins, la couleur locale est respectée. ■

WARGAMING

## A venir...

### Rage of Empires

Fin de partie pour le jeu en ligne *Age of Empires* qui n'aura jamais remporté la confiance des joueurs. Gas Powered Games, son développeur, a décidé de mettre la clé sous la porte : les serveurs de ce jeu de stratégie en temps réel seront définitivement arrêtés le 1<sup>er</sup> juillet 2014. Les inscriptions sont d'ailleurs d'ores et déjà closes...

### Viva España !

Ageod a le vent en poupe. Alors que sort *Civil War II* (voir p. 108), le français prépare déjà l'arrivée de son prochain jeu de stratégie au tour par tour : *España 1936*. Le titre s'intéresse à la guerre civile qui a déchiré l'Espagne de 1936 à 1939 en proposant d'évoluer sur une carte découpée en 200 régions. On vous en reparle dans le prochain numéro.

### Décollage enfin réussi

*World of Warplanes* est – enfin ! – disponible, commercialisé depuis le 13 novembre dernier. Décalé à de nombreuses reprises, ce titre reprend le principe de *World of Tanks* (voir ci-contre) pour l'adapter aux combats aériens : deux équipes, un tas de vieux coucous à faire rêver le musée de l'Air et une grosse foire d'empoigne vous attendent ici. Et, comme son prédécesseur, le jeu reste totalement gratuit ! Test complet dans *G&H* n° 17. ■

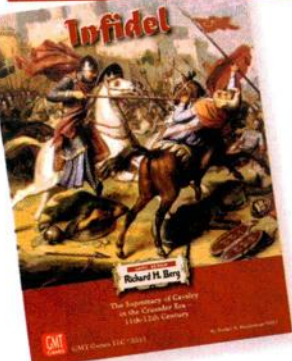
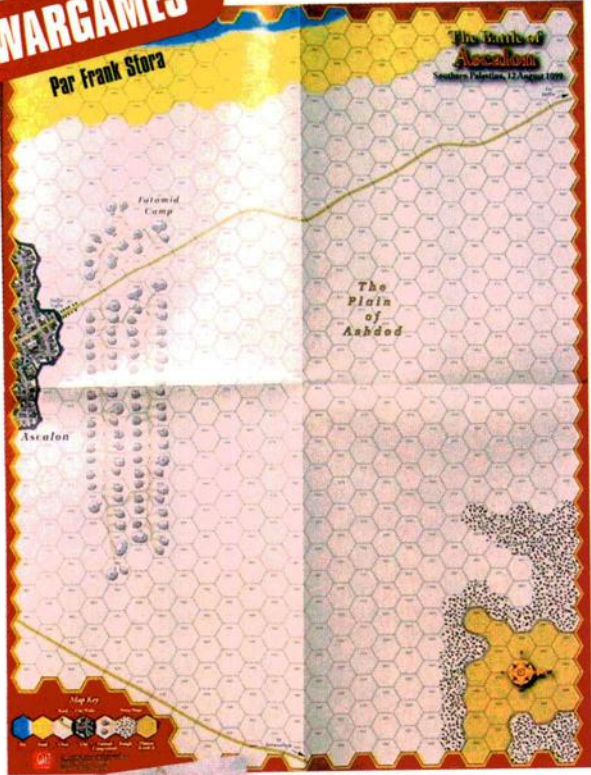




# A JOUER

## WARGAMES

Par Frank Sfora



### Infidèles contre infidèles

Ce numéro de *G&H* met en vedette l'expansion arabo-musulmane du VII<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle. Celle-ci n'est pas la période favorite des concepteurs de wargames. Néanmoins, elle a inspiré quelques jeux intéressants où s'affrontent ceux qui se traitaient réciproquement d'infidèles.

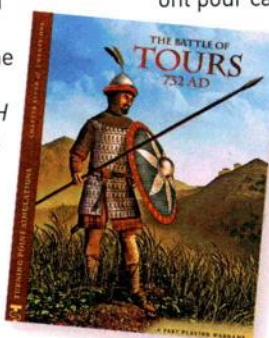
### Une pièce de musée

*Yarmuk* (636) est un jeu opérationnel de très bonne qualité sur la bataille qui permet aux conquérants arabes de s'emparer des provinces du sud de l'Empire byzantin. Les règles sont

aussi originales que le thème, sans complexité inutile. Hélas, ce jeu est aujourd'hui quasi introuvable : il figurait dans le magazine *Command* n° 45 d'octobre 1997 ! Peut-être qu'une recherche sur Internet...

### Tours, alias Poitiers

*The Battle of Tours* (732) fait partie de la série des vingt batailles clés de l'histoire du monde de Turning Point Simulations (TPS). Après Jeanne d'Arc et Stalingrad, c'est le troisième jeu de la série qui évoque le même sujet qu'un dossier de *G&H* – ce qui prouve une certaine convergence de pensée entre l'équipe du magazine et celle de TPS ! « Tours » n'est autre que la bataille que l'historiographie française appelle en général « Poitiers ». Elle s'est déroulée entre les deux



ville et a vu (là, tout le monde est d'accord) la victoire de Charles Martel sur Abd ar-Rahman. Le jeu simule uniquement la bataille elle-même. Les 125 pions évoluent sur une carte « en dur » de 25 cm sur 40. Richard Berg a créé des règles simples, qui mettent en valeur les différences de style de combat entre les deux armées : puissance de l'infanterie lourde franque contre tirs des archers montés musulmans (dont certains n'étaient d'ailleurs pas musulmans...). La « caracole » avant la lettre des archers montés est délicate à simuler et fait l'objet d'un *erratum* officiel (quel que soit le jeu, n'oubliez jamais de consulter le site de l'éditeur pour d'éventuels correctifs !). En résumé, les archers montés peuvent entrer en zone de contrôle adverse, tirer et s'en aller. Cela leur coûte un point de mouvement et un malus de 1 au dé de tir. En résumé, un jeu rapide et agréable pour une bataille jamais simulée à ma connaissance – du moins sous la forme d'un jeu spécifique.

### Six d'un coup

La plupart des simulations d'affrontements entre musulmans et chrétiens ont pour cadre les croisades. La boîte *Infidel* (GMT) reprend les règles de *Men of Iron* et les applique à six batailles : Dorylée (1097), Antioche (1098), Ashkelon (1099), Harran (1104), Montgisard (1177) et Arsouf (1191). D'où l'abondance des pions (560) et les quatre cartes

de 80 x 55 cm (imprimées dos à dos, dommage). L'auteur est aussi Richard Berg et il est intéressant de voir comment il montre l'évolution considérable des tactiques de combat des deux camps. La règle elle-même ne manque pas d'originalité, puisqu'il n'y a pas de tours : le premier joueur (désigné par la règle spécifique de la bataille) active une formation, puis une autre, puis une autre, et continue

jusqu'à ce qu'il rate un dé d'activation ou que son adversaire réussisse un dé d'interruption. On retrouve les évolutions des archers montés musulmans, mais cette fois, les charges de cavalerie ont un rôle clé, en raison d'un progrès technique majeur : l'invention des étriers ! Globalement, le jeu est de complexité moyenne et les six batailles simulées permettent de rentabiliser le temps mis à assimiler les règles. ■



### Crimée méconnue

*Inkermann 1854*, par Laurent Martin (collection Jeux d'histoire de *Vae Victis*) simule un affrontement de la guerre de Crimée assez peu connu du grand public. Les Russes prennent les Britanniques par surprise en attaquant à l'aube du 5 novembre.

Les Français se portent au secours de leur allié et cette ultime tentative pour faire lever le siège de Sébastopol échoue finalement, mais après huit heures de combats acharnés. L'échelle est « grand-tactique », avec des tours de 45 minutes (divisés en deux activations par joueur) et des hexagones de 180 mètres. Le terrain très accidenté est représenté sur la carte par de nombreuses courbes de niveau, donnant un résultat esthétique sinon très simple à utiliser. Les 110 pions (et autant de marqueurs), fort élégants, représentent pour la plupart des bataillons. Les règles, fines et détaillées (chaque bataillon possède sept caractéristiques), permettent une simulation précise des combats (tir et choc). La victoire dépend du nombre d'objectifs contrôlés par le Russe, d'où l'intérêt du scénario où le joueur russe peut choisir ces objectifs. ■



# QUIZ

## Connaissez-vous Alexandre le Grand ?

Par Thomas Grumberg-Taaffe

**1 pt**

1) Où se trouve la capitale de la Macédoine, lieu de naissance d'Alexandre ?

- a) Herakleia.
- b) Pella.
- c) Pydna.

**2 pts**

2) De quelle dynastie Alexandre le Grand est-il le troisième du nom ?

- a) Argéades.
- b) Héracléides.
- c) Antigonides.

**1 pt**

3) À quel âge Alexandre devient-il roi ?

- a) 16 ans - b) 19 ans - c) 20 ans.

**2 pts**

4) En 338, quelle victoire livre la Grèce aux mains des Macédoniens ?

- a) Naupacte.
- b) Thèbes.
- c) Chéronée.

**1 pt**

5) Élite de l'élite, ils sont chargés de protéger Alexandre au combat. Qui sont-ils ?

- a) Sômatophylaxes.
- b) Peltastes.
- c) Hypaspistes.

**1 pt**

6) Quelle lance longue de 5 à 6 m équipe la célèbre phalange ?

- a) Doratia - b) Xyston.
- c) Sarisse.

**1 pt**

7) Quel est le roi de Perse, grand vaincu de la conquête macédonienne ?

- a) Darius - b) Xerxès.
- c) Artaxerxès.

**2 pts**

8) Quelle est la première grande victoire d'Alexandre sur les Perses ?

- a) Arbèles.
- b) Issos.
- c) Granique.



La puissance tactique des Macédoniens vient certes de la phalange mais aussi, innovation à l'époque, d'une cavalerie de choc dotée de longues lances (mais sans boucliers ni étriers).

**1 pt**

9) Comment désigne-t-on le corps de cavalerie d'élite dirigé par Alexandre ?

- a) Compagnons.
- b) Prodromoi.
- c) Diadoques.

**1 pt**

10) Quel général et ami d'Alexandre est également sa victime un soir de beuverie ?

- a) Cleitos - b) Parménion.
- c) Philotas.

**1 pt**

11) Quelle princesse de Bactriane épouse Alexandre en 327 ?

- a) Olympias.
- b) Roxane.
- c) Stateira.

**1 pt**

12) Quel est ce port fortifié dont la prise ouvre à Alexandre les portes de l'Égypte ?

- a) Tyr.
- b) Sidon.
- c) Acre.

**2 pts**

13) Combien de villes Alexandre aurait-il fondées ?

- a) Cinquante.
- b) Soixante-dix.
- c) Quatre-vingt-dix.

**1 pt**

14) Sur quel vaste cours d'eau du Penjab Alexandre livre-t-il son ultime grande bataille ?

- a) Indus.
- b) Hyphasis.
- c) Hydaspes.

**2 pts**

15) Quel âge Alexandre a-t-il à sa mort en 323 ?

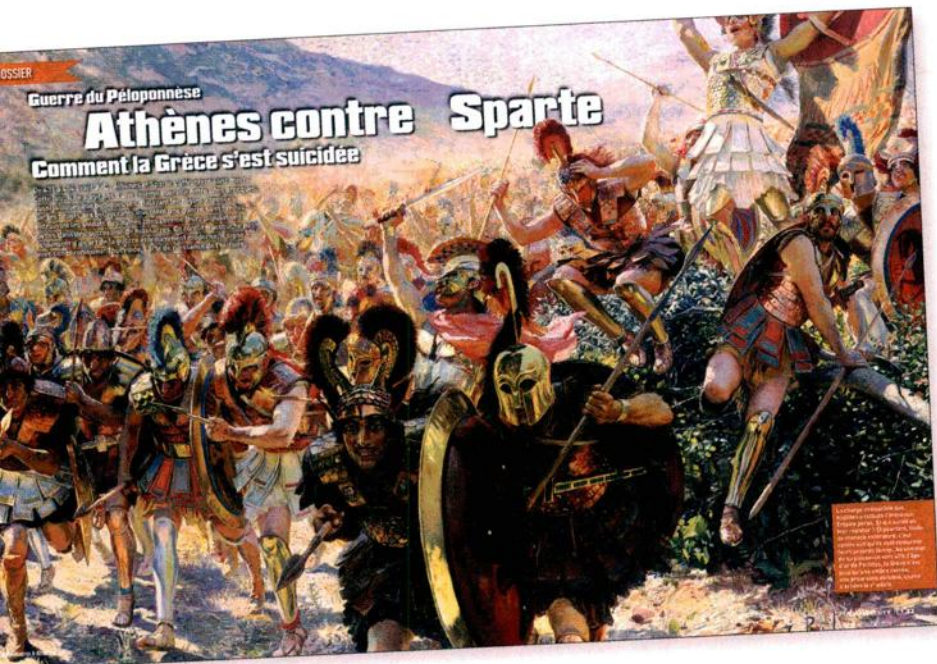
- a) 29 ans.
- b) 32 ans.
- c) 34 ans.

Réponses : 1b ; 2a ; 3c ; 4c ; 5a ; 6c ; 7a ; 8c ; 9a ; 10a ; 11b ; 12a ; 13b ; 14c ; 15b.

**Total : / 20 points**

Si vous avez eu moins de 10 points, nous vous conseillons *Alexandre le Grand, de la Grèce à l'Inde*, Pierre Briant, Découvertes Gallimard, 2005.





**Guerre du Péloponnèse**  
**Athènes contre Sparte**  
 Comment la Grèce s'est suicidée

**Guerre du Péloponnèse et guerre civile espagnole, une association hasardeuse ?**

Merci à Michel Rouvière, de Zouk Mosbeh, au Liban, pour son gentil mot sur le dossier guerre du Péloponnèse (G&H n° 14), tout empreint de finesse et d'érudition. Néanmoins, ce lecteur regrette le « recours à l'image de la guerre civile espagnole [...] ». Le parti pris antifranquiste, je peux le comprendre, est un des tics de notre génération [...] Mais je n'ai pas lu dans la guerre du Péloponnèse que les lieux de culte aient été systématiquement profanés avec une intention blasphématoire

et que 30 000 prêtres aient été tués. Au contraire, dans votre présentation, vous soulignez que la religion était un des rares points communs entre Spartiates et Athéniens. »

Aucun parti pris antifranquiste dans ce choix, qui ne fait que souligner le côté fratricide et politique de certains conflits modernes. Le chiffre de 30 000 prêtres tués est, en outre, certainement surévalué. Il serait en fait inférieur à 7 000. ■ P. G.

**Samory et le capitaine Georges Mangin**

À propos de notre recension de l'ouvrage de Julie d'Andurain, *La Capture de Samory*

(1898) – L'achèvement de la conquête de l'Afrique de l'Ouest (voir G&H n° 12, p. 104), le colonel et historien Henry de Boisboissel nous demande de publier la mise au point suivante : « C'est le frère cadet du général Charles Mangin, en l'occurrence le capitaine Georges Mangin, qui a capturé Samory, après une poursuite dantesque, guidé par l'odeur des cadavres en décomposition des propres sujets de Samory, sujets qu'il massacrait au fur et à mesure de sa fuite. On trouve son témoignage dans un ouvrage écrit par mon père, le général Yves de Boisboissel, *Un baroudeur, le capitaine*

*Georges Mangin (1873-1908)*, Peyronnet, Paris, 1954 (pages 34 à 37). » ■

**Bataille de Muret, 1213 : défaite occitane ou cathare ?**

J'ai été extrêmement surpris par le pavé page 14, intitulé « Il y a 800 ans, le comte Raymond et ses cathares étaient défaits par les croisés de Montfort » [rubrique actualités de G&H n° 15]. Cette présentation très « franchimane » est plus que tendancieuse, elle est fausse en tous ses termes, car les Toulousains (et non les cathares) ne combattirent même pas ! Placer cette bataille sous l'égide de la « croisade des Albigeois » menée par Simon de Montfort, sorte de Cecil Rhodes avant l'heure, fausse les faits historiques. L'offensive était en fait menée par Pierre II, roi d'Aragon, comte de Barcelone, Cerdagne, Roussillon et Provence, venu aider son beau-frère Raymond VII, comte de Toulouse et autres (ils avaient épousé les filles du « roi René », comte de Provence). Il s'agissait de chasser les « franchimans » du Languedoc, dont la brutalité et l'avidité exaspéraient le peuple, et d'en profiter pour créer un *Empire occitan*, allant de Toulouse à Nice et de Barcelone à Millau. Ce sont donc les troupes de Pierre II qui ont engagé, précipitamment, le combat de Muret, fortes de leur supériorité numérique et sans attendre les Toulousains. Mais, dès le début du choc, Pierre II fut tué : ses troupes hésitèrent, puis se débandèrent, entraînant celles de Toulouse, avant même qu'elles n'aient combattu.

Celles-ci renoncèrent à combattre et se replièrent. Nous sommes loin du récit de votre article ! Je m'appuie sur le livre du professeur Yves Renouard, doyen de la faculté de lettres de Bordeaux, *Histoire médiévale de l'Aquitaine* (éditions Princi Negue, 2005). ■ Yves Norguet, Issigeac (24)

*Il est vrai que se mêlent à la croisade contre les cathares des ambitions politiques et conquérantes qui n'ont pas grand-chose à voir avec la religion. C'est également vrai, Raymond, en désaccord avec Pierre II, choisit de ne pas combattre. Il n'en est pas moins présent sur le champ de bataille, comme les piliers du parti cathare que sont Raymond-Roger de Foix et Bernard IV de Comminges, et c'est bien leur défaite que signent les croisés. Notons enfin que les milices toulousaines sont si bien mêlées à l'affaire qu'elles représentent l'immense majorité des pertes. Pour aller plus loin, je vous invite à consulter l'article consacré à la commémoration de Muret sur le site [www.archivesdefrance.culture.gouv.fr](http://www.archivesdefrance.culture.gouv.fr) ■ P. G.*

**« L'assassinat de la Luftwaffe » : un titre à éclairer**

Plusieurs lecteurs, dont M. Marcou et Hugues de Pouqueville, se sont émus du titre de Une du n° 15 de G&H, « L'assassinat de la Luftwaffe », lui reprochant « son caractère compassionnel ». Qu'ils se rassurent ! La rédaction de *Guerres & Histoire* n'est pas subitement devenue fan des guerriers du III<sup>e</sup> Reich. Le mot assassinat est pris ici dans son

**LE SONDAGE**

Sur notre page [www.facebook.com/guerresethistoire](http://www.facebook.com/guerresethistoire),

qu'il faille... Suivaient quatre propositions sur lesquelles vous avez été plus de 500 à vous pencher avec la répartition suivante :

- Rouvrir les dossiers au cas par cas ? 39,8 % ;
- Déclarer officiellement « morts pour la France » tous les fusillés, hormis les espions et les droits communs ? 37,5 % ;
- Se contenter d'une déclaration solennelle sortant ces hommes de l'opprobre ? 13 % ;
- Ne rien faire ? 9,8 %.





acceptation juridique : un meurtre commis avec préméditation. Cette définition rend en effet bien compte du caractère déterminé de l'opération Point Blank qui vise à attirer les forces aériennes allemandes dans un formidable guet-apens

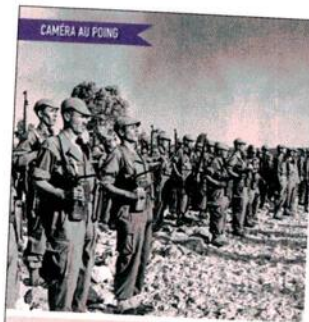
céder le ciel aux B-17 escortés des Mustang. ■ **Jean Lopez**

## Commando Cobra : les précisions du général Gaget

Le général Robert Gaget, ancien chef du commando Cobra et intime du général Georges

Grillot, alias « Georges », nous demande certaines rectifications concernant le portfolio de G&H n° 13 : « Le terme prédateur ne me paraît pas adapté. Je le trouve même insultant. Par ailleurs, je vous précise que Cobra était à 30 % constitué de soldats d'origine algérienne soit 60 environ, dont la moitié était des appelés

FSNA du contingent. Une quinzaine seulement étaient des anciens rebelles retournés par Georges, les autres enfin servant sous statut de harkis. Par ailleurs, en 1959, Bigeard n'était pas



## Georges et Cobra, les prédateurs de Bigeard

En 1959, Marc Flament, reporter de l'armée, suit dans le désert algérien les opérations des commandos de volontaires essentiellement musulmans montés par le lieutenant-colonel Bigeard, et décrit l'effacement des maquis FLN. Il raconte les atrocités commises et les dommages causés par les unités de commando. Les photos ont été prises par le photographe de l'armée Marc Flament qui fut pendant une longue période le correspondant de guerre de l'armée française.

lieutenant-colonel mais colonel, commandant le secteur de Saïda avec pouvoirs civils et militaires. Cependant il a toujours respecté les prérogatives des préfets en place. J'attire aussi votre attention sur des erreurs dans les légendes de photo. Page 22, celui que vous désignez comme Georges Grillot est en réalité ma propre personne, lieutenant Robert Gaget, chef du commando Cobra. Page 24, en haut à gauche : il s'agit de Hadj ben Amar, adjoint du chef du

commando musulman de Cobra et porte-fanion de l'unité. Il a en mains un FM d'origine tchèque pris à l'ennemi au cours d'un accrochage en novembre 1959 dans le secteur de Saïda. Je n'ai jamais su ce que ce soldat est devenu après l'indépendance de l'Algérie. Le texte de cette page pourrait laisser croire aux lecteurs que Cobra faisait le même "travail" que Georges. C'est inexact. Georges était un commando renseignement fait pour casser l'organisation politique et

administrative et localiser les bandes ou commandos FLN urbains. Cobra était employé comme commando choc de la 13<sup>e</sup> division d'infanterie et souvent en exploitation du renseignement sur les bandes rebelles données par Georges. »

*Merci de ces précisions et corrections. Un petit commentaire sur l'arme présentée p. 24 : il s'agit effectivement d'un fusil-mitrailleur tchèque ZB vz.26, arme conçue en 1923 et dont le Bren est directement issu. ■ P. G.*



en vue de s'assurer de la domination complète des cioux. À la lecture du dossier, tout le monde aura compris que nous n'avons pas partagé le chagrin éprouvé par Göring lorsqu'il a dû

Une publication du groupe **MONDADORI FRANCE** Président : **Ernesto Mauri**.

**RÉDACTION** - 8, rue François-Ory - 92543 Montrouge Cedex. Tél. 01 46 48 48 48. Pour correspondre avec la rédaction : [courrier.SVGH@mondadori.fr](mailto:courrier.SVGH@mondadori.fr)  
 Directeur de la rédaction : **Jean Lopez**, assisté de **Mireille Liebaux** • Rédacteur en chef adjoint : **Pierre Grumberg** • Directeur artistique : **Pascal Quehen**  
 Première secrétaire de rédaction : **Guillemette Echalié** • Service photo : **Stéphane Dubreil** • Documentaliste : **Virginie Briffaut**  
 Comité éditorial : **Benoist Bihan, Laurent Henninger**, colonel **Michel Goya, Yacha MacLasha, Maurin Picard**.  
 Ont collaboré à ce numéro : **Nicolas Aubin, Benoist Bihan, Patrick Bouhet, Rafaële Brillaud, Jean-Claude Delhez, Isabelle Delpech, Simon Galli, Nicolas Gavet, Michel Goya, Eitan Haddok, David Humbert, Laurent Henninger, Yacha MacLasha, Gabriel Martinez-Gros, Jean-Dominique Merchet, Maurin Picard, Frank Stora, Joanne Taaffe, Éric Tréguier, Charles Turquin**.

**DIRECTION ÉDITION** - Directrice du Pôle : **Carole Fagot** • Directeur délégué : **Vincent Cousin**.

**DIFFUSION** - Site : [www.vendezplus.com](http://www.vendezplus.com) • Directeur : **Jean-Charles Guérault** • Responsable diffusion marché : **Siham Daassa**.

**MARKETING** - Responsable : **Giliane Douls** • Chargée de promotion : **Michèle Guillet**.

**ABONNEMENTS** - Responsable : **Johanne Gavarini** • Chef de produit : **Clara Billand**.

**PUBLICITÉ** - Tél. 01 41 33 50 15. Directrice exécutive : **Valérie Camy** • Directrice commerciale : **Caroline Soret** • Directrice de la publicité adjointe : **Virginie Commun**  
 Directeur de clientèle : **Lionel Dufour** • Assistante : **Christine Chesse** • Planning : **Stéphanie Guillard, Angélique Consoli, Sabrina Rossi-Djenidi**  
 Trafic : **Stéphane Durand** • Opérations spéciales : **Jean-Jacques Benezech, Anne-Sophie Chauvière, Grégory Gounse**.

**FABRICATION** - Chefs de fabrication : **Marie-Hélène Michon et Johann Gaisser**.  
 Directeur financier : **Hervé Godard** • Finance manager : **Guillaume Zaneskis**.

**ÉDITEUR** - Mondadori Magazines France. Siège social : 8, rue François-Ory - 92543 Montrouge Cedex. Directeur de la publication : **Carmine Perna**.  
 Actionnaire principal : **Mondadori France SAS** • Imprimeur : **Elcograf - Italie**.  
 N° ISSN : 2115-967X • N° de Commission paritaire : 0518 K 90842 • Dépôt légal : décembre 2013.  
 Relations avec les **ABONNÉS** Par courriel : [relations.clients@mondadori.fr](mailto:relations.clients@mondadori.fr)

Tarifs d'abonnement France 1 an (6 numéros) : **29 euros** • Relation clientèle abonnés par téléphone : **01 46 48 47 88** du lundi au samedi, de 8 heures à 20 heures ;  
 par courrier : **Guerres & Histoire Abonnements - B400 - 60643 Chantilly Cedex**. Vous pouvez aussi vous abonner sur [www.kiosquemag.com](http://www.kiosquemag.com).  
 Vente anciens numéros France : par téléphone au **01 46 48 48 83** ou sur [www.laboutiquescienceetvie.com](http://www.laboutiquescienceetvie.com) • Belgique et Suisse : écrire à [export.ventes@mondadori.fr](mailto:export.ventes@mondadori.fr)



# Connétable, nous voilà!

Par Charles Turquin

**D'un fond de grenier, j'exhume *Les très Riches Heures du comte Arrebourg*, dont il ne subsiste que quelques fragments, imbibés d'urine de rat. Ces vieux papiers de famille nous donnent un aperçu de la mentalité médiévale, évoluant d'un siècle à l'autre.**

## Fragment 18, daté de MCCCXLVII.

**F** Sang du Christ, en quelle époque vivons-nous? Depuis le désastre de Crécy, notre douce France est envahie d'Anglois, infestée de Brabançons, parcourue d'écorcheurs et de routiers. De toute évidence, nous voilà partis pour une guerre de cent ans! Pilleries, échelages, rançonnages, raquettes: on n'est plus en sûreté nulle part! D'urgence, je devrais moderniser les défenses de mon castel, mais où trouverais-je les sols

pour phynancer ces travaux? Vu que tout le pays se fortifie, les prix deviennent effarants! Le fripon d'entrepreneur m'a remis son devis: pour quelques bricoles – construire une barbacane, remplacer les hourds en bois par

des mâchicoulis –, ce vautour de Cahuzac me réclame deux mille livres tournois, de quoi s'acheter le Saint-Graal ou refaire la triple enceinte de Carcassonne! Et rien ne sert de pendre ce vilain, car ses concurrents ne seront pas moins chers. Ah, il est bien vrai que tous les écus ont la même odeur! D'ailleurs ils ont tous pris du retard sur

leurs contrats, en raison des gelées tardives. Et bientôt ils se croiseront les bras pour les congés du bâtiment! J'avais requis la corvée banale de mes serfs pour curer les douves et réparer le pont-levis, mais voilà-t-y pas que ces manants se mettent en grève! Paraît qu'ils réclament la semaine de soixante heures et un

tonneau d'hydromel par jour pour se rincer la poussière! Mon écuyer Bertouille me dit qu'ils manifestent en chantant l'Interprovinciale et qu'ils ont déployé un calicot: « *Nous sommes des esclaves, pas des travailleurs!* »

Vraiment, on n'est plus servi! Malepeste, qu'est-ce donc encore?

Le postillon vient d'apporter un parchemin recommandé? Qu'on aille quérir mon chapelain! Ah, vous voilà, Béniwif, où vous cachez-vous? Dans le cellier ou dans les cottes de la petite Fanchon? Allons, lisez-moi cette bafouille...

Comment? C'est une mise en demeure de l'Aménagement du Fief? Les normes d'urbanisme, le respect de l'environnement... Ma barbacane n'est pas prévue au plan de secteur? Ils refusent le permis de bâtir? Mais c'est pas vrai! Ils se foutent de mon cimier! Je vais leur dire deux mots, moi... Mes armes, mon destrier et que ça grouille, Bertouille!

— Holà, Frédégonde, venez céans, expliquez-moi pourquoi ma cotte de mailles est trop serrante. Vous l'avez rétrécie au lavage, maraude?

— Que nenni, messire Foulques, que nenni! C'est impossible, je l'avais confiée au nettoyage à sec. Mais tout simplement vous avez grossi!

## Fragment 843, daté de MCCCCXXIX.

Mon trisaïeul Foulques avait raison: cette guerre n'en finit pas. Même qu'elle se complique de jour en jour! Tel combat pour l'Anglois, tel pour le François, le Bourguignon, l'Armagnac, le Navarrais, le Haut-Normand ou le Bas-Breton. Quelle pétaudière! Une chienlit n'y retrouverait pas ses petits.

Dans cet incroyable bourdeau, je ne vois qu'un recours: le pouvoir légitime, la lé-ga-li-té! C'est notre planche de salut, je m'y accroche

fermement!

Ah, je l'ai dit bien en face à cet émissaire de la Dissidence, qui venait me contacter en faveur du soi-disant Dauphin, du petit factieux de Bourges! Encore un énergumène de cette « France libre » ou « combattante » qui ne rassemble que des aventuriers déserteurs, des israélites, des ouvriers maçons et des étrangers pas de chez nous: Berrichons, Orléanais, Solognots! Et une féministe venue de Lorraine avec ses gros sabots!

Il cherchait à me circonvenir, en me disant qu'Azincourt n'avait été qu'une bataille mais que la Pucelle allait gagner la guerre.

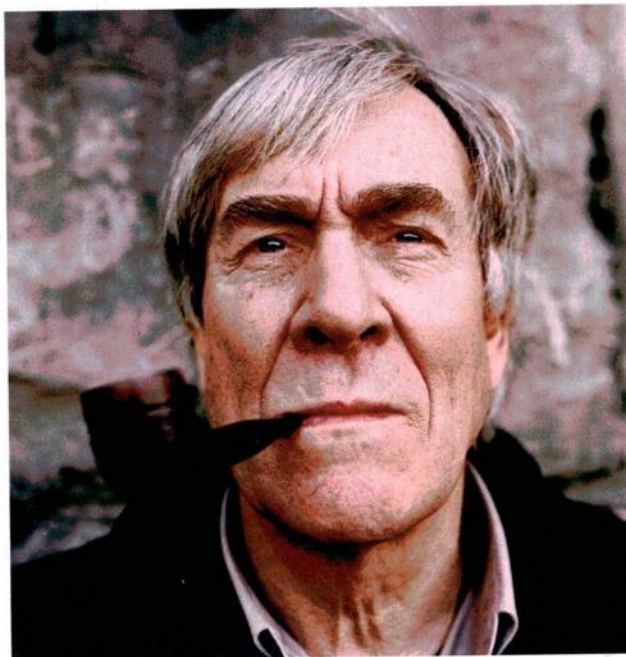
Moi, je l'ai toisé avec mépris et j'ai répondu:

— Votre Pucelle n'est qu'une sorcière qui fera l'objet d'un bon procès, à Riom ou à Rouen. Quant à moi, je ne dois fidélité qu'à mon souverain Henry VI, roi d'Angleterre et de France, qui par la grâce de Dieu (et du traité de Troyes) règne à Paris avec l'aide de Jean de Lancastre, duc de Bedford, son tuteur et connétable. Ayant fait à sa personne le don du Royaume, il aide les Français à expier leurs erreurs passées, dans la contrition et les macérations. Notre rénovation nationale s'accomplira par une loyale collaboration franco-anglaise, pour un Moyen Âge de mille ans. Unis et disciplinés, nous retrouverons nos valeurs profondes:

Travail, Famille et... euh... il manque encore quelque chose mais on trouvera, soyez-en sûr!

— Pétaque, peut-être?

— Pét... ??? Mais non, voyons! Je dirais plutôt « Patrimoine ». D'ailleurs que vous importe, vassal félon? Disparaissez, avant que je vous dénonce aux archers de la milice! ■



*« Cette guerre n'en finit pas. Même qu'elle se complique de jour en jour! Tel combat pour l'Anglois, tel pour le François, le Bourguignon, l'Armagnac, le Navarrais, le Haut-Normand ou le Bas-Breton. »*